

V O Y A G E
E N N U B I E
E T
E N A B Y S S I N I E.

TOME NEUVIEME.

ФОТОВИ

ИНДИЕ

АИТИ

ЗМЕИНАЯ



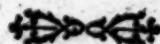
VOYAGE
AUX
SOURCES DU NIL,
EN NUBIE
ET
EN ABYSSINIE,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771
& 1772.

PAR M. JAMES BRUCE

Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.

TOME NEUVIÈME



LONDRES.

M. DCC. XCL

ДОЧАРЬ

ХУА

SOURCES DU NIL
EN INUITE



1850

МАКСИМЕ БАУЧЕ

М. А. САВИЧЕВА

ЭМАИЧИ ЭМОД

Ф. С. С. Г.

СЕЯСНОЛ

М. ДОД ХОУ

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

SUITE DU LIVRE VI^{me}.

CONTINUATION DE LA ROUTE DE MASUAM
À GONDAR. DÉTAIL DE CE QUI ARRIVE À
M. BRUCE DANS CETTE CAPITALE. MŒURS
ET COUTUMES DES ABYSSINIENS.

CHAPITRE HUITIÈME.

Seconde tentative pour découvrir les sources du Nil.

— *Le roi reprend l'avantage dans le Tigre.* —

Rencontre de l'armée de Fasil à Bamba.

QUOIQU'E l'iteghé parût très-fâchée de me voir repartir, en ce moment, pour les sources du Nil, elle ne me le défendit pas positivement. Ainsi je me préparai à sortir de Gondar le 27 Octobre 1770. Je ne voulois

aller ce jour là qu'à quelques milles : mais le lendemain je me proposois de faire beaucoup de chemin. J'avois reçu mon quart-de-cercle, ma montre marine & mes télescopes, de l'isle de Mitraha, où je les avois fait déposer lors de la rencontre de Guebra-Mehedin, & je les remis parfaitement en ordre.

Cependant vers midi, j'appris qu'on avoit reçu un message du ras Michaël, qui annonçoit de grandes nouvelles. Je montai soudain à cheval, & je me rendis au galop à Koscam, où je trouvai que Guebra-Christos, celui qui avoit coutume de charrier les jarres de Bouza pour les repas du ras, étoit le porteur du message. L'on n'emploie jamais pour ces sortes de commissions, que des gens de basse extraction, afin qu'ils ne puissent pas donner l'envie à ceux à qui on les envoie de se venger sur eux.

Guebra-Christos étoit venu ordonner de la part du ras, qu'on apprétât du pain & de la bière pour trente mille hommes, qui étoient en marche avec le roi, depuis que ce prince avoit pris la montagne d'Haramat & passé au fil de l'épée Za-Mensus & tous

AUX SOURCES DU NIL.

ses partisans. Ce message plongea la reine dans une telle consternation, qu'elle ne fut pas visible de toute la journée.

Je demandai à Guebra-Christos, si le roi l'avoit chargé de me dire quelque chose.
„ Oui, répondit - il. Le roi m'a ordonné de vous dire qu'il viendroit par le Bellessen, & qu'il vous enverroit chercher quand il seroit à Mariam - Ohha. „ Il m'apprit ensuite que le roi m'apportoit une pierre sur laquelle étoient écrits des caractères antiques; qu'on l'avoit trouvée dans la terre, à Auxum, qu'elle étoit au pied du lit du roi, mais que le monarque ne l'avoit point chargé de me dire cela; qu'il le favoit seulement par des domestiques. Je fus alors très - curieux de savoir ce que pouvoit être cette pierre: mais je vis bien-tôt que Guebra-Christos ne pouvoit pas me l'apprendre. Il répondit affirmativement à toutes mes questions. Si je lui demandois est-elle bleue? Il me disoit elle est bleue; est-elle noire? elle est noire; enfin il la faitoit ronde, quarrée, oblongue, suivant que je l'interrogeois. Tout ce qu'il favoit de mieux c'est qu'elle guérissoit toutes sortes de maladies, & que si un homme favoit s'en servir,

6 V O Y A G E

elle le rendroit invulnérable. Il ne prétendoit pas garantir cela d'après lui-même, mais il me jura qu'il le tenoit d'un prêtre d'Auxum, qui le savoit bien.

Je m'apperçus qu'il étoit inutile de faire plus de questions à Guebra-Christos. Il avoit déjà bu beaucoup de bouza avec ses amis & il songeoit à en boire encore : ainsi je lui fis un petit présent pour les bonnes nouvelles qu'il venoit de me donner, & je le quittai. Mon cœur étoit pénétré de reconnaissance envers le roi. Je ne pouvois assez admirer sa bonté, en songeant qu'après une longue absence, au milieu des périls, des fatigues de la guerre, il daignoit se souvenir des moindres choses, dont il savoit que je m'occupois.

L'après-midi, Ozoro-Esther m'envoya un détail de ce que le ras Michaël lui avoit mandé. Le voici : la remise que le roi avoit fait de tous les impôts aux habitans du Tigré, les avoit enflammés d'une telle ardeur pour les intérêts du Prince, qu'ils étoient résolus de vaincre tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à son retour. Quand Michaël

Offrit la paix aux rebelles, avec un pardon général de tout ce qui s'étoit passé, tous les amis de Netcho & de Za-Menfus, essayèrent alors de persuader à ces deux chefs d'accepter ces conditions, & les prêtres, les hermites les plus recommandables par la sainteté de leur vie, devinrent médiateurs entr'eux & Michaël. Mais quoique toutes ces conférences ne pussent ébranler Za-Menfus, elles séduisirent Netcho & ouvrirent un chemin à la trahison,

Tandis qu'elles duroient encore, Kefla-Yasous à la tête d'une troupe d'hommes choisis, profita d'une nuit très-orageuse, escalada la montagne par un côté qui étoit sous la garde de Netcho, & étant introduit par le traître, il trouva presque toute la garnison endormie. L'ayant ainsi surprise, il la força de se rendre sans avoir besoin de verser beaucoup de sang. Za-Menfus fut fait prisonnier, & pendant que Kefla-Yasous le conduissoit au camp, il rencontra Guebra-Mascal, qui voulant venger sur lui la mort de son père, le perça d'un coup de lance. Netcho & le reste des rebelles ayant reçu leur pardon, se joignirent à l'armée du ras Michaël.

Je regardai ces nouvelles comme un heureux présage ; & je me sentis animé d'une confiance, à laquelle mon ame étoit depuis long-temps étrangère. Aussi je passai la nuit fort tranquillement, je me réveillai si tard, que je ne fus prêt à partir le lendemain matin qu'à neuf heures.

Le soir, j'avois essayé d'engager Strates de m'accompagner dans cette seconde entreprise comme il m'avoit accompagné dans la première : mais le souvenir des fatigues & du péril, n'étoit point encore effacé de sa mémoire, & quand je lui dis qu'il feroit bien de venir contempler la tête de ce fleuve fameux, il me répondit dans son style ordinaire : " Je veux que le diable m'emporte, si je cherche encore à voir la tête ni la queue de votre Nil.,,

Le 28 Octobre, à neuf heures & demie du matin, je partis de Gondar avec ma suite ; & nous passâmes la rivière Kahha, qui coule au pied de la montagne sur laquelle est placée la ville. Nous marchions droit à l'ouest-sud-ouest. Le chemin que nous suivions sur le flanc de la montagne, étoit

xaboteux, mais nous en étions dédommagés par un beau jour, & par une petite brise du nord, qui s'étoit levée avec le soleil & qui rendoit la température extrêmement agréable. Nous vimes l'église de Ledeta à environ un mille de distance à notre droite, & nous passâmes à côté de plusieurs pauvres villages, connus sous le nom d'Abba-Samuel. De-là nous vinmes à la petite rivière de Shimfa, puis à celle de Dumaza, un peu plus considérable que l'autre. Sur les bords de cette rivière, & dans une situation délicieuse est bâti Azazo, maison de plaisir du roi Yasous II, qui s'y retiroit souvent avec ses amis. La maison est environnée ou plutôt couverte d'orangers, de manière qu'on a peine à la voir. Ces arbres sont très-grands & plantés sans aucune symétrie. Yasous n'avoit eu d'autre intention en les plantant que de se procurer de l'ombre. A peu de distance de la maison du roi, on voit le village d'Azazo, destiné d'abord à loger les domestiques du monarque, & maintenant presqu'entièrement habité par des moines attachés à l'église de Tecla-Haimanout, qui est sur une montagne voisine; quoique petit, le village d'Azazo est un des plus jolis de Gondar. Les

citroniers semblent encore mieux croître à Azazo que les orangers. Il est bon d'observer qu'on laisse tomber en ruine la maison de Yasous, parce que les rois d'Abyssinie ont tous une aversion invincible pour les maisons bâties par leurs prédécesseurs.

Le Dumaza est une jolie petite rivière, courant avec rapidité sur un lit de cailloux; elle vient, ainsi que celle de Shimfa, des montagnes du Woggora, qui sont au nord-ouest; elles passent l'une & l'autre sur la colline de Debra-Tzai, où est bâti le palais de Koscam; elles se réunissent au-dessous d'Azazo; & traversant la plaine de Dembea, elles se jettent dans l'Agrab qui passe à Gondar, & vont grossir avec lui les eaux du Tacazzé.

A midi nous traversâmes le ruisseau d'Azzargiha, & bientôt après le Chergué, auprès duquel nous fûmes surpris par la pluie, qui tomboit si violemment, qu'elle nous força de chercher un afyle dans le village voisin, l'un des plus misérables que j'aie jamais vus. Il n'est composé que de huttes faites avec quelques branches d'arbres & couvertes de

paille. Ces pluies, qui tombent dans l'arrière saison, sont celles sur lesquelles les gens du pays comptent le plus pour semer leurs grains ; car quoiqu'il pleuve en abondance depuis le mois de Mai, jusqu'au commencement de Septembre, la terre est déjà si desséchée, si brûlée à la fin d'Octobre, que sans de nouvelles ondées, on ne pourroit pas la cultiver.

Nous étions si mal dans le village, qu'il nous tardoit d'en partir : mais après nous être mis en route, nous trouvâmes tant d'eau que nous fûmes obligés de revenir sur nos pas. Le Chergué n'a point sa source dans les hauteurs ; il sort de plusieurs grands bassins, ou réservoirs, qui sont entre les rochers, au pied des montagnes, & qui se débordant dans les temps de pluie, forment tout-à-coup ce torrent éphémère du Chergué, qu'il est impossible alors de traverser, mais dont le cours cesse bientôt.

Quand nous eûmes attendu une demi-heure, on nous indiqua un gué à une centaine de pas au-dessus du village. Mais le courant étoit encore si rapide, que nous ne le traversâmes qu'avec difficulté, & avec le

secours de quatre paysans, qui se prêtèrent à nous aider avec tout le zèle possible. Rien ne pouvoit modérer notre impatience. Nous voulions nous hâter d'exécuter notre projet avant qu'il survînt quelque nouvelle révolution. A peine y avoit-il quelques minutes que nous avions passé le Chergué, que nous rencontrâmes deux autres rivières, l'une des quelles étoit assez grande. Toutes ces eaux viennent du nord-ouest, & sortent des montagnes du Woggora, qui ne font qu'à quelques milles. Après avoir traversé les collines où nous étions alors, elles descendent dans les plaines du Dembea, & vont se précipiter dans le lac Tzana.

Nous continuâmes notre route dans un pays où nous ne trouvâmes que peu d'habitans, parce que comme c'est là que passe ordinairement l'armée quand elle sort de Gondar, les paysans s'en éloignent le plus qu'ils peuvent. A chaque instant nous avions des rivières à traverser; il n'y a peut-être pas de pays au monde, où dans le même espace on puisse en trouver autant. Bientôt nous arrivâmes sur les bords du Derma, la rivière la plus large & la plus rapide de toutes celles que

nous avions rencontrées depuis Gondar. Après avoir traversé le Derma, nous traversâmes le Ghelghel-Derma, rivière bien moins considérable que la première.

A trois heures un quart de l'après-midi, nous passâmes le Gavi-Corra. Toutes ces rivières semblent former autant de rayons, dont le lac est le centre. Un peu avant quatre heures, nous campâmes sur les bords du Kemona. De l'autre côté de cette rivière, nous voyions sur une colline le village du même nom. Nous n'avions rencontré jusqu'alors que fort peu de bétail : mais là nous en vîmes beaucoup. Quoique nous marchassions ce jour-là six heures & un quart, nous ne fîmes que quatorze milles. Nous étions retardés par mon quart-de-cercle, qui quoique divisé en deux, ne pouvoit être charrié que par quatre hommes, qui le portoient avec des bambous, à peu-près de la même manière qu'on porte une chaise à porteurs : la montre marine & les deux télescopes exigeoient deux hommes de moins. Nous plantâmes notre tente vis-à-vis du village, & nous y passâmes la nuit.

Le lendemain à sept heures du matin, nous

nous remîmes en route, marchant toujours à l'ouest-sud-ouest. Après une heure de marche nous vîmes à l'église d'Abba-Abraham, auprès de laquelle est un village qui porte le même nom, & qui est à gauche sur le bord du chemin. Un mille plus loin, on trouve dix ou douze villages tous désignés sous le nom de Ghendi & appartenant à l'abuna. Plusieurs prédeceesseurs de ce prélat ont été enterrés dans ces villages. La partie basse de l'Abyssinie, cette partie couverte de bois, brûlante, mal-faine, qui est connue sous le nom de Kolla, & la stérile province de Walkayt, où la fièvre règne sans cesse, étoient à notre droite à quinze ou seize milles de distance. Nous avions jusqu'alors monté sans beaucoup de peine, dans un pays qui n'est ni désagréable, ni très-intéressant. Le flanc des collines est garni tout le long d'arbres d'une espèce petite & crochue, & arrosé par divers ruisseaux qui vont se réunir dans le Walkayt.

Nous vîmes un peu au sud-ouest devant nous, la petite montagne de Guarré, & à dix heures & demie nous fîmes halte au pied de cette montagne. Elle s'élève seule, en forme de pain de sucre, au milieu de la plaine, & elle

elle est aussi régulièrement taillée que si elle étoit l'ouvrage de l'art. Après trois-quarts d'heure de repos, nous nous remîmes en chemin, sans changer de direction. Nous passâmes le petit village de Bowiha, qui est à environ un mille de la route; & nous vîmes, à six milles à notre gauche, la peninsule de Gorgora, qui s'étend très-avant dans le lac Tzana.

C'est à Gorgora, que les jésuites portugais bâtirent leur premier & leur plus magnifique couvent, quand ils entreprirent la conversion de l'Abyssinie. Socinios, qui régnait alors, leur donna le terrain & leur fournit de l'argent. Ils bâtirent le couvent & l'église de leurs propres mains, & ils firent une boiserie de cèdre très-bien sculptée. Le monarque, zélé pour l'église catholique, voulut ensuite avoir une maison de plaisir dans le même endroit. Les jésuites la lui bâtirent; & il les en récompensa magnifiquement. C'est un des plus beaux sites du monde. Au-devant s'étend le vaste lac Tzana. Les plaines riches & fertiles du Dembea, du Gojam, du Maitsha l'environnent, & la vue n'y est bornée que par les sommets des hautes montagnes du Begemder & du Woggora.

L'on m'a assuré que le lac étoit très-poissonneux auprès de Gorgora; ce qui n'est pas de même ailleurs. Les poissons sont de deux espèces différentes, mais se rapprochant toutes deux de celles que les Anglois appellent Bream (1). Je ne pus jamais m'accoutumer au goût de ces poissons, ce que j'attribuai à l'appât dont on se sert pour les pêcher. Il est fait avec une espèce de noix vomique, qu'on pile dans un mortier, & qu'on jette dans les rivières, qui le charrient dans le lac. Les poissons en sont très-gourmands, mais il les enivre, & on les prend ensuite facilement. Cependant je doute que ce soit, comme on le dit, à cause de cet appât que le poisson ne fait pas le moindre mal à la reine & aux grands qui en mangent pendant tout le carême.

L'élévation de la péninsule de Gorgora, la rend un des endroits les plus propices à la santé, comme des plus agréables tandis que dans les plaines qui l'environnent, il règne en divers temps de l'année des fièvres très-dangereuses. De Gondar jusques-là, nous avions toujours été directement vers le lac.

(1) On le nomme en françois bremine.

À onze heures trois quarts nous fîmes halte sur les bords de la petite rivière de Baha. La campagne des environs nous parut fertile & bien cultivée, quoiqu'il y en eût une partie en pâturage, où païssoit une immense quantité de bétail. A une heure après-midi nous décampâmes, dirigeant toujours notre route à l'ouest-sud-ouest. A l'extrémité nord du lac, nous savions qu'il nous falloit tourner très-court droit au sud, & en face du pays des Agows : mais à deux heures trois quarts nous plantâmes nos tentes à Bab-Baha. Il y avoit cinq jours & trois quarts que nous étions en marche ; & nous estimâmes que nous avions fait douze milles par jour. Cette dernière journée n'avoit pas été comme les précédentes. Le chemin étoit, il est vrai, raboteux, mais il traversoit des vallées & des collines charmantes. Enfin, quoique nos montées eussent été assez insensibles, il nous sembloit que nous étions rendus dans une région bien plus élevée que celle de Gondar.

Le pays de Bab-Baha est un des plus riches de toute l'Abyssinie. Il est le grenier du midi, comme le Woggora l'est du nord ; & c'est de ces deux contrées que le reste de l'empire

tire sa subsistance. Bab - Baha, situé non loin du lac, forme un groupe de petits villages mieux peuplés & plus forts que ceux de Kemona. L'iteghé & plusieurs personnes de sa famille y avoient des maisons & des terres. Aussi le ras Michaël avoit respecté Bab - Baha, & ce pays ne se sentoit point des malheurs de la guerre. Tous les villages de Bab - Baha sont environnés de kolqualls, aussi guands peut-être que ceux qui croissent sur le mont Taranta, mais qui n'ont pourtant pas la même beauté. Leurs branches sont plus rares, moins épineuses, moins touffues, ce qui semble prouver que ce climat convient moins à ces arbres que le climat du Tigré.

Le 30 Octobre, nous nous remimes en route à six heures du matin, contournant le lac & côtoyant ses bords, toujours vers l'ouest-sud-ouest. Là on ne voit que de vastes prairies, dont le sol est noir, gras & profond; l'herbe y vient très-haute, & les prairies sont arrosées par la rivière de Sar-Ohha, dont le nom signifie en abyssinien, la rivière de l'herbe. Cette rivière, de quarante pas de large, n'a guère plus de deux pieds de profondeur. Elle coule du nord au sud, dans un lit mou & argilleux, & va se jeter dans le lac Tzana.

Nous quittâmes le chemin que nous avions suivi jusques alors, & nous tournâmes à gauche de Bab-Baha, pour gagner une colline. Un quart - d'heure après nous fûmes dans le chemin élevé qui conduit à Mescala-Christos. A sept heures nous primes encore davantage vers le sud. Nous allions droit au sud-ouest, Nous laissâmes à trois milles sur la droite, le village de Tenkel, & à quatre milles & demi celui de Tshemmera, dans le nord-nord-ouest. Nous marchions alors très-près du lac, dont le fond me parut d'un sable très-fin. La peur des crocodiles & des autres monstres qui peuplent les eaux du Tzana, ne m'empêcha point de m'y jeter à la nage pour me baigner quelques minutes. Quoique le soleil fût fort chaud, je trouvai l'eau extrêmement froide, ce que je ne pus attribuer qu'aux rivières qui s'y précipitent en si grand nombre.

La campagne que nous trouvâmes, étoit couverte de dora, c'est-à-dire de maïz, & d'une autre espèce de plante, semblable pour la hauteur, la forme & le feuillage, à notre souci, mais qui n'est pourtant pas la même chose. Les Abyssiniens la nomment Nook (1), & ils

(1) *Polymnia frondoza.*

sont avec la graine, de l'huile qui leur fert non-seulement pour préparer leur manger, mais pour divers autres usages.

A neuf heures un quart, nous nous reposâmes à Delghi-Mariam. Le village qui porte seulement le nom de Delghi, & est joint à l'autre est beaucoup plus petit. Au sud-ouest est la montagne de Goy-Mariam, où l'iteghé avoit une maison. Quand Michaël revint à Gondar après la bataille de Fagitta, il brûla toutes les habitations du district de Delghi. Nous distinguâmes de Delghi la montagne de Debra-Tzai, où est bâti le palais de Koscam, résidence de l'iteghé. Debra-Tzai étoit au nord-est-quart-d'est de nous.

A dix heures un quart, nous nous remîmes en route. Nous marchions alors droit au sud-ouest. A onze heures, nous vîmes le petit village d'Arrico, qui étoit à environ deux milles à notre droite. Un quart-d'heure après nous fîmes halte, pour laisser reposer les gens qui portoient mes instrumens; mais nous ne tardâmes pas à reprendre notre chemin. Nous vîmes d'abord à notre droite l'église de Saint Michel; & à une heure un quart nous fîmes

vis-à-vis des deux îles de Kedami-Aret, qui sont dans le lac Tzana. Un quart-d'heure après ayant traversé une petite rivière, nous arrivâmes à Mescala-Christos, grand village situé sur une haute montagne, dont il occupe entièrement le sommet. Il est entre deux rivières; & le sentier par où l'on y monte, est très-roi de & très-dangereux. Nous nous proposons de passer la nuit dans ce village: mais après avoir eu beaucoup de peine à escalader la montagne, nous trouvâmes toutes les maisons abandonnées. Les habitans s'étoient enfuis, parce qu'ils avoient appris que Wagnaga-Fasil marchoit vers Gondar, & ne tarderoit pas à passer par leur village.

Cette nouvelle nous ôta l'envie de dormir cette nuit-là. Nous descendîmes la montagne de Mescala-Christos le plus vite que nous pûmes, & avec beaucoup de peine, & nous arrivâmes sur les bords du Kemon, petite rivière claire & limpide, qui coule au pied de la montagne sur un lit de grosses pierres. Kemon vient du nord-ouest, & se précipite dans le lac. Nous nous reposâmes-là pendant une demi-heure, car il faisoit excessivement chaud. Nous pouvions alors voir distinctement

le Nil, qui, après avoir traversé le lac, en fort près de Dara, théâtre de nos premières infortunes. Je l'observai soigneusement avec la boussole, & je vis qu'il portoit presqu'au sud-ouest.

Nous nous remîmes en marche à deux heures trois-quarts; & à trois heures & demie nous passâmes une rivière dont j'ai oublié le nom. Cette rivière étoit claire & limpide, & charroioit fort peu d'eau. Cependant, à en juger par la largeur de son lit, dont le fond est de petits cailloux; elle devroit être très-considérable en hiver. Nous vîmes là une multitude de paysans, fuyant devant l'armée de Fasil. Plusieurs de ces malheureux nous appercevant, se détournèrent de leur chemin pour venir vers nous. L'un d'entre eux, qui appartenoit à Guebra-Ehud, frère d'Ayto-Aylo, le plus intime de mes amis, nous dit qu'il étoit possible que Fasil passât cette nuit même dans l'endroit où nous étions alors. Il nous conseilla en même temps de ne pas nous amuser à attendre le front de l'armée; mais de faire en sorte de joindre le plutôt possible le fit-auraris, de préférence à tout autre parti. Ce paysan alloit à Gondar porter un message au frère

de son maître. Je lui dis que j'aimois mieux rencontrer le front de l'armée, que l'arrière-garde, & que je serois très-fâché d'être retenu long-temps, même au quartier général; que je me proposois seulement de saluer Fasil, & d'obtenir de lui une permission de passer à Agow-Midre.

J'avois avec moi un domestique d'Ayto-Aylo, qui eut bientôt fait connoissance avec le messager du frère de son maître. Je le chargeai de lui demander tout ce qu'il pouvoit savoir sur ce qui regardoit Fasil. Le messager nous dit que Fasil annonçoit qu'il étoit extrêmement pressé, sans qu'on en sût le motif; & que cependant, tout en tenant ce langage, il faisoit, contre son ordinaire, marcher son armée fort lentement; que ses discours & sa conduite annonçoient des intentions pacifiques; qu'il n'avoit fait encore du mal à personne, & qu'il faisoit proclamer sans cesse que tous les habitans des campagnes & villages qu'il traversoit, pouvoient rester sans crainte dans leurs maisons.

— Le messager de Guebra-Ehud nous dit encore qu'Ayto-Woldo du Maitsha, voletir fameux,

étoit fit-auraris, & ne marchoit jamais à plus de trois milles en avant du général; que les troupes des Agows, du Maitsha, du Damot, & quelques Gallas du Gojam & du Metchakel, composoient l'avant-garde & le centre de l'armée, & que l'arrière-garde étoit formée des sauvages Gallas du Bizamo (1), patrie de Fasil, lesquels étoient commandés par Ayto-Welleta-Yafous, confident du général; que ces Gallas étoient fort en arrière de l'armée, & qu'il y avoit à croire que ce jour-là même, ou le lendemain, Fasil les congédieroit; qu'il marchoit comme s'il craignoit d'être surpris, s'emparant constamment des postes les plus sûrs; & qu'enfin il recevoit avec affabilité toutes les personnes qui venoient à lui, soit de Gondar, soit d'ailleurs, mais que ses desseins restoient absolument impénétrables.

A quatre heures & demie, nous rencontrâmes le fit-auraris Woldo, que je n'avois jamais vu; mais le domestique d'Ayto-Aylo le connoissoit. Je lui fis quelques questions sur Fasil, auxquelles il répondit d'un air tout à-la-fois plein de franchise & de discrétion.

(1) De l'autre côté du Nil.

Pour lui, il ne nous interrogea point, il ne nous témoigna pas la moindre curiosité sur ce qui nous concernoit. Il avoit déjà planté ses tentes pour passer la nuit. En prenant congé de cet officier, je lui fis un léger présent, dont il parut étonné ; & ce qui m'étonna beaucoup moi-même, c'est qu'il fit des difficultés pour le recevoir ; disant qu'il n'avoit rien à m'offrir en retour ; qu'il n'étoit qu'un soldat, n'ayant que la lance qu'il portoit à la main, & la peau de chèvre qui couvroit ses épaules, & qu'il n'étoit pas sûr de posséder peut-être encore vingt-quatre heures.

Ce fit-auraris me dit alors, qu'en ce même moment Fasil campoit à Bamba, à un mille d'où nous étions ; & que ce général alloit renvoyer chez eux les sauvages Gallas du Bizamo. Il nous donna un de ses gens pour nous accompagner, en nous priant de ne pas le congédier que nous n'eussions vu le général, & nous conseillant de ne pas planter notre tente, mais d'aller loger à Bamba, dans quelqu'une des maisons dont les maîtres avoient fui à l'approche de l'armée. Nous nous séparâmes alors, également satisfaits des deux côtés. Nous avions resté un peu plus d'une demi-

heure avec Woldo. A peine l'eûmes-nous quitté, que nous nous apperçûmes qu'il expédioit un messager, qui passa rapidement à côté de nous, & qui alloit, sans doute, donner avis à Fasil de notre arrivée.

C H A P I T R E IX.

Entrevue avec Fasil, — Séjour dans le camp.

BAMBA est un groupe de villages situés dans une vallée, que nous trouvâmes remplie de soldats. Notre guide nous mena du côté gauche de la vallée, & nous logâmes dans une maison assez commode, mais dont on avoit ôté la porte. La tente de Fasil, plantée un peu au-dessous de nous, étoit plus grande que les autres; mais d'ailleurs peu différente d'elles. On la reconnoissoit facilement pour celle du général, à la quantité de flambeaux qui l'envirrnoient, & au nagaret qu'on battoit à la porte.

Fasil descendoit alors de cheval. Je chargeai soudain le domestique d'Ayto-Aylo, d'aller lui présenter mes compliments, & le pré-

venir que j'étois en chemin pour aller lui rendre visite. Je crus alors n'avoir plus d'obstacles à vaincre pour exécuter mon projet de visiter enfin les sources du Nil, parce que je savois qu'il étoit au pouvoir de Fasil, de me faire conduire en sûreté à ces sources, & que ses envoyés que j'avois vus à Gondar, lorsque le roi lui conféra ses gouvernemens, m'avoient assuré non-seulement de la protection de ce général, mais encore d'un accueil très-distingué, si par hasard je le rencontrais dans le Maitsha.

Cependant, il étoit déjà huit heures du soir, quand je reçus un message de Fasil, qui m'annonçoit que je pouvois me présenter. Je me rendis soudain dans sa tente. On m'annonça ; mais on me fit encore attendre un quart-d'heure avant de m'introduire. Fasil étoit assis sur un coussin couvert d'une peau de lion, & il avoit une autre peau de lion étendue sous ses pieds. Il avoit roulé autour de sa tête une pièce de toile de coton, qui avoit l'air d'un torchon sale ; & il s'étoit enveloppé dans son manteau, de manière qu'il en étoit entièrement couvert.

Je m'inclinai & je m'avancai pour baisser la main du général ; mais cette main étoit si bien cachée que je ne pus baisser que le manteau. Cependant il faut observer que Fasil fit cela comme s'il ne s'étoit pas attendu que je lui rendrois cet hommage, dont je me serois certainement dispensé, si le roi avoit été à Gondar. Peut-être aussi vouloit-il me faire une espèce d'affront, & le reste de sa conduite envers moi le prouve assez.

Il n'y avoit dans la tente ni coussin, ni tapis. On s'étoit contenté d'y étendre un peu de paille. Je m'assis donc sur cette paille, sans savoir tout ce que cela signifioit, & m'imaginant que Fasil pouvoit être malade. Il me regardoit fixement, & il me dit à voix basse : « Endett nawi ? Bogo nawi ? » qui en amharic signifie, comment vous portez-vous ? vous portez-vous bien ? — Je lui fis la réponse d'usage : fort bien, Dieu merci. Alors il s'arrêta comme pour me laisser continuer à parler. Il y avoit dans la tente un vieillard qui étoit assis à terre, & qui raccommodoit une bride. Je pris d'abord cet homme pour un domestique de Fasil. Puis voyant qu'un esclave ayant la tête nue, tenoit une lumière pour l'éclairer,

je crus que c'étoit un officier Galla ; mais je fus bientôt détroussé, quand j'observai qu'il avoit autour du cou une soie bleue, marque dont le décorent tous les chrétiens d'Abyssinie, & que les Gallas ne portent jamais. Enfin, il me fut impossible de deviner ce qu'étoit cet homme qui avoit l'air d'un mauvais ravaudeur, & qui ne prit seulement pas garde à nous.

Le domestique d'Ayto-Aylo se tenoit derrière moi, & me toucha avec son genou pour m'avertir que je ferois bien de parler. Je pris donc la parole quoiqu'avec répugnance. — « Je suis venu dans votre gouvernement, dis-je à Fasil, à votre invitation, & avec l'agrément du roi, pour vous présenter mon respect, & vous prier de m'aider à satisfaire la curiosité que j'ai de voir le pays des Agows, & l'endroit où prend sa source l'Abay, ou le Nil, ce fleuve fameux dont j'ai admiré le cours en Egypte. — La source de l'Abay ! s'écria Fasil, avec une surprise affectée. Savez-vous bien ce que vous dites ? Eh quoi ! Dieu fait où elle est cachée dans le pays des Gallas, peuple sauvage & terrible. La source de l'Abay ! répéta-t-il. Quelle témérité ! Savez-vous qu'il

vous faudroit un an & plus pour vous y rendre. — Seigneur, lui dis-je, le roi m'a assuré que c'étoit près de Sacala, & plus près encore de Geesh, villages du pays des Agows, & compris tous deux dans votre gouvernement. — Et vous connoissez donc les villages de Sacala & de Geesh ? dit-il en sifflant & d'un air mécontent. (1) — Je répète des noms que j'ai entendu prononcer, répondis-je. Toute l'Abyssinie connoît les sources du Nil. — Oui, reprit-il, en imitant le son de ma voix & ma manière de parler. Mais toute l'Abyssinie ne pourroit pas vous y conduire, je vous en assure. — Si vous vous y opposez, Seigneur, lui dis-je, je fais bien que cela ne se peut pas. Mais je voudrois que vous en eussiez prévenu le roi dans le temps, & je n'aurois pas entrepris d'y aller. C'est parce que je comptois sur vous seul, que je suis venu si loin. J'espérois que si toute l'Abyssinie ne pouvoit pas sans vous me conduire où tendent mes vœux, votre parole suffiroit pour m'y faire parvenir. „

(1) Fasil affectoit sans doute d'ignorer que je connusse ces noms, pour m'engager à lui parler du don que le roi m'avoit fait de Geesh, don qui lui déplaisoit, & qu'il me rendit absolument inutile.

Il prit alors un air plus honnête : " Oui, Yagoubé, dit-il, il est certain que je puis ce que vous dites ; & je veux bien le faire par rapport au roi qui me l'a recommandé. Mais l'Acab-Saat (1), abba-Salama, m'a envoyé un message pour me prier de ne pas vous laisser passer plus loin. Il dit qu'il est contre nos lois de laisser voyager un franc comme vous dans nos contrées ; & qu'il a fait un rêve qui lui annonce qu'il m'arrivera quelqu'accident, si vous allez dans le Maitsha."

— A ce discours je me sentis une violente indignation contre l'abba-Salama. Ainsi donc, dis-je, le temps des prêtres, des prophètes & des rêveurs est revenu. — Je vous entends, répondit Fasil, en riant pour la première fois. Je ne fais pas plus de cas que Michaël, des prêtres & des prophètes. Mais je vous prie de considérer que les gens de ce pays-ci ne ressemblent pas à ceux du vôtre. Un enfant des Gallas ne croiroit pas faire le moindre mal en tuant un homme comme vous. Vous autres, peuple de blancs, vous êtes tous trop délicats, vous êtes semblables à des femmes, vous

(1) Le gardien du feu sacré.

n'êtes pas faits enfin, pour voyager dans une province en état de guerre, & dont les habitans ne respirent dès le berceau que le sang & le carnage.

Je vis bien que Fasil cherchoit à m'irriter; & il y réussit si bien, que je crois que je serois mort de dépit, si je ne lui avois pas fait connoître ma façon de penser, toute imprudente qu'elle étoit. — Seigneur, lui dis-je, j'ai voyagé chez plusieurs des plus barbares nations de la terre. Toutes, excepté la vôtre, ont des hommes puissans qui regardent comme au-dessous d'eux, de nuire à un pauvre étranger, sans défense; & le dernier des individus du peuple le moins civilisé, ne m'a jamais parlé aussi indignement, comme vous venez de me parler sous votre propre tente, où je suis venu de si loin demander protection.

Comment donc? me dit-il. — Vous avez commencé, repris-je, par m'appeler franc, titre le plus odieux qu'on puisse donner dans ces contrées, & qui suffiroit pour me faire lapider sans autre cérémonie, par toutes les classes d'Abyssiniens. Par franc, vous entendez un homme de la religion catholique, à laquelle

les gens de ma nation sont aussi opposés que vous ; & ensuite sans avoir jamais vu aucun de mes compatriotes, vous jugez d'après moi seul, qu'ils sont tous des poltrons & des gens efféminés, semblables & même inférieurs à vos femmes & à vos enfans. Prenez-y garde, Seigneur; vous n'avez jamais entendu dire que je me donnasse pour un homme plus fort ni plus brave que les hommes ordinaires de mon pays, ni que je pusse servir d'exemple de ce qu'il y a de mieux. Je ne suis point un soldat; mais je connois assez la guerre pour voir que votre nation est bien peu expérimentée dans cet art. Il est des guerriers, mes compatriotes & mes amis, l'un desquels (1) surtout est en ce moment présent à ma mémoire, & qui avec cinq cents hommes seulement, passeroient sur le corps à cette foule immense de sauvages nuds qui composent votre armée, sans qu'ils eussent devoir se vanter d'une pareille victoire.

A ces mots Fasil s'efforça de rire pour avoir l'air de ne pas désapprouver ma franchise.

(1) C'est avec une extrême satisfaction que je confesse ici que l'homme auquel je songeais, étoit alors mon brave ami Sir William Erskine.

J'avoue que j'étois emporté par la colère, & que je parlois d'une manière très-imprudente. Cependant je continuai : Pour moi qui ne suis point habitué à la guerre, quelles qu'en puissent être les conséquences, je veux vous assurer une chose, c'est que si je montois à cheval, & que je fusse armé à la manière de mon pays comme je l'étois hier, je me ferois fort de vaincre les deux meilleurs cavaliers, de ces hommes qui peuplent votre camp, & qui sont accoutumés à combattre dès le berceau; & si au retour du roi, vous n'êtes point rentré dans le devoir, & que vous en veniez aux mains, comme à Limjour, je vous garantis qu'avec l'agrément de ce monarque, je vous rappelle, fait tout ce que je vous dis ici.

Tout cela ne me rendoit pas Fasil plus favorable. Il répéta le mot de *devoir*, & il m'auroit sans doute repliqué. Mais tout-à-coup le sang me coula du nez en abondance; & le domestique d'Aylo me prit par-dessous le bras pour me conduire hors de la tente. Fasil parut säché de voir que mon sang tombât ainsi sur mes habits; & le vieillard quittant alors la bride qu'il raccommendoit, s'empressa de me soutenir. J'appris alors que ce vieillard étoit le

frère de mon ami Ayto-Aylo , ce même Guebra-Ehud , dont nous avions rencontré le messager en route. Je m'en returnai chez moi ; & m'étant lavé le visage avec de l'eau fraîche , mon sang fut bientôt arrêté.

Cependant je m'assis alors pour réfléchir à ce qui venoit de se passer , & plus je devenois calme , plus j'étois affligé de m'être laissé emporter hors de moi - même. Mais il faut s'être trouvé dans une pareille situation pour concevoir quel avoit été l'excès de ma colère. J'ai souvent senti combien l'amour des lieux où l'on a pris naissance , s'augmente par l'éloignement , & combien on est indigné des comparaisons que font au désavantage de nos compatriotes , des gens incapables de les égaler. Je dois confesser aussi que j'ai été dès l'enfance , ardent , irascible , & surtout extrêmement sensible à l'injure. Mais les réflexions que j'ai été obligé de faire de bonne heure , l'habitude de souffrir dans mes longs & périlleux voyages , où la patience m'étoit si nécessaire , m'ont , j'espère , assez appris ce que le bon sens suffissoit pour m'apprendre ; c'est que je ne devois point répondre à des insultes dont je ne pouvois me venger que sur moi-même.

Cependant après m'être beaucoup examiné moi-même, je m'apperçus qu'une chose avoit singulièrement contribué à me faire livrer, vis-à-vis de Fasil, à un emportement que j'avois su réprimer dans des circonstances plus outrageantes. Fasil m'avoit, à ce que je crus, enlevé pour jamais l'espérance de parvenir aux sources du Nil. Mes soins, mes dépenses, mon temps, les souffrances que j'avois endurées plusieurs années, tout enfin étoit perdu pour moi, tout m'étoit ravi par le caprice d'un barbare, dont je croyois m'être assuré d'avance la bonne volonté; & ce qu'il y avoit de plus cruel, c'est que je n'étois pas alors à plus de quarante milles du lieu que je désirois si ardemment de voir, & que je venois de me briser précisément contre l'écueil le plus près du port & le plus inattehdu.

J'étois à même de me mettre dans mon lit, quand je vis entrer dans ma tente le neveu du ras, ce Welleta-Michaël pris à la bataille de Limjour, & qui, quoique libre, étoit encore resté dans le camp de Fasil. Il est inutile que je répète tout ce qu'il me dit. Il fit tout ce qu'il put pour me consoler du mauvais accueil que je venois d'éprouver. Non-seulement il

blâma Fasil, mais il le maudit ; il lui donna cent epithètes injurieuses, & il me dit que quelque jour le ras Michaël me feroit voir, au bout d'un piquet, la tête de ce traître. Il me fit entendre en même temps que Fasil vouloit que je lui fisse un présent, & qu'il m'avoit mal reçu, parce qu'il avoit cru que, fier de la recommandation du roi, je me proposois de passer sans lui rien donner. — " J'ai un présent pour lui, dis-je, & même un très-beau présent. Mais je ne croyois pas que, tandis que son nagareet battoit encore, qu'à peine sa tente étoit plantée, qu'il étoit fatigué, & que je l'étois aussi, ce fût l'instant de lui offrir quelque chose. S'il s'étoit donné la peine d'attendre jusqu'à demain matin, il auroit vu que je l'aurois satisfait. "

" Fort bien ! fort bien ! répondit Welleta-Michaël. Je puis vous répondre de votre voyage ; car j'ai entendu Fasil donner des ordres pour cela, au moment que je sortois de sa tente, quoique cependant il ne compte sur aucun présent de vous. Et que lui en coûte-t-il en effet, pour satisfaire votre curiosité ? Il auroit honte de vous refuser la permission que vous demandez. Sa vanité seule l'en empêcheroit. "

Cette assurance eut bien plus d'effet pour me tranquilliser & me rendre à moi-même, que n'auroient pu en avoir tous les juleps les plus calmans. Je me couchai & je tombai bientôt dans un sommeil profond. Mais à minuit je fus réveillé par deux domestiques de Fasil, qui m'apportoient chacun un mouton en vie & fort maigre ; ils me dirent qu'ils étoient chargés de m'offrir ces moutons de la part de leur maître, de me demander comment je me trouvois, & de veiller à ma porte toute la nuit pour empêcher que je ne fusse volé. Ils m'annoncèrent en même temps que Fasil désiroit de me voir de grand matin, parce que son intention étoit de me faire partir pour les sources du Nil, avant de congédier les Gallas. Tout celaacheva de me rendre mes espérances, & m'enflamma tellement, que dans l'impatience où j'étois de voir arriver le jour, je ne dormis presque plus du reste de la nuit..

Nous étions dans une saison où il ne fai-
soit grand jour qu'à près de six heures. Dès
que je fus levé j'allai au camp, où je ren-
contrai d'abord Guebra-Ehud, qui me con-
firma ce que Welleta-Michaël m'avoit dit

la veille. Il m'apprit aussi que Fasil avoit donné ordre qu'on lui amenât ses chevaux, afin de choisir ceux qu'il vouloit me présenter. En effet, je vis bientôt paroître une douzaine de chevaux sellés & bridés, conduits par un palefrenier. Ces chevaux m'intéressoient fort peu, parce que j'avois le mien qui étoit excellent, & qu'aucun de ceux de Fasil n'étoit au-dessus de sept guinées. Le palefrenier qui sembloit fort officieux, me montra comme le meilleur un bidet bai-clair, plus gras à la vérité, que tous les autres, mais ne me paroissant pourtant pas assez fort pour me porter. Il m'assura que ce cheval avoit un bon pas & que Fasil l'aimoit beaucoup, mais qu'il lui trouvoit trop peu de vivacité pour lui. Il m'invita en même temps à le monter, quoiqu'il n'eût au lieu de selle, qu'un bât couvert d'un cuir noir, fort mince, & des anneaux de fer pour étriers. Tous les Abyssiniens montent à cheval, les pieds & les jambes nues, & ils ne passent que l'orteil dans ces anneaux, afin que leur pied ne s'y embarrasse pas, si par hasard le cheval s'abat ou qu'ils tombent.

Je consentis volontiers à prendre le cheval, que le palefrenier de Fasil m'avoit indiqué. Le

long séjour que j'avois fait en Barbarie, m'avoit accoutumé à ne pas craindre un cheval quelque vicieux qu'il pût être; & je n'avois aucune raison de croire que celui-ci eût des défauts. En outre je montois toujours avec une bride arabe, & avec de larges étriers à courroies courtes, à la manière des Maures. La bride arabe est connue des moindres écoliers en équitation, & conviendroit très-bien à la cavalerie légère ou aux dragons d'Europe; car il n'y a point de cheval qu'elle n'empêche d'avancer si elle est tenue par une main ferme. J'avois une paire d'excellens éperons, & j'ordonnai au seis, c'est-à-dire au palefrenier, de mettre ma selle & ma bride sur le cheval bai. Ce cheval parut impatient du mors; mais cela ne m'étonna pas, ma selle étoit une selle de guerre, rehaussée en avant & en arrière, de sorte qu'il étoit impossible de tomber, à moins que le cheval ne s'abattît. Enfin, je tenois à la main, au lieu de fouet, un bâton noueux, d'environ trois pieds de long; & bien me valut d'être ainsi préparé.

Dès que je fus à cheval, je fus au moins deux minutes sans savoir si j'étois à terre, ou si j'étois en l'air. Il ria, il se cabra, il fauta-

Les quatre pieds en l'air avec la légèreté d'un cerf, puis il prit le mors aux dents & se mit à galoper de toute sa force. Je lui donnai alors une facade qui l'ébranla ; mais qui ne l'empêcha pourtant pas d'aller toujours. Quand je vis cela, je lui lâchai la bride & il redoubla de vitesse, en lançant des ruades de dix en dix pas ; le terrain lui étoit favorable, car il étoit uni, mou & alloit en montant. Je passai comme un éclair devant le poste du fit-auraris, qui fut extrêmement surpris de me voir courir si vite, avec un cheval de Fasil. Cet officier se rendoit en ce moment au quartier-général ; mais il me laissa passer sans me rien dire. Il me fallut descendre une colline, & le cheval ralentit son pas ; puis je gagnai la plaine, & il seroit allé seulement au trot ou au pas, mais je n'etis qu'à lui secouer la bride pour lui faire reprendre le grand galop, & quand il s'arrêta il étoit tout tremblant. J'étois résolu à gagner une nouvelle victoire. Je voulois prendre mon manteau à un arbre ; il fallut donc combattre encore ; mais à la fin le cheval fut obligé de se soumettre : je le poussai alors si bien entre les deux collines & tantôt sur l'une & tantôt sur l'autre, qu'il avoit de la peine à respirer, & que je crus qu'il ne pourroit pas me rapporter au camp.

Le cheval alloit alors d'un pas fort doux, & s'animoit seulement quand je lui faisois sentir l'éperon, mais sans avoir la force ni l'envie de se remettre au galop, sans chercher à ruer ni à se cabrer. Je mis alors mon manteau sur mes épaules, comme s'il n'avoit pas été dérangé par les mouvemens du cheval; & repassant en bon ordre devant le poste du fit-auraris, je reparus à la vue du camp, au-devant duquel étoit un grand champ de teff nouvellement arrosé. Je quittai le grand chemin, & j'entrai dans ce champ de teff, dont le terrain mou s'enfonçoit un peu sous les pieds du cheval & conséquemment m'étoit favorable. Lorsque je fus près de la tente de Fasil, je tirai la bride, & le cheval s'arrêta comme auroit pu le faire le cheval le mieux dressé. Je mis pied à terre, & mon domestique reprenant ma bride & ma selle, rendit au palfrenier de Fasil les harnois qui lui appartennoient.

Le pauvre cheval faisoit une triste figure; il avoit les flancs tout déchirés & la bouche en sang. Aussi le coquin de feis, ou de palfrenier qui m'avoit conseillé de le monter, le voyant dans cet état, leva les mains au

ciel en se récriant sur le prétendu mal que j'avois fait. Je fis semblant de ne pas prendre garde à ses exclamations, & je me contentai de lui dire : " Remène ce cheval à ton maître. Il peut à présent hasarder de le monter, ce qu'il n'auroit surement pas osé faire ce matin, non plus que toi. "

Mon cheval mirza étoit alors sellé & bridé, & je le montai pour faire un tour de promenade, & me calmer avant d'avoir une seconde entrevue avec Fasil; car j'étois indigné contre lui. Je trouvois que le tour qu'il avoit voulu me jouer & qui pouvoit me coûter un bras ou une jambe, étoit pire que tout ce qui s'étoit passé dans sa tente. Il sembloit que le perfide en vouloit à ma vie, pour mettre plus sûrement un terme à mon voyage. Mon domestique avoit à la main un petit fusil à deux coups, chargé à plomb, dont j'avois intention de tuer quelqu'oiseau si j'en rencontrerois en route. Je pris ce fusil & je gagnai la colline, où me tenant à la vue du camp, mais à une assez grande distance, je fis faire à mon cheval tout ce qu'il étoit en état de faire. Il étoit bien manégé & parfait dans ses mouvemens; aussi tous les Gallas de Fasil le con-

temploient avec non moins d'étonnement que de plaisir; car ce peuple aime singulièrement les chevaux, & connoît assez bien la partie utile de l'équitation, pour être sensible à tout ce que cet art peut avoir d'agréable.

Il y a toujours à la suite des camps abyssiniens, un grand nombre d'éperviers qui mangent les charognes des animaux qui meurent dans l'armée, & qui semblent être tout-à-fait apprivoisés. En voyant deux qui voloient non loin de moi, je leur tirai mes deux coups de fusil, & l'un tomba à ma droite, l'autre à ma gauche. Aussitôt tous les spectateurs firent entendre un cri d'applaudissement; mais je feignis de n'y pas faire attention, voulant prouver par cette indifférence que je ne croyois pas avoir fait une chose extraordinaire.

Je mis alors pied à terre; & donnant mon cheval & mon fusil à tenir à mon domestique, je m'assis sur une grosse pierre, pour mettre un morceau de papier sur une petite écorchure que le cheval de Fasil m'avoit fait faire à la jambe, en me pressant contre un arbre épineux. Je portois des culottes longues, qui étoient pleines de sang, à cause des coups

d'éperon que j'avois donnés, à ce cheval, & d'après cela on me croyoit dangereusement blessé.

Fasil, qui avoit passé la nuit en débauche, & qui s'étoit réveillé tard, me fit dire alors de venir soudain lui parler. Il étoit à la porte de sa tente quand je montois mon cheval ; il m'avoit vu tirer mes deux coups de fusil, & il avoit ordonné qu'on lui portât les deux éperviers que j'avois tués. Ses gens cherchèrent en vain dans les corps de ces oiseaux, l'endroit où avoient passé les balles ; car aucun d'eux n'ayant jamais vu de petit plomb, ils croyoient que j'avois tiré à balle, & je ne voulois pas les dissuader.

À peine entrai-je dans la tente de Fasil, qu'il me demanda avec empressement de lui montrer où les balles avoient frappé les éperviers. Je ne répondis point à cela ; mais je lui dis : " Si vous avez réellement envie de me tuer, vous ferez bien de me tuer ici, où j'ai mes domestiques pour m'enterrer. Puis vous direz au roi & à l'iteghé le bon accueil que vous faites aux étrangers qui vous sont recommandés par eux. " — Il me demanda

ce que signifioit ce discours, & de quoi il s'agissoit? — J'allois lui répondre: mais Welleta-Michaël prenant la parole, lui raconta à mon avantage tout ce qui s'étoit passé, & lui parla avec beaucoup de franchise du tour qu'on avoit voulu me jouer à l'occasion du cheval. Le fit-auraris Woldo lui dit quelque chose en galla, qui le rendit furieux. Il ne répondit que trois mots, dans la même langue, au fit-auraris, qui soudain sortit de la tente. Mes domestiques me dirent ensuite que cet officier avoit envoyé chercher le seis ou palfrenier qui m'avoit amené le cheval bai, & qu'au premier abord il lui avoit assené un coup de bâton sur la tête qui l'avoit jeté à terre; après quoi il lui en avoit donné encore une douzaine; & l'ayant fait mettre aux fers, il étoit rentré dans la tente.

Fasil, qui apprit que j'étois blessé, & qui vit mes culottes longues remplies de sang, leva les mains au ciel avec un air d'intérêt & de compassion, qui n'avoit rien d'affecté. Il protesta, en jurant, qu'il n'avoit eu aucune part à cette aventure, & qu'il dormoit lorsqu'elle avoit eu lieu. Il me dit qu'il n'avoit point de chevaux dignes de moi, excepté peut-être

peut-être celui qu'il montoit lui-même: mais qu'un de ses chevaux, quel qu'il fût, qu'on mèneroit devant moi, me serviroit de passeport, & m'attireroit le respect des peuples sauvages chez qui j'allois; & que c'étoit-là la seule raison qui l'avoit fait songer à m'en donner un. Il me répéta encote qu'il avoit ignoré le tour qu'on m'avoit joué, & qu'il en étoit très-fâché; ce que je n'eus point de peine à croire. Puis il me dit qu'avant peu d'heures le palfrenier feroit mis à mort: mais j'étois satisfait de la sincérité de Fasil, & je désirois qu'il mit un terme à cette conversation. "Seigneur, lui dis-je, si votre feis a voulu m'ôter la vie, c'est, je crois, à moi à ordonner son châtiment. — Cela est vrai, Yagoubé, répondit Fasil. Prenez donc ce misérable, faites-le tailler en pièces, & donnez-le à manger aux éperviers. — Parlez-vous sincèrement? repris-je, & ne vous dédirez-vous pas? — Il me jura que non. — Eh bien! ajoutai-je, je suis chrétien. La seule manière dont ma religion m'apprend à punir mes ennemis, c'est de leur rendre le bien pour le mal. Ainsi je m'en tiens au serment que vous venez de faire, & j'exige que mon ami le fit-auraris mette votre palfrenier en liberté, & lui rende même la place

qu'il occupoit auparavant, parce que ce n'est point à vous qu'il a manqué. „

J'ignore quels furent alors les sentimens de ceux qui m'écoutoient ; mais ils me parurent très-favorables. Le vieux Guebra-Ehud ne put pas se contenir ; & sortant de son coin obscur, il vint vers moi & pressa mes mains dans les siennes. Puis se tournant du côté de Fasil, il lui dit : " Ne vous avoïs-je pas fait part de ce que mon frère Aylo pensoit de cet homme ? — Welleta-Michaël reprit : il s'est toujours comporté avec la même magnanimité dans tout le Tigré. — Fasil répondit à voix basse : un homme qui fait agir ainsi peut voyager dans tous les pays du monde. „

Alors ils me prièrent tous de prendre soin de ma blessure, dont ils jugeoient par le sang qu'ils voyoient à mes culottes longues. Je leur dis que le sang s'étoit arrêté ; ensuite j'ajoutai, en parlant à Fasil : " Vous le voyez, nous autres blancs, nous ne sommes pas si effrayés de voir couler notre sang, que vous supposiez que nous l'étions. „ — Fasil, sans répondre à cette apostrophe, me pria de ne pas trouver mauvais qu'il restât un moment seul, & aussitôt nous sortîmes tous.

Dix minutes après, je fus rappelé pour partager un grand déjeûner qu'on venoit de servir. Il y avoit du miel, du beurre, du bœuf crud en abondance, avec quelques plats de viandes cuites à l'étuvée, qui étoient excellentes. J'étois très-affamé, car je n'avois rien mangé depuis mon dîner de la veille, & j'avois fait beaucoup d'exercice tant de corps que d'esprit. Tous les convives étoient fort gais. On parla beaucoup & des Agows & du Nil; & Fasil déclara que si nous avions été dans un temps de paix, il m'auroit fait voir son pays au - delà du Nil, & m'auroit mené lui-même jusqu'au royaume de Narea. Je le remerciai, en disant: " Vous êtes en paix avec le roi & le ras, & vous allez les trouver à Gondar. — A Gondar? Non, répondit-il. J'espère que ce ne sera pas à présent. Le ras a assez d'ouvrage à faire pour le reste de ses jours. — Quel ouvrage? dis-je. — La montagne, repliqua-t-il. — La montagne d'Aromata? — Précisément: vous n'avez jamais vu un pareil endroit. Le Lamalmôn n'est rien auprès. Dans sa jeunesse, il a été quinze ans à en faire le siège, avant de l'enlever au père de Netcho. — Mais il a été plus heureux cette fois-ci, repliquai-je. Il a été quatorze ans de moins. —

Comment ? dit Fasil, d'un air étonné. — Par donnez-moi, lui répondis-je, si je vous ai étourdiment donné une nouvelle désagréable. La montagne d'Aromata est conquise, la garnison passée au fil de l'épée, & Za-Menfus, après s'être rendu, tué de sang-froid par Guebra-Mascal, qui a voulu venger la mort de son père. — Fasil tenoit alors à la main un gobelet de verre bleu, dont les bords étoient dorés. C'étoit moi qui l'avois acheté au Caire, avec beaucoup d'autres articles de la même espèce, d'un marchand qui les avoit fait venir de Trieste. J'en avois fait présent au roi d'Abyssinie, qui s'en étoit servi long-temps lui-même, & l'avoit ensuite envoyé à Fasil, comme une marque de sa bienveillance, lors de la paix qui suivit la bataille de Limjour.

Dès qu'il eut entendu ce que je venois de raconter, Fasil lança ce gobelet contre terre, & le brisa en mille morceaux. — " Prenez-garde, dit-il, à ce que vous avancez, Yagoubé. Prenez-garde que ce ne soit pas un mensonge, & redites-le-moi. — Je lui détaillai alors toutes les circonstances de la prise du mont Aromata; je lui dis comment la nouvelle en étoit parvenue à l'iteghé; comment le ras l'avoit aussi

mandée à Ozoro-Esther ; comment Kefla-Yafous avoit surpris la garnison endormie , pendant qu'on berçoit Za-Menfus d'une négociation , & qu'on lui proposoit la médiation des prêtres & des ermites. Fasil observa aussitôt que Michaël s'étoit servi des mêmes moyens pour la prendre la première fois ; & se mordant lui-même le doigt avec beaucoup de force , il s'écria , le sou ! le sou ! n'étoit-il pas averti ? — Nous fûmes alors tous priés de sortir de la tente , & on ne nous rappela qu'au bout d'un quart-d'heure.

J'avoue que je jouis avec grand plaisir de la frayeür que je veois d'occasionner à Fasil. Il me sembla que Guebra-Ehud , frère d'Ayto-Aylo , avoit été le seul consulté par le général , car , entrant dans la tente , nous les trouvâmes tous les deux tête à tête. Fasil avoit changé de vêtemens ; il avoit passé négligem-
ment autour de ses reins une pièce de belle mousseline , qui lui couvroit les jambes & les pieds , & le reste de son corps étoit nud. Un de ses esclaves peignoit ses cheveux & les parfumoit. Dès que j'entrai , il se leva de son siége , & me fit asseoir sur ma couffin vis-à-vis de lui. Puis il s'apprêtoit à me parler ;

mais moi, qui voulois prévenir de nouvelles discussions, je me hâtai de prendre la parole, & je lui dis : " Vos grandes affaires, les embarras continuels où je vous ai vu toutes les fois que je suis venu dans votre tente, m'ont empêché jusqu'à présent de vous offrir les présens d'usage, lorsque des étrangers voyaient chez des hommes puissans, & leur demandant leur protection. — Je pris alors une serviette que j'ouvris devant lui. Fasil paroifsoit avoir oublié que je lui devois un présent; mais, dès cet instant, je le vis changer de ton. Il sembloit un tout autre homme. — O Yagoubé ! s'écria-t-il. Un présent à moi ? Vous devriez bien penser qu'il est absolument inutile. Vous m'êtes recommandé par le roi & par le ras; vous savez que nous sommes amis; & indépendamment de cette recommandation, je voudrois pouvoir faire pour vous vingt fois plus que vous n'avez besoin que je fasse. D'ailleurs, je ne me suis pas conduit avec vous comme avec un inférieur, vous me faites honneur. Il fut un temps où nos nobles étoient si zélés, que il ne me fut pas difficile de vaincre les scrupules de Fasil. Il prit l'une après l'autre toutes les choses qui composoient mon présent, & les examina avec beaucoup d'attention. Il

y avoit une ceinture de soie cramoisie, d'environ cinq aunes de long, faite à Tunis, ornée d'un léger dessin, & garnie d'une frange de la même couleur. C'étoit en son genre un des plus beaux ouvrages que j'ai jamais vus. Il y avoit ensuite une ceinture jaune, garnie d'une bordure rouge & d'une frange d'argent: mais elle n'étoit ni si longue ni si large que la première. Après cela venoient deux ceintures faites en Chypre; elles étoient mélangées de soie & de coton, & avoient une bordure de satin. L'une étoit plus large que l'autre; mais elles avoient toutes deux cinq pieds de long. J'offris encore à Fasil une pipe persane, faite d'un morceau d'ambre avec un long tuyau pliant & recouvert de maroquin, ayant un vase de crystal, pour faire passer la fumée à travers l'eau; ce qui est regardé comme une grande volupté dans tout l'Orient. Enfin, j'avois ajouté à toutes ces choses deux gobelets de verre bleu, semblables à celui que le général venoit de casser.

Quand il eut bien vu tous ces objets, il les écarta un peu de lui, & il me dit en riant: "Je ne veux point recevoir cela de vous, Yagoubé. Ce seroit un vol insigne. Je n'ai

rien fait pour mériter un tel présent, qui, certes, est digne d'un monarque. — C'est un présent pour un ami, répondis-je, ce qui vaut encore mieux pour moi qu'un monarque. J'en excepte pourtant votre roi, qui se montre sans cesse le meilleur ami qu'un étranger puisse avoir. Quoique Fasil ne se déconcertât pas facilement, il parut alors assez embarrassé. — Si vous ne voulez point, lui dis-je, recevoir les choses que je vous offre; c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, & vous savez que je ne puis plus les reprendre.

Il n'en fallut pas davantage pour le convaincre, & il en auroit fallu beaucoup moins. Il plia lui-même la serviette avec tout ce qu'elle contenloit, & la donna à serrer à un de ses officiers. Après quoi il fit retirer ceux qui n'étoient pas de son conseil, & il donna ses instructions à un de ses gens de confiance, chargé de m'accompagner. Je vis bien alors que j'avois acquis de l'ascendant sur l'esprit de Fasil, qui, dans l'idée que Michaël reviendroit incessamment à Gondar, étoit non moins empêtré d'achever son voyage dans cette capitale, que moi de faire le mien d'un autre côté.

J'avois donné ordre à mes gens de prendre la route de Dingleber. Ils étoient tous partis de bonne heure sous la conduite du domestique d'Ayto-Aylo ; & il ne m'étoit resté qu'un valet abyssinien pour garder mon cheval.

Il étoit déjà plus d'une heure après-midi, quand je fus rappelé auprès de Fasil. Il me fit le meilleur accueil que je pusse souhaiter, il voulut même me faire asseoir sur le même coussin que lui ; mais je le refusai. " Ami, Yagoubé, me dit-il, je suis bien fâché que vous ne m'ayez pas joint avant mon départ de Buré, j'aurois pu vous y recevoir d'une manière plus digne de vous. Mais j'ai été tourmenté par une multitude de barbares qui m'ont fait tourner la tête, & que je vais enfin congédier. Je vais à Gondar pour y maintenir la paix, car le roi n'a pas d'autre ami que moi, en-deçà du Tacazzé. Powussen & Gusho sont deux traîtres, le ras Michaël le fait bien. Je n'ai rien à vous offrir en retour du présent que vous m'avez fait, car je ne m'attendois pas à rencontrer un homme comme vous dans ces contrées, mais vous serez bientôt de retour, & nous nous verrons à Gondar d'une manière plus agréable. Les sources

du Nil ne sont pas éloignées d'ici, un homme à cheval peut s'y rendre en un jour. Je vous ai donné un bon guide, bien connu dans le pays pour un de mes domestiques. Il vous accompagnera à Géesh & ensuite il vous ramènera chez un ami d'Ayto-Aylo & des miens, Je shalaka Welled - Amlac, qui commande la partie du pays où l'on court le plus de risques, & qui vous fera conduire en sûreté à Gondar. Ma femme est actuellement chez cet ami, ne craignez donc rien. Je réponds de vous. Quand est-ce que vous partirez ? Sera-ce demain ? „

Je lui répondis, après l'avoir sincèrement remercié de toutes ses attentions, que je me proposois de partir tout de suite, & que mes gens étoient déjà en route depuis le matin.

“ Vous allez congédier les sauvages Gallas, continuaï-je, & je veux tâcher de les éviter le plus promptement possible. Je compte m'éloigner à grandes journées de la route qu'ils doivent prendre. „

“ Vous avez raison, reprit Fasil. Ce n'étoit que parce que je croyois que vous pouviez avoir été blessé par mon maudit cheval, que

je désirois que vous voulussiez attendre jusqu'à demain. Mais quittez ces culottes pleines de fang, elles ne sont pas assez propres. Il faut que je vous en donne de neuves, puisque vous êtes mon vassal. — Je m'inclinai. — Le roi, poursuivit-il, vous a accordé le village de Géesh où vous allez à présent. C'est à moi à vous en donner l'investiture. — Plusieurs esclaves de Fasil m'emmènerent hors de la tente; & Guebra-Ehud, Welleta-Michaël & le fit-auraris me suivirent. J'ôtai mes culottes longues, mes habillemens, ne gardant que mon gilet. On me mit sur le corps une pièce de belle mousseline, qui traînoit jusqu'à terre, & je fus dans une minute reconduit dans la tente de Fasil, qui ôtant la pièce d'étoffe qu'il avoit pris le matin, l'arrangea lui-même sur moi, pendant que ses esclaves lui en mettoient une autre. En même temps il dit, en se retournant vers les personnes qui étoient auprès de nous: soyez témoins. Je vous donne, ô Yagoubé! l'Agow-Géesh, aussi pleinement & aussi franchement que le roi me l'a donné. — Je m'inclinai & je baïsaï la main de Fasil, suivant l'usage des feudataires; & alors ce général me fit signe de m'asseoir.

“ Ecoutez ce que j'ai à vous dire , reprit-il . Je crois que ce que vous avez de mieux à faire à présent , c'est d'achever promptement votre voyage , parce que vous serez plutôt de retour à Gondar . Ne craignez rien de la part de ces sauvages , qui vous suivront , quoi qu'il vaille mieux , je l'avoue , les rencontrer quand ils viennent que quand ils s'en retournent chez eux . Ils sont sous les ordres de Welleta - Yafous , qui est votre ami , & très- reconnoissant des remèdes que vous lui avez envoyé de Gondar . Il n'a pu vous voir , parce que ses affaires ne lui ont pas permis de disposer d'un moment , mais il ne vous en aime pas moins , & il n'en aura pas moins soin de veiller sur vous . J'espère que quand nous nous reverrons à Gondar , vous me donnerez encore des remèdes pour lui . — Je m'inclinai de nouveau . — Ecoutez - moi bien , poursuivit Fasil . Vous voyez ces sept hommes . — Je puis assurer que je n'ai jamais de ma vie contemplé des gens qui eussent l'air de plus grands scélérats . — Ce sont tous des chefs Gallas , des sauvages , si vous voulez , mais tous vos frères . — Je fis encore une révérence . — Vous pouvez voyager dans leur pays , comme si vous étiez dans le vôtre , sans que personne

cherche à vous faire le moindre mal. Vous serez bientôt leur allié; car lorsqu'un étranger de distinction, un homme tel que vous est leur hôte, il est d'usage de le faire coucher avec la sœur, la fille ou la plus proche parente du principal d'entr'eux. J'oseraï dire, ajouta-t-il, malicieusement, que vous ne regarderez pas les coutumes des Gallas comme plus pénibles que celles de l'Amhara. „ — Je m'inclinai, mais je me promis à moi-même de n'en pas faire l'épreuve. Fasil dit alors à ces chefs, quelque chose en galla, que je ne compris point. Ils répondirent tous-à-la-fois par un cri sauvage, & en se frappant la poitrine, comme pour montrer qu'ils consentoient à ce qu'il leur demandoit.

“ Lorsqu'après la bataille de Fagitta le ras Michaël fut de retour à Gondar, reprit Fasil, il fit arracher les yeux à quarante-quatre des frères ou des parens de ces Gallas, qui sont ici présens; puis on les porta sur les bords de l'Angrab, où la plupart moururent de faim ou furent dévorés par les hyènes. Vous recueillîtes trois de ces infortunés dans votre maison, vous les nourrîtes, vous les habillâtes, vous les traitâtes enfin avec la plus compatissante

bonté. — Ils sont maintenant bien portans, répondis-je, & ils ne manquent de rien. L'ite-ghé vous les rendra. La seule chose que j'ai ajouté aux soins dont vous venez de parler, c'est de les faire baptiser. Je ne crois pas qu'ils en soient fâchés; j'ai d'ailleurs cru que c'étoit un nouveau titre à la protection & à la charité des habitans de Gondar. — Pour cela, reprit Fafil, c'est assez indifférent. Votre baptême ne peut leur faire ni bien ni mal. Les Gallas ne s'inquiètent point de ces choses-là. Donnez-leur à manger & à boire, & ils se laisseront volontiers baptiser du matin jusques au soir. Mais après ce que vous avez fait pour leurs compatriotes, les Gallas sont tous vos frères. Ils aimeroient mieux mourir pour vous que de souffrir qu'on vous offensât. — Fafil leur parla encore en galla. Ils applaudirent à leur manière, & firent semblant de venir me baisser la main.

Les chefs Gallas s'affirrent; & j'avoue que s'ils avoient pour moi la moindre bienveillance, on ne pouvoit guère le distinguer sur leur visage. " D'ailleurs, continua Fafil, vous avez été très-prévenant & très-polî envers mes envoyés pendant qu'ils étoient à Gondar, &

vous avez dit devant le roi une infinité de choses honnêtes sur mon compte. Vous m'avez dès-lors envoyé un présent; vous avez bien plus fait encore: quand le corps de Joas, mon maître, a été déterré dans le cimetière de Saint-Raphaël, quand tout Gondar n'osoit témoigner le moindre respect à ce prince, de peur d'encourir la vengeance du ras Michaël, vous qui êtes étranger, vous qui n'aviez jamais reçu aucun bienfait du roi, qui ne l'aviez même jamais vu, vous avez fait pour lui, ce qu'aurroit dû plutôt faire beaucoup d'habitans de Gondar, & moi, surtout, si j'en avois été à portée ou qu'on m'eût averti assez à temps. Maintenant, demandez-moi devant toutes les personnes qui sont ici, ce que vous souhaitez de moi, & on verra que quelle chose que ce puisse être je ne vous la refuserai pas. »

Fasil prononça ce discours du ton le plus noble & avec une grâce supérieure à tout ce que j'avois vu jusqu'alors, bien que les Abyssiniens, ainsi que la plupart des autres peuples barbares, soient tous orateurs. — " Eh bien! donc, dis-je à Fasil, pour prix de toutes ces obligations que vous voulez bien rappeler, & dont vous avez fait un tableau si flatteur

pour moi, je vous demande la plus grande faveur qu'un homme puisse m'accorder. Envoyez-moi jusqu'aux sources du Nil, de la manière la plus convenable & la plus prompte, & faites-moi reconduire en sûreté à Gondar, après que j'aurai satisfait ma curiosité, à laquelle je vous prie de ne mettre aucun obstacle. — Il est inutile de me demander cela, dit-il, puisque je vous l'ai déjà accordé. En outre je le dois aux recommandations du roi, auquel j'appartiens. Toutefois si ce voyage vous tient tant à cœur, allez en paix, j'aurai soin de pourvoir à tout ce qui vous sera nécessaire; & tant que je vivrai & que je serai gouverneur du Damot, soyez sûr, comme nous vous reconnoissons pour un homme sage & prudent, que quoique ce pays-ci soit encore plongé dans le trouble, il ne vous arrivera rien de désagréable. „

Fasil se tourna alors vers les sept chefs Gallas, qui se levèrent aussitôt, ainsi que lui, Guebta-Ehud, Welleta-Michaël, le fit-auraris & moi. Nous formions tous un cercle, & nous tenions les mains élevées pendant que le général & les Gallas prononcèrent une prière qui dura environ une minute. Les Gallas paroisoient remplis

remplis de serviteur. A présent, me dit Fasil, allez en paix. Vous êtes un galla, ils viennent de prononcer une malédiction contre eux, contre leurs enfans, leur bétail, leurs bleds, leurs paturages, si jamais ils lèvent la main contre vous, ou s'ils ne vous défendent pas de tout leur pouvoir en cas d'attaque, où qu'enfin ils ne cherchent pas à prévenir tous les mauvais desseins dont ils pourront vous faire menacé.

Voulant alors quitter Fasil, je m'avancai pour lui baisser la main. Nous sortimes tous de la tente, & nous trouvâmes à la porte un très-beau cheval gris, sellé & bridé. « Recer-
vez ce cheval, me dit Fasil, comme un pré-
sent de moi. Il ne vaut peut-être pas le vôtre,
mais il est bon; & croyez surtout qu'il n'est
pas comme celui que mon scélérat de palfre-
nier vous a fait monter ce matin. C'est sur
ce cheval-là que j'étois hier quand vous me
vîtes arriver. Cependant ne le montez pas
vous-même. Faites-le conduire devant vous
tel qu'il est à présent. Il n'est point d'habitant
du Maitsha, qui en voyant ce cheval ose
vous faire la moindre insulte. Si vous avez à
craindre quelques personnes dans ce pays, ce

sont celles dont Michaël rôule les maisons
& non vos amis les Gallas. »

Je pris enfin congé de ce général, de la manière la plus humble & la plus respectueuse. Je dis aussi adieu à mes nouveaux frères les Gallas, souhaitant bien ardemment au fond du cœur de ne jamais plus les revoir. Je me recommandai tendrement & familièrement au souvenir de Guebra - Ehud & de Welleta- Michaël, neveu du ras ; puis me tournant encore vers Fasil, je lui demandai, suivant la coutume du pays quand on est avec des supérieurs, la permission de monter à cheval devant lui, & je fus bientôt loin. Le shalaka Woldo, que Fasil m'avoit donné pour guide, ne partit point dans le même moment que moi, parce qu'il terminoit quelques affaires : mais il ne tarda pas à me suivre, faisant conduire devant lui le cheval de Fasil.

CHAPITRE X.

Départ de Bamba. — Route au midi. — M. Bruce rencontre les Gallas que Fafil venoit de congédier. — Il campe sur le Kelti.

BAMBA est à l'entrée d'une grande vallée, où l'on voit plusieurs petits monticules, & qui est entièrement couverte de buissons & d'arbres saux rabougris, dont aucun ne mérite le nom d'arbre. A main droite la colline a une inclinaison douce; le sol en est ferme, & tapissé d'une herbe courte, qui donneroit un pâtrage excellent aux moutons: mais la pente de la colline à gauche est presque perpendiculaire & hérissée de rochers. Le fond de la vallée a été défriché & mis en culture par l'industrie des habitans du village de Bamba; industrie, hélas! bien inutile, puisqu'en une seule nuit le campement de l'armée de Fafil détruisit tout espoir de récolte.

Le shalaka Woldo n'avoit pas l'air d'un homme propre à faire respecter un étranger au milieu d'une multitude de soldats, qui se débandoient pour s'en retourner dans un pays

éloigné, d'où ils pouvoient, peut-être, ne se voir jamais rappelés. Cependant cet homme avoit été choisi par quelqu'un qui devoit savoir mieux que personne, combien Woldo étoit digne de la confiance qu'on avoit en lui. Woldo étoit un agow âgé d'environ trente-cinq ans. Il avoit été attaché dès l'enfance au père de Fasil; puis à la mort du vieux Fasil (1), quand le kasmati Esthé fut mis en possession du gouvernement du Damot, Woldo passa à son service, ainsi que le jeune Fasil; & celui-ci & Woldo furent conséquemment compagnons d'armes sous le même maître.

Quand Fasil eut tué le kasmati Esthé, & qu'il s'empara du gouvernement du Damot, le shalaka Woldo fut engagé par lui à suivre son parti, comme étant un ancien serviteur de son père. Il sembloit que le mérite de cet officier ne l'avoit pas fait parvenir à des emplois élevés. Il ne portoit rien sur la tête; il n'avoit d'autre coiffure que ses longs cheveux noirs & touffus, parmi lesquels il y en avoit beaucoup de gris. Mais, s'il avoit beaucoup de

(1) Celui qu'on appelle ici le vieux Fasil, est le kasmati Waragna, si distingué sous Yafous II.

cheveux, il manquoit absolument de barbe, ainsi que tous les autres Gallas. Une pièce de toile de coton, qu'il jetoit sur ses épaules, & qu'il arrangeoit tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, lui servoit de manteau, mais il ne la prenoit guère que la nuit, & pendant le jour il la posoit sur un de nos mulets, & il n'avoit alors pour tout habillement qu'une peau de chèvre, qu'il portoit sur ses épaules en forme de palatine, une paire de caleçons de grosse toile de coton, qui ne descendoient qu'à mi-cuisses, & qui étoient soutenus par une grosse ceinture, qui faisoit six ou sept fois le tour de son corps, & dans laquelle étoit passé un couteau, dont la lame avoit environ dix pouces de long, & trois pouces de large. Ce couteau étoit la feule arme que portoit Woldo; & il s'en servoit plutôt pour couper la viande qu'il mangeoit, que pour se défendre; car un homme d'aussi grande conséquence n'avoit rien à craindre pendant qu'il étoit sur le territoire de son maître. Il tenoit souuent à la main une longue pipe, car il étoit grand fumeur; & quand il quittoit sa pipe, il prenoit un bâton d'environ trois pieds de long & de la grosseur du pouce, dont il distribuoit des coups très-libéralement,

& sur la moindre provocation, tant aux hommes & aux femmes, qu'aux animaux qui l'approchoient. Cet officier étoit jambes & pieds nuds, & n'avoit point de monture : malgré cela il marchoit tout aussi vite que nous pouvions aller. Enfin, malgré son bizarre accoutrement & ses singularités, Woldo étoit si intelligent & si rusé, qu'il sembloit pénétrer le sens de tous nos discours, quoique nous parlussions une langue dont il ne pouvoit pas entendre la moindre syllabe.

Quant au shalaka Welled - Amlac, j'aurai occasion d'en parler par la suite, comme m'ayant été recommandé par Ayto-Aylo peu après mon arrivée à Gondar. Cependant je ne voulus point dire à Fasil que je connoissois Welled-Amlac, de peur que cela ne pût faire naître à ce général l'idée de tirer parti de cette connoissance pendant que je traverserois le Maitsha.

Le 31 Octobre, à deux heures un quart, nous fîmes halte sur les bords du Chergué, rivière petite & peu rapide, qui court du sud-ouest au nord-est, & va se perdre dans le lac Tzana. Nous nous remîmes bientôt en mar-

che, & à trois heures nous traversâmes la rivière de Dingleber, & un quart-d'heure après nous vinmes au village du même nom, situé sur le sommet d'un rocher que nous escaladâmes.

Là le chemin commence à suivre immédiatement le bord du lac; & c'est par le défilé très-étroit qui est entre le lac & le rocher de Dingleber, que doivent passer toutes les provisions qui sortent du Maitsha & du pays des Agows. Aussi dès qu'il y a les moindres troubles dans le sud de l'Abyssinie, on s'empare de ce passage pour réduire Gondar à la famine.

Le village de Dingleber dépendoit du betwudet; & depuis que la place de betwudet a été supprimée, il fait partie des revenus du ras. Tous les habitans de Dingleber parloient autrefois le falasha: mais à présent ce langage n'est plus parlé que par les juifs, qui ne sont connus en Abyssinie que sous le nom de falashas. Ce langage étoit aussi, jadis, le seul qu'on parlât dans la province de Dembea, dont Dingleber est la frontière méridionale.

Le climat de Dingleber est excellent, & fa

position est une des plus belles de l'Abyssinie. D'un côté on voit le lac Tzana & toutes ses îles. Au nord est la péninsule de Gorgora, où sont encore les restes du premier couvent des jésuites & du palais du roi (1). Dans le nord du lac, on contemple au loin toute la campagne de Dara; & le Nil qui, en traversant le Tzana, conserve un cours parfaitement distinct, ne mêle point ses eaux à celles de ce lac, & formé en sortant, ce qu'on appelle la seconde cataracte, ou la cataracte d'Alata. Ces lieux avoient tous été gravés dans notre mémoire par nos premiers malheurs. Au sud-est, nous voyions distinctement les plaines du Maitsha, couvertes en grande partie d'arbres qui les faisoient paroître comme de noires forêts. Plus loin, du même côté, nous découvrîmes le territoire de Sacala, l'un des districts des Agows. C'est là que sont les sources du Nil; c'est là que tendoient mes vœux. Derrière Sacala s'élèvent les hautes montagnes d'Amid-Amid, qui forment un amphithéâtre en demi-cercle, & qui par-là ont mérité le nom de montagnes de la lune, nom que l'antiquité avoit donné aux montagnes où l'on supposoit que le Nil prenoit sa source.

(1) L'empereur Socinios.

C'est à Dingleber que je rejoignis mes domestiques, dans le temps qu'ils se disposoient à y passer la nuit. Ils avoient été inquiétés par les soldats Gallas, qui, voyant deux hommes blancs pour la première fois, n'avoient pu s'empêcher de satisfaire leur curiosité, sans pourtant leur faire aucun mal, ni montrer la moindre insolence : mais mes domestiques n'en avoient pas été moins épouvantés, parce qu'ils n'avoient ni moi, ni personne pour les protéger au milieu de cette troupe de noirs. Je résolus d'aller coucher plus loin pour éviter un désagrément pareil à celui qu'avoient eu mes gens, parce que je savois qu'autrement le gros de la cavalerie des Gallas nous rejoindroit le lendemain à Dingleber ; & j'aimois mieux me trouver avec eux dans l'endroit où le chemin se partageoit, & où nous devions changer de route, que de passer toute une journée en pareille compagnie. Je n'avois pourtant pas peur des Gallas, car le cheval de Fasil, qu'on conduissoit devant nous, commandoit le plus grand respect, & Zor-Wolda n'avoit pas même besoin de faire usage de son autorité.

Nous partîmes de Dingleber à quatre heu-

res après midi , & à sept heures nous traversâmes une grande rivière. Une heure après nous en passâmes deux autres petites , & nous arrivâmes à un groupe de villages connus sous le nom de Degwassa. Là nous entrâmes dans un défilé étroit , entre des montagnes couvertes jusqu'au sommet , d'herbes & de bruyères. La nuit étoit délicieuse , & nous résolûmes d'en bien profiter. Nous entendions de tous côtés les cris des pintades dont les bruyères étoient remplies. A neuf heures & demie nous quittâmes le défilé pour entrer dans la plaine de Sankraber , où nous fimes soudain halte. J'étois excessivement fatigué , de sorte qu'en arrivant je me jetai à terre , où je dormis une bonne demi-heure.

A dix heures & demie , nous nous remîmes en chemin. Nous passâmes le petit village de Wainadega , fameux par la victoire que remporta le roi Claudius sur le maure Gragné , victoire qui coûta la vie à ce dernier , & qui suspendit pour un temps la guerre la plus désastreuse qui ait jamais ensanglanté l'Abyssinie. A onze heures & demie nous trouvâmes Ganguera que nous laissons à notre gauche. Ganguera est un groupe de petits vil-

lages, à environ dix milles de distance du chemin. A minuit, nous avions toujours Ganguera à notre gauche, & Degwassa à notre droite.

À minuit & demi, nous fimes encore halte sur le bord d'une petite rivière dont j'ignore le nom. Nous étions alors dans le Maitsha, & nous descendions vers le midi par une pente assez aisée. Le premier de Novembre, à une heure trois quarts, nous mîmes pied à terre dans deux petits villages dont les chaumières venoient d'être achevées, & étoient à environ cinq cents pas de ces deux arbres auprès desquels avoit campé l'armée, lorsqu'à près le dangereux passage du Nil, au gué de Jemma, nous offrîmes la bataille à Fasil. Cet endroit se nomme Limjour; & nous nous y retrouvâmes avec bien plus de tranquillité, & avec des dispositions plus heureuses que la première fois.

Je dis au shaka Woldo combien j'étois satisfait de voir que les habitans relevaient leurs maisons détruites par Michaël; & il me répondit avec un sourire barbare: "Oui, " j'en suis bien aise aussi; car si l'on n'avoit

» pas rebâti ces deux villages, nous n'aurions
» pas ce soir de bois à brûler à Kelti. » Woldo
vouloit dire par là, que les Gallas qui venoient
derrière. & qui devoient coucher la nuit sui-
vante sur les bords du Kelti, démoliroient les
maisons neuves & en emporteroient le bois
pour le brûler. Nous trouyâmes en effet des
débris de plusieurs maisons nouvellement
bâties & nouvellement détruites, & le bois à
demi-brûlé, qui jonchoit la terre, nous servit
à nous-mêmes pour faire du feu pendant la
nuit. Je me sentis véritablement indisposé; &
à peine pus-je marcher deux heures de plus
qu'il nous falloit pour nous rendre sur les
bords du Kelti, où nous arrivâmes à six heures
un quart du matin.

Le Kelti est fort large en cet endroit, & il
y avoit quatre pieds d'eau dans le gué, quoi-
que nous fussions dans la saison des secs. On
l'appelle là le Kelti-Branti, parce qu'il reçoit
dans son lit, quelques milles au-dessus, la
grande rivière de Branti, qui prend sa source
à l'occident dans les montagnes des Agows
de Quaquera. Le Kelti & le Branti réunis, vont
ensuite se jeter dans le Nil, un peu plus bas
que l'endroit où nous étions.

Les bords du Kelti sont très-élevés & très-dangereux. La terre rouge & savonneuse se fend, & il s'en détache de gros morceaux qui tombent dans la rivière. Le fond de la rivière est également très-mou. Mais quoique l'eau fut trouble & bourbeuse, elle nous parut bonne à boire. Nous vimes plusieurs feux de l'autre côté du Kelti; & à peine avions-nous commencé à déplier nos tentes, que deux Gallas à pied, armés de lances & de boucliers, vinrent nous avertir de ne pas camper en cet endroit, parce que nos chevaux & nos mulets pourroient être volés; mais de passer la rivière tout de suite, & d'aller planter nos tentes parmi les leurs.

Je demandai au shalaka Woldo qui étoient ces gens-là? Il me répondit que c'étoit un poste avancé de Welleta-Yafous, qui avoit pris possession de cet endroit, pour que l'armée des Gallas y campât le lendemain; que ce poste étoit commandé par un fameux partisan, appelé le Sauteur; & ensuite il m'ajouta tout bas qu'il n'y avoit peut-être pas un plus grand voleur, un scélérat plus déterminé que celui-là dans tout le pays des Gallas. Je le remerciai de nous avoir choisi si judicieusement

un tel brigand pour compagnon & pour protecteur ; à quoi il repliqua en riant : " Tant mieux ! tant mieux ! Vous verrez bientôt si ce n'est pas tant mieux pour nous. "

Comme il falloit recharger nos mulets pour passer la rivière , nous mimes tous la main à l'ouvrage d'assez mauvaise grâce ; car nous étions excessivement fatigués d'avoir marché si long-temps sans dormir. Le shalaka Woldo s'en apperçut , & aussitôt il n'eut besoin que de deux coups de sifflet (1) , & d'un cri pour faire venir cinquante Gallas à notre aide. Tout le bagage fut passé en un moment , & mes deux tentes furent plantées avec une promptitude extrême ; car les Gallas sont très-adroits & très-expéditifs dans ces sortes d'opérations.

Quand nous fûmes campés , nous vîmes que la raison pour laquelle on ne nous avoit pas laissés seuls sur la rive opposée , étoit que les Gallas qui revenoient , pilloient les villages , détruisoient les maisons pour en emporter le bois & le brûler , quoique ces maisons appartiennent à des gens de leur nation & du parti

(1) Il siffloit en mettant ses doigts dans sa bouche.

de Fasil. Ensuite ceux qui avoient été chassés de leur maison , suivroient les traîneurs , pilloient leurs camarades que la lance avoit épargnés , & se vengoient enfin sur tout ce qu'ils pouvoient surprendre.

A l'instant que je venois de me coucher , un domestique vint avec Zor-Woldo-me présenter , de la part du Sauteur , un taureau d'une grandeur prodigieuse , mais un peu maigre. Quoique nous fussions tous d'un bon appétit , ce renfort de provisions eût été trop considérable pour nous , si nous n'avions pas été surs d'un grand nombre d'assistans : ce taureau fut soudain tué & écorché. Pendant ce temps-là je dormis d'un sommeil qui me délassa beaucoup. Je voulois me remettre bientôt en route & faire la même diligence , jusqu'à ce que nous fussions rendus dans l'endroit où nous devions quitter le chemin des Gallas. Cet endroit s'appelle Roo ; & les Agows dans le pays desquels il est , y tiennent un grand marché , où se rendent tous les habitans des environs.

A dix heures , j'allai voir le Sauteur , notre commandant en chef. Il parut très-embarrassé

de ma visite. Je le trouvai presque nud, car il n'avoit qu'une espèce de torchon autour des reins. Il venoit de se baigner dans le Kelti, & en vérité je ne sais pas trop pourquoi, puisqu'il se frottoit les bras & le corps avec du suif fondu. Il avoit déjà mis beaucoup de ce suif dans ses cheveux, & un homme étoit occupé à les lui tresser avec de petits boyaux de bœuf qui, je crois, n'avoient jamais été nettoyés. Le Sauteur avoit en outre au cou deux tours de ces boyaux, dont un bout pendoit sur sa poitrine, comme ces colliers que nous appelons solitaires. Notre conversation ne fut ni longue ni intéressante. J'étois suffoqué par une horrible odeur de sang & de charogne. D'ailleurs le Sauteur n'entendoit pas un mot d'amharic ni de geez, & ne parloit absolument que le galla. Il ne fit point de questions qui annonçassent la moindre curiosité, & Woldo se chargea de lui dire tout ce qu'il avoit besoin de savoir.

Ce Sauteur étoit fort grand & fort mince. Il avoit le visage pointu, le nez long, les yeux petits, & les oreilles prodigieusement grandes. Il ne regardoit jamais en face, & ne fixoit rien. Il portoit continuellement les yeux d'un objet

à un autre. On pouvoit le comparer à un lévrier maigre. Rien n'annonçoit en lui de la fermeté & ce caractère qui convient à ceux qui commandent ; & son air sembloit dire au contraire qu'il n'étoit qu'un idiot. Malgré cela, il avoit là réputation du plus cruel, du plus impitoyable de tous les assassins & voleurs gallas. Il étoit très-bon cavalier, & il sembloit qu'il ne se souciolet ni de manger ni de dormir. Je lui fis un petit présent qu'il reçut avec l'air de la plus grande indifférence ; & il dit alors à Woldo, que si je prétendois lui payer le bœuf qu'il m'avoit envoyé, j'avois tort, parce qu'il ne lui coûtoit rien, & qu'il me l'avoit donné par l'ordre de Fasil.

Nous apprîmes dans la tente du Sauteur, que nous rencontrerions un parti de deux cents hommes que Fasil avoit envoyés prendre possession de Roo, avant que nous y arrivassions, de peur que les habitans du Maitsha, dont les maisons avoient été brûlées, étant informés de notre marche, ne nous poursuivissent, quand nous aurions quitté l'armée des Gallas. Le Sauteur nous dit que son frère, nommé l'Agneau, & non moins voleur & tueur que lui, commandoit ce parti, com-

posé tout entier de Gallas de la tribu même de Fasil.

Au moment où j'allois me lever pour sortir de la tente du Sauteur, Zor-Woldo, qui étoit assis derrière moi, me dit qu'on avoit des nouvelles de Gondar. Je lui demandai comment il le favoit; & il me répondit qu'il venoit de l'entendre dire par les gens qui étoient en dehors de la tente. J'éprouvai soudain un tremblement involontaire; car je craignis qu'on ne voulût me jouer quelque nouveau tour, & mettre un obstacle à l'accomplissement de ce que je désirois avec tant d'ardeur.

Cependant j'avois pris congé du chef galla, & je marchois vers ma tente, quand je rencontrais Strates & un domestique d'Ozoro-Ether, que j'avois vu souvent chez cette princesse. Ils avoient laissé Fasil à Bamba. Ce général n'avoit pas encore achevé de congédier ses sauvages gallas, & il étoit incertain s'il éroit lui-même jusqu'à Gondar, ou s'il ne s'en retourneroit pas. Tout étoit à Gondar dans la plus grande confusion: Gusho, gouverneur de l'Amhara, & Powussen, gouverneur du Begem-

det, étoient revenus dans la capitale, sous prétexte de porter quelqu'argent à ce misérable Socinios, que l'iteghé avoit imprudem-
mēt consenti à faire roi. Cette reine vouloit que Gusho, Powussen & Fasil se reconciliassent & marchassent ensemble contre Michaël; elle s'étoit liguée avec Socinios, qu'elle connois-
soit pourtant pour un ivrogne & un débauché erapuleux; mais tout annonçoit le retour de Michaël, & c'étoit ce qu'elle craignoit le plus.

Quant à Fasil, il n'avoit jusqu'alors répondu que d'une manière incertaine aux invitations de l'iteghé. Quelquefois il se plaignoit que Gusho & Powussen fussent allés à Gondar avant lui, & que Gusho eût la promesse d'être fait ras. Quelquefois il leur faisoit dire à l'un & à l'autre de sortir de Gondar, sans quoi il brûleroit cette ville. Un autre message que ce général avoit envoyé, annonçoit qu'il étoit en marche, & qu'il consentoit que Gusho & Powussen l'attendissent dans la capitale; mais ceux-ci soupçonnant avec raison que Fasil étoit en correspondance avec le roi & le ras Michaël, & sachant qu'il avoit cherché à fomenter des troubles dans le Begemder & dans l'Amhara,

s'étoient rendus à Koscam avec Socinios, sans nagareet qui les précédât, sans aucune espèce de pompe; & ayant pris congé de la reine, ils étoient partis le lendemain pour leurs gouvernemens respectifs. Enfin, d'après un dernier message de Fasil, Gusho & Powussen étoient convenus de laisser leur armée à Emfras, & de revenir à Gondar: mais leurs troupes s'étant débandées en l'absence des chefs, & ceux-ci n'ayant auprès d'eux que les gens de leur maison, qui ne se croyoient pas en sûreté, parce qu'ils avoient appris la marche secrète de Fasil, ils s'étoient de nouveau séparés.

Guebra - Mariam, domestique d'Ozoro-Esther, me dit aussi qu'il croyoit que Michaël ne cherchoit qu'à faire un arrangement avec Fasil, parce qu'il ne lui restoit plus d'ennemi à l'orient du Tacazzé; que son intention étoit de revenir à Gondar par le Lafta, ne voulant pas se hasarder dans les dangereux défilés du Woggora, contrée peuplée de soldats intrépides, éternels ennemis du ras, & dont le gouverneur du Samen, Ayto-Tesfos occupoit tous les postes, dans l'intention d'en disputer le passage aux Tigréens; qu'on favoit bien cependant que le passage du Lafta étoit encore plus

difficile & plus dangereux que celui du Woggora & du mont Lamalmon, parce que Guigarr chef de la tribu de Waag, établie dans le Lasta, étoit en possession dans ces montagnes d'une forteresse naturelle, devant laquelle plusieurs armées abyssiniennes avoient déjà péri, & où il étoit absolument impossible de passer sans le consentement de ceux qui la gardoient: mais que, quoique depuis la guerre de Mariam Barea, Guigarr eût été opposé à Michaël, ils venoient de faire la paix, attendu que le ras avoit mis en liberté le frère de Guigarr, puis dans une incursion que les Waags avoient faite depuis quelque temps en Tigré; qu'excepté cette montagne où commandoit Guigarr, tout le pays où l'armée devoit passer, étoit uni; que le territoire de Gouliou, où il y avoit pour quatre jours de marche, étoit à la vérité mal pourvu d'eau & peuplé de Gallas, à qui Michaël avoit permis de s'y établir pour servir de barrière entre le Tigré, le Lasta & le Begemder: mais que ces Gallas étoient à ses ordres, & qu'enfin le chemin seroit libre & sûr d'un bout à l'autre, si Guigarr demeuroit fidèle.

Après avoir donné le temps à Guebra, Mariam de prendre quelques rafraîchissemens,

je le pris en particulier dans ma tente pour écouter ce qu'il avoit à me dire de la part d'Ozoro-Esther. Voici ce que j'appris. Ozoro-Esther avoit été toujours valétudinaire depuis mon départ de Gondar; une petite fièvre affectoit singulièrement ses nerfs, & elle étoit très-alarmée, parce qu'elle éprouvoit fréquemment dans tous les membres, une contraction involontaire, des mouvements convulsifs qui la réveilloient souvent en sursaut, & qui n'étoient véritablement que des symptômes de faiblesse. Elle les regardoit pourtant comme les avant-coureurs de la mort; & elle me prioit au nom de notre amitié, de revenir auprès d'elle avant qu'il fût trop tard pour la sauver, en m'assurant qu'außitôt qu'elle seroit rétablie, son neveu Aylo de Gojam, me conduiroit aux sources du Nil.

En interrogant encore en secret Guebra-Mariam, je découvris qu'Ozoro-Esther trembloit de se trouver entièrement abandonnée à la discretion de Fasil, par la retraite de Gusho & de Powussen, ses amis, & par l'absence du ras Michaël, son époux. Elle craignoit d'autant plus Fasil, qu'elle ne doutoit pas que ce général ne sut avec quelle ardeur elle avoit

pressé Michaël de venger la mort de Mariam-Barea, en versant le sang de tous les infortunés Gallas qui étoient tombés entre ses mains. D'un autre côté, la conduite qu'avoit tenue l'iteghé, sa mère, en plaçant sur le trône ce misérable Socinios, lui faisoit craindre avec raison que le ressentiment de Michaël n'eût point de bornes ; car le Ras avoit déclaré par plusieurs messages, & surtout par le dernier, d'une manière excessivement brutale, qu'il feroit pendre devant la porte du palais du roi, au même arbre & par les pieds, l'iteghé & Socinios, le jour qu'il rentreroit dans Gondar. Ozoro Esther avoit soit bien, comme tout le reste de l'Abysinie, que quand le Ras parloit ainsi, l'effet suivoit de près la menace. Aussi cette princesse, dont la sensibilité étoit extrême, & qui étoit déjà très-foible depuis sa dernière maladie, ne prenait presque point de nourriture, ne dormant plus qu'avec inégalité, étoit tombée dans une situation fort dangereuse ; & quoique la cause de son mal fut bien connue, il étoit sans doute extrêmement difficile de la guérir.

Je ne fatiguerai point mes lecteurs de toutes les réflexions que je fis en cette occasion.

L'entreprise dans laquelle j'étois engagé, étoit peut-être la seule que je n'avois pas abandonnée à l'instant pour voler au secours d'Ozoro, Esther. Indépendamment de l'attachement qu'elle pouvoit m'inspirer, comme l'une des plus belles & des plus aimables femmes du monde, elle étoit la mère d'Ayto-Confu, le meilleur de mes amis, l'épouse du ras Michaël, sur qui elle acquéroit tous les jours un nouvel ascendant, & je la croyois depuis long-temps, en secret, l'objet de la tendresse du jeune roi, mon bienfaiteur.

Sibon'y avoit point eu de péril en route, à cause des troubles continuels qui désaloient l'Abyssinie, mon retour n'eut sans doute été bien. Mais si je n'avois pas poursuivi mon voyage, il n'eut été vraisemblablement impossible de retrouver l'occasion de le faire. Tout menageoit le royaume d'un désordre encore plus grand que celui qui avoit précédé la retraite du roi en Tigré. Je résolus donc de continuer mon chemin au risque de me voir accuser du plus vil, du plus lâche de tous les crimes, celui de l'ingratitude; aussi suis-je bien certain que si la volonté du ciel eut été de me faire périr dans ce voyage,

Fidée où j'étois qu'on pouvoit avec une apparence de raison, m'imputer ce crime odieux, auroit empoisonné mes derniers momens.

Cependant mon parti étant pris, je dis à Guebra-Mariam qu'il étoit impossible que je m'en retourasse immédiatement ; mais que je ne négligerois rien pour accélérer mon voyage. En attendant j'envoyai une instruction au prêtre grec, qui étoit un peu médecin, pour qu'il gouvernât la malade en mon absence.

Nous avions quitté le territoire de Maitsha, en traversant la rivière de Kelti. J'ajouterai à ce que j'ai dit de ce pays, qu'il est extrêmement fertile ; mais si plane que les eaux ne trouvant point assez de pente, y séjournent long-temps après les pluies du tropique, & le rendent fort mal-fain pendant plusieurs mois de l'année. Plusieurs tribus de Gallas, venues du midi du Nil, furent appelées dans le Maitsha par Yafous le grand & par son fils David. Ces princes les y établirent pour qu'elles défendent les riches contrées des Agows, du Damot, du Gojam, & du Démbea, contre les incursions des Gallas sauvages, dont ces tribus s'étoient séparées. Elles consistent en

quatre-vingt dix-neuf familles, & on dit communément dans le pays, que le diable retient la centième place pour lui & pour ses enfans; car il ne s'est pas trouvé jusqu'à présent de famille qui voulût se joindre à ces quatre-vingt dix-neuf. Le Maitsha a été quelques fois réuni au Gojam, mais plus souvent encore au Damot & aux Agows, qui étoient à mon passage, sous le gouvernement de Fasil. govneur de trahassan

Les maisons du Maitsha sont construites d'une manière fort singulière. Le premier propriétaire d'un champ le divise en trois ou quatre parties; si c'est en quatre, par exemple, il plante deux haies de branches d'acacia épineux, qui se croisent; & dans un angle des haies, il bâtit sa hutte & occupe autant d'espace qu'il veut. Trois de ses frères peut-être, se placent dans les trois autres angles. Les enfans de chacun d'eux bâtissent leurs maisons derrière celle de leur père, & celles font plus courtes parce qu'elles sont plus larges g l'angle s'ouvrant toujours. Après qu'ils sont ainsi construit autant de huttes qu'ils ont voulu, ils les entourent d'une haie impénétrable, & chaque famille vit sous le même toit, toujours prête à se défendre en cas d'alarme. Chaque homme n'a

alors qu'à veiller sur sa porte, & ils font également face à tous les côtés par où le danger peut venir. Cependant ils sont aisément vaincus s'il se présente un ennemi un peu fort; car il n'a qu'à mettre le feu aux haies sèches & aux roseaux qui entourent leurs maisons, & ces maisons qui sont faites en grande partie de paille, sont bientôt consumées.

La petite vérole ne paroît guère dans le Maitsha, qu'une fois tous les quinze ou vingt ans. Malgré cela les habitans la craignent tant, que quand elle se déclare dans une maison, tous les voisins qui savent qu'elle pourroit infecter la colonie entière, entourent la maison pendant la nuit, y mettent le feu sans aucune pitié, repoussent dans les flammes à coups de fourches & à coups de lances, tous les infortunés qui tentent de se sauver, sans qu'il y ait jamais eu d'exemple qu'on en ait laissé vivre un seul. Cette coutume peut nous sembler une barbarie affreusse! Mais nous en jugerions différemment si nous étions témoins des ravages que fait la petite vérole dans ces pays-là. La peste est cent fois moins terrible.

Il y a dans le Kelti d'excellent poisson qui n'est nullement recherché des Abyssiniens. Les gens de la première classe en mangent bien d'un petit nombre d'espèces dans le temps du carême; mais le peuple s'en abstient à cause de quelques passages de l'Ecriture & des distinctions qu'on trouve dans les lois de Moïse, & qu'on interprète fort mal, sur les animaux purs ou immondes. D'ailleurs le peuple est extrêmement paresieux, & ne connaît point les filets, ni n'a l'industrie que nous admirons chez beaucoup de sauvages, pour faire des lignes & des hameçons. Pendant tout le temps que j'ai demeuré en Abyssinie, je n'ai jamais vu pêcher un seul Abyssinien.

Sur les bords du Kelti commence le territoire d'Aroossi, qui n'est dans le fait que la partie la plus méridionale du Maitsha, à l'occident du Nil. Ce territoire n'est point habité par les Gallas, mais bien par des Abyssiniens de la race des Agows. La rivière du Kelti le borne au nord, comme je viens de le dire, & celle d'Assar au midi. La rivière d'Aroossi, qui donne son nom au pays, passe au milieu & va, comme les autres, se jeter dans le Tzana.

L'envie de ne pas perdre un seul moment, me fit résoudre à partir l'après midi. J'expédiai en conséquence le domestique d'Ozoro-Esther ; mais lorsque je voulus commencer à faire abattre mes tentes, on vint me dire que ni nos gens ni nos animaux, n'étoient capables de faire un pas de plus dans la journée. Les vingt-neuf milles que nous avions faits, sans prendre presqu'aucun repos & sans manger, avoient éreinté nos mulets ; & les hommes qui portoient mon quart de cercle, déclarèrent qu'ils avoient besoin de se reposer jusqu'au lendemain pour pouvoir continuer la route. Il nous fallut donc faire de nécessité vertu, & convenir que comme nous ne pouvions pas aller plus loin, nous étions dans le meilleur état possible, puisque nous avions de l'eau & des provisions, en abondance, & que nous ne pouvions qu'être furs que nous étions les maîtres du pays où nous campions.

Nous convînmes donc d'un commun accord, de nous reposer ce jour-là. Je me retirai une heure en particulier pour faire mes notes ; puis je rejoignis mes domestiques qui, dans ces sortes d'occasions, étoient toujours mes

compagnons de plaisir, & qui s'étoient déjà procuré une pleine corne d'eau-de-vie & une jarre de bouza, en offrant un petit présent au Sauteur, bien moins libéral de ses liqueurs que de sa viande. Nous allâmes nous baigner & nous amuser dans le Kelti, où il n'y a ni crocodiles ni Gomaris. (1) Ensuite nous dormîmes quelque moment, & nous nous retirâmes dans nos tentes pour souper; mais mon plaisir fut bien diminué par le souvenir des maux d'Ozoro-Esther.

Nous commençâmes alors à discuter les motifs qui avoient engagé notre ami Strates à s'exposer une seconde fois aux dangers du voyage. Ce singulier homme nous confirma ce que Guebra-Mariam m'avoit déjà dit, c'est que dès qu'il m'avoit vu partir, il s'étoit repenti de n'être pas venu avec moi, & avoit même pris la résolution de me suivre à pied. Mais par bonheur pour lui, il apprit alors qu'un domestique d'Ozoro-Esther étoit chargé d'un message pour moi, & cette princesse fut si charmée de son zèle, qu'elle lui donna un mulet, afin qu'il ne retardât pas son exp's.

(1) Des Hippopotames.

Strates avoit été fort lié avec Fasil, & dans le temps du kasmati Eshté, où Fasil n'étoit qu'un particulier comme lui, & même depuis que ce général avoit eu le gouvernement du Damot, sous le roi Joas, dans le palais duquel Strates servoit avec tous les autres Grecs. Strates avoit même eu le commandement d'une compagnie de fusiliers & quelques autres places ; mais il fut dépouillé de tous ses emplois, ainsi que la plupart de ses compatriotes, quand le nain du ras fut tué à côté de son maître, par une main inconnue. Depuis ce malheur, ce grec vivoit des charités de la reine-mère, & de ce qu'il attrapoit en faisant le bouffon chez les gens de la Cour.

Je ne tardai pas à m'appercevoir que le shalaka Woldo avoit bien plus d'esprit & de raison que Strates, & qu'il le surpassoit encore dans l'art de la bouffonnerie & dans le talent de contrefaire les gens.

C H A P I T R E XI.

Continuation du voyage. — Rencontre d'un parti de Gallas. — Ils se trouvent amis. — Passage du Nil. — Arrivée à Goutto & vue de la première cataracte.

Le 2 de Novembre (1), à sept heures du matin, nous partîmes des bords du Kelti, & nous dirigeâmes notre route au sud. Nous passâmes bientôt devant l'église de Boskon-Abbo, toujours présente à notre souvenir, puisque c'est là que se tenoit Fasil au mois de Mai, avec l'intention de fondre sur l'armée du ras Michaël, dès qu'elle auroit traversé le Nil. La vue de cette église fit naître une conversation entre le shalaka Woldo & moi. Woldo avoit toujours été avec Fasil, dans le temps que ce général campoit derrière l'église & lorsque le ras Michaël lui avoit offert la bataille à Limjour. Il me dit que l'armée de Welleta - Yasous étoit forte de plus de douze mille hommes; qu'on avoit résolu d'attaquer le roi auprès du gué, qu'on ne dou-

(1) 1770.

toit pas de remporter la victoire, parce qu'on croyoit que le roi, le ras Michaël & une partie de la cavalerie & de l'infanterie passeroient de bonne heure, mais que le reste ne pourroit passer que tard & avec beaucoup de peine & de risques; que c'étoit alors que Welleta-Yafous, profitant de la confusion, dévoit tomber sur l'arrière-garde, commandée par Kefla-Yafous; tandis que Fasil, à la tête de trois mille hommes de cavalerie & d'un corps considérable de fantassins, auroit environné le roi & le ras pour les prendre prisonniers. Jamais plan ne fut mieux combiné; toute la cavalerie de la maison du roi s'empara du gué, & le roi, le ras & la plus grande partie des fusiliers du Tigré, commandés par Guebra-Mascal, traverserent le fleuve; et 2 ans
anné 1650 ann 1650 Cependant Kefla-Yafous, qui étoit chargé de l'arrière-garde, voyant que le passage des mulots, des tentes, du bagage & des traîneurs qui arrivoient sans cesse, prendroit trop de temps, résolut d'attendre jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Ce moment auroit sans doute décidé du sort de l'armée; tous les soldats étoient fatigués & découragés; mais Welleta-Yafous s'étant amusé au lieu de venir

promptement attaquer notre arrière-garde, les prêtres de Boskon-Abbo ayant dévoilé son projet, les espions se trouvant pris, & Kefla-Yafous faisant soudain retraite vers Delakus, Fasil perdit l'instant favorable, & il n'y eut plus de danger que pour lui; car, avant que son lieutenant Welleta-Yafous arrivât, Kefla-Yafous avoit passé le Nil, & s'étoit posté de manière que l'ennemi n'osa pas l'approcher. Bien plus, il détacha une partie de ses meilleures troupes pour renforcer l'armée de Michaël; & Fasil voyant qu'il n'étoit pas le plus fort, fut obligé de faire retraite quand le roi lui offrit la bataille à Limjour. Ajoutons encore que Welleta-Yafous & Fasil, ignoroient chacun de leur côté, si Kefla-Yafous & le ras Michaël ne s'étoient pas réunis; & si son parti n'avoit pas été battu. Woldo prétendoit n'avoir pas entendu parler l'espion que Kefla-Yafous avoit laissé pendu à un arbre sur le bord du Nil. Mais il attribuoit la découverte du projet aux prêtres de Boskon-Abbo, dont il connoissoit parfaitement la conduite.

Cependant nous poursuivions notre route. A dix heures trois quarts, nous guéâmes la

petite rivière d'Aroossi, qui, comme je l'ai dit, donne son nom au district qu'elle traverse, ou peut-être le reçoit de lui. Elle se jette dans le Nil, à quatre milles au-dessous. Elle est claire & rapide, & ses bords sont tapissés de la plus brillante verdure.

A une heure & demie, nous arrivâmes à Roo. C'est, au milieu d'une petite plaine, une place très-unie, entourée d'arbres, où les habitans de Goutto, du canton des Agows, & du Maitsha, viennent tenir marché de peaux, de beurre, de miel, & de toute espèce de bétail. Les Agows y portent aussi de l'or qu'ils reçoivent des Shangallas, leurs voisins. Tous les marchés de l'Abyssinie se tiennent comme celui-ci, à l'ombre des arbres. Toutes les personnes qui s'y rendent sont dès lors sous la protection du gouvernement, de qui dépend le marché, & à l'abri de toute injure, & de tout ressentiment particulier: mais ceux qui ont des ennemis à redouter doivent prendre garde à eux, en allant ou en revenant, parce que le gouvernement ne les protège plus hors de l'enceinte du marché.

Dans le lit d'une rivière qui étoit à sec,

& l'au- dessous d'un petit bois qu'on trouve avant d'arriver au marché de Roo, nous rencontrâmes l'Agneau, frère du Sauteur. Il étoit caché dans un trou, comme un voleur, & s'il n'avoit pas voulu se montrer, nous aurions fort bien pu passer sans l'appercevoir. Nous lui fîmes présent de quelques bagatelles, & entr'autres choses d'un peu de tabac, qu'il paroilloit aimer beaucoup. Nous lui fîmes toutes les questions qu'il nous plut de lui faire sur de chemin que nous devions suivre; & il nous répondit sans détour, mais brièvement & avec discrétion. Il nous assura qu'aucun habitant du Maitsha n'avoit passé pour se rendre au marché, & nous vîmes bientôt que c'étoit exactement vrai. Comme ils avoient, sans doute, eu avis que ce partisan étoit sur la route, aucun d'eux n'avoit osé se hasarder à sortir de sa maison avec ses marchandises; de sorte qu'à veille, qui étoit un jour de marché, il n'y vînt absolument personne.

Woldo déploya toute son éloquence pour me faire d'éloges de l'Agneau. Il me dit que cet officier avoit bien plus d'humanité que son frère, & que, quand il faisoit quelque incursion dans le Gojam, ou dans quelqu'autre

tre partie de l'Abyssinie, il ne tuoit jamais aucune femme, pas même celles qui étoient enceintes, bien qu'il agît en cela contre l'éternelle coutume des Gallas. Je fis compliment à l'Agneau sur cette grande preuve d'humanité, & il reçut ce que je lui dis à cet égard comme si j'avois parlé sérieusement. Il me raconta qu'à la bataille de Limjour, ce fut lui qui attaqua la cavalerie du ras; & il ajouta que tout autre à sa place, n'auroit point épargné la vie d'Ayto-Welleta-Michaël, mais que lui s'étoit contenté de le retenir prisonnier. Cette incuriosité, cette inattention, cette indifférence absolue pour les choses nouvelles, que j'avois remarquées dans le Sauteur, étoient également remarquables dans son frère l'Agneau; & je crois que c'est-là un des traits caractéristiques de leur nation.

Je demandai à Woldo ce qu'étoient devenus les quarante-quatre Gallas, à qui le ras Michaël avoit fait arracher les yeux, à son retour à Gondar, après la bataille de Fagitta? « — Pas un seul, me répondit-il, n'est revenu dans sa patrie. On nous a raconté que les hyènes les avoient dévorés sur les bords de l'Angrab, où on les avoit abandonnés à la

faim & aux bêtes féroces. — J'en ai sauvé trois, lui dis-je. — Oui, me répliqua-t-il, & d'autres peuvent avoir été également sauvés. — Puis il ajouta d'une voix basse : L'histoire des hyènes, qui les ont dévorés sur les bords de l'Angrab, est inventée pour les Gallas : mais nous, serviteurs de Fasil, nous savons qu'on s'en est défait par son ordre dans le Maitsha & dans le pays des Agows, de peur qu'ils ne reviennent dans leur pays épouvanter le reste de leurs tribus par le spectacle sanglant de leur mutilation. Telle avait été pourtant l'intention de Michaël, en les défigurant, sans leur ôter la vie. Mais pour en prévenir l'effet, Fasil leur fit donner la mort avant qu'ils ne pussent regagner leurs foyers. „

J'avoue que je fus frappé de ce trait, quiachevoit de me peindre le caractère adroit de Waragna-Fasil. — Eh ! quoi ! m'écriai-je, faire tuer lui-même ses propres gens, ses soldats, qui ont combattu pour lui, parce que son ennemi les a cruellement privés de la vue ! En vérité, Woldo, cela n'est pas croyable ! — Oh ! oh ! dit-il, cela n'en est pourtant pas moins vrai. Les Gallas ne sont pas comme les autres hommes. Ils ne diffèrent

point sur ce qui est ou n'est pas cruel ; mais ils font précisément ce qui leur convient, ce qui leur semble raisonnables, & ils n'y pensent plus. Le ras Michaël, ajouta-t-il, feroit un excellent galla. Ne croyez-vous pas qu'il soit moins cruel que mon maître Fasil, toutes les fois qu'il aura besoin de l'être ? „

Je vis bien alors pourquoi les trois Gallas, recueillis par moi à Gondar, n'avoient jamais voulu retourner dans leur pays, quoiqu'ils en eussent eu plusieurs fois l'occasion, surtout depuis la retraite du roi en Tigré. Je sentis également que si jamais les gens que Fasil envoyoit à Gondar, n'avoient cherché à ramener ces infortunés, c'étoit parce qu'ils n'ignoroient point le sort qui les attendoit.

Quoique l'Agneau & tous les soldats Gallas fissent, comme je l'ai dit, fort peu d'attention à nous, il étoit aisé de remarquer le respect qu'ils montroient pour le cheval de Fasil. La plupart d'entr'eux vinrent l'un après l'autre, lui donner une poignée d'avoine, & l'Agneau lui-même eut avec lui une conversation longue & sérieuse. Woldo me dit qu'en parlant au cheval, l'Agneau déploroit le mal.

heur de cet animal & blâmoit la cruauté qu'avoit eue Fasil de le donner à un homme blanc qui ne le panseroit pas bien, & ne le laisseroit jamais retourner dans le Bizamo. Le Bizamo, partie du pays des Gallas, au sud du Nil, est précisément au-delà du contour le plus méridional que fait ce fleuve en enclavant le royaume de Gojam. J'aimai encore mieux la tendresse naïve que le chef galla témoignoit au cheval de Fasil, que l'humanité que lui avoit attribuée Woldo, en disant qu'il ne massacrait pas les femmes enceintes. Quand je remarquai cela, Woldo ne put s'empêcher de s'écrier : " Mauvais hommes ! mauvais hommes ! ils sont tous mauvais ! mais votre ras Michaël viendra quelque jour leur arracher les yeux à tous ; & ce sera tant mieux. "

Nous quittâmes à Roole le chemin qui conduit à Buré, résidence du gouverneur du Damot. C'est à Buré que l'armée devoit se rendre. Aussi, nous prîmes congé de nos frères les Gallas, & j'espérai que ce seroit pour toujours. Malgré cela, je continuai à faire conduire devant moi le cheval de Fasil. Nous marchâmes alors droit aux sources du Nil qui sont au sud-est quart-de-sud. Un quart-d'heure

avant midi, nous découvrîmes le sommet pointu de la haute montagne de Temhua qui est isolée & s'élève en pain de sucre, à dix-huit milles de l'endroit où nous étions. Derrière la montagne de Temhua est celle de Banja, où Fasil, peu après son retour à Buré, extermina presqu'entièrement les Agows, pour se venger de la campagne malheureuse du roi dans le Maitsha & de la retraite de ce prince en Tigré.

Strates, en s'amusant dans le bois à chercher des oiseaux & des animaux curieux pour ma collection d'Histoire Naturelle, tua d'un coup de fusil, un oiseau très-remarquable par la beauté & la variété de son plumage. Je m'arrêtai pour en tracer une esquisse grossière que je pusse ensuite achever à loisir. Mais à peine nous levions-nous pour reprendre notre route, que nous entendîmes des cris confus & barbares, & que nous vîmes une troupe d'hommes à cheval, venant vers nous, la lance en arrêt, comme s'ils avoient eu l'intention de nous attaquer. Le terrain étoit inégal & rempli de bois; de sorte qu'ils ne pouvoient pas faire toute la diligence qu'ils auroient voulu, & nous eûmes le temps de nous retran-

cher derrière notre bagage & de leur faire face avec nos mousquets & nos espingolles en joue. Mais Woldo marcha quelques pas au-devant d'eux, parce qu'il les eut bientôt reconnus pour amis à leurs cris de *Fasil-Ali!* *Fasil-Ali!* c'est-à-dire, Fasil est le seul qui commande ici. En nous voyant si bien en ordre, ils s'arrêtèrent tous avec Woldo; & nous apprîmes par lui que c'étoit la troupe de l'Agneau, qui après que nous l'avions eu quitté, avoit su qu'il venoit de passer cinq cavaliers Agows, & qui ayant entendu tirer un coup de fusil, & craignant que nous ne fussions attaqués, venoit à notre secours avec toute la promptitude possible.

Cela nous prouve que ce galla, qui d'après l'idée que nous nous en étions formée, étoit au-dessus de la plupart des brutes, exécutoit pourtant les ordres de son général, avec une intelligence, une célérité, une exactitude égale à tout ce qu'on auroit pu attendre du meilleur officier chrétien. Il nous parut alors sous un tout autre point de vue qu'à notre première rencontre. L'indifférence avec laquelle il nous regardoit, nous étoit d'autant plus agréable, qu'elle nous laissoit une entière

liberté. Dès qu'il ne croyoit pas pouvoir nous être utile, il ne nous ennuyoit, ni ne nous fatiguoit d'une vaine curiosité, comme l'au-roient fait des soldats Amharics. Enfin, l'ardeur, la résolution que montra l'Agneau dans le moment où il nous crut en danger, nous prouva qu'il savoit être tour-à-tour ce qu'il falloit & ce qui nous convenoit le mieux.

Nous fîmes beaucoup d'honnêtetés à cet officier. Ayant étendu une nappe sur le bord du ruisseau, nous mêlâmes du beurre & du miel dans un plat, & nous servîmes beaucoup de pain de teff. Puis nous invitâmes l'Agneau à partager notre déjeûné, ce qu'il accepta; & nous mangeâmes tous de bon appétit, en nous servant de nos doigts pour tremper tour-à-tour notre pain dans le plat de beurre & de miel. Strates, qui avoit un bon cœur, & qui sentoit tout ce qu'il devoit à l'Agneau, d'avoir voulu l'empêcher d'être mas-sacré par les Agows, prit un gros morceau de viande crue & sans os, qu'il avoit con-servé du taureau tué au passage du Kelti, & il en fit présent à l'Agneau, en le priant de le partager entre ses soldats. L'Agneau le leur distribua aussitôt, & il en garda un petit mor-

ceau pour lui qu'il mangea devant nous. Nous n'avions autre chose à boire que de l'eau du ruisseau qui couloit auprès de nous; car, quand je m'étois mis au lit, près du Kelti, mes gens avoient achevé de boire nos liqueurs en prenant congé de Guebra-Mariam, domestique d'Ozoro-Esther.

Il étoit temps de continuer notre chemin; & pour donner à l'Agneau une marque de la reconnaissance que m'inspiroit le service qu'il avoit eu intention de me rendre, je lui fis présent de quatre fois plus de tabac que la première fois, & d'autres bagatelles en proportion. Il reçut tout cela avec la même indifférence. Ni ses paroles, ni son air ne nous exprimèrent la moindre gratitude. Il dit seulement, pendant le déjeûné, qu'il étoit très-fâché de n'avoir eu qu'une fausse alarme; & qu'il eût été bien aise que nous eussions été réellement attaqués par des voleurs, parce qu'il nous auroit montré avec quelle adresse & quelle promptitude il les auroit taillés en pièces, quand bien même ils auroient été une centaine. Je dis à Woldo que j'étois bien sensible aux bonnes intentions de l'Agneau, mais que j'aimois autant que les choses fussent

comme elles étoient, & que quoique je ne doutasse ni de son courage, ni de son adresse, je ne me souciois pas qu'il eût occasion de les employer pour notre défense.

Nous étions à même de prendre congé des Gallas, & mes gens avoient déjà plié la nappe, quand l'Agneau désira de parler à Woldo en particulier, & se hasarda pour la première fois, à faire une demande qui nous parut fort extraordinaire. Il me fit prier de lui donner la nappe, afin de s'en couvrir la tête & le visage pour se garantir des ardeurs du soleil. Je ne pus m'empêcher de rire intérieurement, de voir que ce nègre craignît que le soleil ne gâtât son beau teint. Mais je m'empressai de lui donner la nappe, qu'il mit sur sa tête, de manière qu'elle lui cachoit la moitié du visage; & alors il remonta sur son cheval & partit fort tranquillement.

Cependant, avant de se séparer de nous, l'Agneau avoit détaché quinze de ses cavaliers; & quoique Woldo lui-même ne sût pas où il les envoyoit, il devina par ce qu'il avoit entendu & par la route qu'ils avoient prise, qu'ils étoient destinés à nous protéger; car

l'Agneau n'étoit pas tranquille sur le compte des cinq Agows, qui avoient passé entre l'armée & son poste, la nuit que nous avions couché sur les bords du Kelti. Cependant, ces cinq Agows, mal montés & mal armés, auroient fait une bien mauvaise figure, s'ils s'étoient présentés devant nous, encore que nous n'eussions point, comme notre ami l'Agneau, envie de montrer notre adresse en les exterminant. Nous découvrîmes pourtant ensuite que ces cinq cavaliers n'étoient pas tout-à-fait aussi méprisables qu'on le disoit; ce n'étoient même pas des Agows.

Toutes les choses que je viens de raconter, se passèrent en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour les écrire. Nous fûmes tous à cheval en moins d'une demi-heure. Nos amis & nous, étions également bien aises de nous rencontrer & de nous séparer. J'ordonnai pourtant à Strates de ne plus tirer de coups de fusil ce jour-là, de peur qu'il ne nous procurât une nouvelle entrevue, dont en secret je ne me souciois point du tout.

Nous avions fait halte auprès d'un ruisseau qui tombe dans l'Assar; & un peu avant une

AUX SOURCES DU NIL. III

heure, nous trouvâmes l'Assar lui-même. L'Assar, comme je l'ai déjà dit, borne le district d'Arooffi au sud, comme le Kelti le borne au nord; & comme ce district est la partie la plus méridionale du Maitsha à l'occident du Nil, l'Assar sert donc aussi de borne au Maitsha.

De l'autre côté de cette rivière, commence le pays de Goutto, qui avant que le ras Michaël eût détruit toutes les anciennes distinctions de gouvernement, dépendoit de la province de Damot. Quant au Maitsha, il appartenloit à l'emploi de Betwudet; mais Fasil s'étoit emparé par la force de ces deux pays, ainsi que de la contrée des Agows, qu'il avoit achevé de soumettre depuis la bataille de Banja. Les habitans de Goutto sont indigènes: aussi paroissent-ils bien mieux civilisés que ceux du Maitsha, qui sont Galas d'origine.

On parle en général dans le Goutto l'amharic & l'agow: mais il y a quelques endroits, en tirant vers le Jemma, sur les rives du Nil, où la langue des Falashas est assez familière. Les habitans du Goutto sont plus riches &

mieux logés que ceux des environs du Maitsha. Leur pays est rempli de bétail d'une extrême beauté & de différentes couleurs. On y trouve aussi en quelques endroits, du miel aussi parfait que dans aucun canton des Agows : mais la plus grande partie de celui qui vient du Goutto est peu estimée, par rapport aux fleurs de lupins qui y sont très-abondans, & dont les abeilles se nourrissent. Non-seulement ces lupins donnent de l'amertume, mais on prétend encore que ce miel occasionne des vertiges, des tournemens de tête à ceux qui en mangent. Les Agows préservent leur miel de ce défaut, par le foin extrême qu'ils ont d'arraché des lupins dans tous leurs champs.

Toute la campagne nous parut une des plus charmantes que nous eussions vu en Abyssinie, peut-être même à tout ce que l'Orient peut offrir de plus beau en ce genre. On y voit partout des acacias (1), de l'espèce de ceux qu'on trouve en Egypte, & qui produisent la gomme arabique. Ces arbres ne croissent guère qu'à quinze ou seize pieds de haut;

(1) L'épine égyptienne, ou l'acacia vera.

mais

mais leurs branches s'étendent horizontalement, se joignent même, quoique les pieds des arbres soient assez éloignés les uns des autres, & elles forment un couvert de plusieurs milles, où l'on jouit d'une ombre délicieuse. L'on ne voit guère dans le Maitsha d'autre arbre que ces acacias. Les campagnes de Guanguera & de Wainadega en sont remplies. Mais dans les endroits qui avoisinent la capitale, & qui se trouvent sur le passage des armées, il y en a beaucoup moins, parce que les soldats les coupent continuellement pour brûler; & on ne souffre pas qu'on en replante, ni qu'ils repoussent spontanément, car ils couvriroient entièrement le pays, comme il semble qu'ils l'ont autrefois couvert.

Les lupins croissent en abondance à l'ombre des acacias. Le district d'Arōossi en est infecté, & c'est presque la seule fleur qu'on y voye. On y trouve aussi de l'avoine sauvage qui y vient à une si prodigieuse hauteur, que les chevaux & les cavaliers peuvent s'y cacher aisément. Les tuyaux de cette avoine ont quelquefois jusqu'à uu pouce de circonférence. Aussi, quand l'avoine est mûre, ces tuyaux ont l'air de roseaux. Les Abyssiniens ne font absolument

ment aucun usage de cette plante. La coiffe ou la première pellicule qui enveloppe le grain, est nuancée d'une belle couleur pourpre & changeante. Le goût de cette avoine est excellent, & j'en ai souvent fait faire des gâteaux à l'écoffoile.

Les Abyssiniens ne purent jamais s'accoutumer au goût de ces gâteaux, qu'ils trouvoient amers, & qui, disoient-ils, leur brûloient l'estomac & les altéroient. Je crois beaucoup que cette avoine est là dans son état naturel & primitif, & que celle qu'on voit dans nos climats n'est que la même espèce dégénérée. Le sol du Maitsha est noir, gras, & ressemble aux terreaux de nos jardins. L'avoine paroît aimer beaucoup un sol humide, & comme il ne vient point de buissons, ni de hauiers à l'ombre des arbres, la charrue s'y promène avec facilité. La charrue des Abyssiniens n'est point armée de fer; elle est toute entière de bois, & le couteau n'enfonçant que fort peu dans la terre, n'attrape point jusqu'à la racine des arbres, & ne trace conséquemment que de très-légers fillons. C'est dans le nord du Maitsha, qu'on trouve le plus de culture. Au sud du Kelti tout est en pâturage. On y élève

une immense quantité de chevaux; car tous les Gallas sont cavaliers ou font le commerce des chevaux & du bétail.

Tout le district d'Aroossi est arrosé par un grand nombre de petites rivières, indépendamment de la rivière d'Affar, qui est après le Nil la plus considérable de cette partie de l'Abyssinie. Nous la mesurâmes & nous trouvâmes qu'elle avoit cent soixante-dix brasses & deux pieds de largeur. Son lit est composé de très-grosses pierres, & quoiqu'elle traverse une campagne très-unie, son cours est très-rapide, & elle n'est presque pas guéable dans les temps de pluie. Sa rapidité vient sans doute de ce qu'elle prend sa source dans les hautes montagnes des Agows. Dans l'endroit où nous la passâmes, elle va du sud au nord; mais un peu plus loin, elle tourne au nord-est, & après avoir parcouru cinq ou six milles dans cette direction, elle va se perdre dans le Nil.

Immédiatement au-dessous du gué de l'Affar, cette rivière fait une cascade magnifique. J'estimai que sa chute pouvoit être d'environ vingt pieds: mais ses eaux formoient en tombant une masse de plus de quatre-vingt pieds

de large. La cascade est environnée d'un bois si épais & ses bords sont si escarpés, qu'on ne peut en approcher qu'avec beaucoup de précaution. L'eau couvre le rocher & le dérobe entièrement à la vue, & la rivière se précipite avec une violence & un fracas terrible, sans que rien la brise au milieu de sa chute. Après cette cascade elle se trouve pressée dans un lit beaucoup plus étroit, & c'est ainsi qu'elle va, comme je l'ai dit, se jeter dans le Nil.

La force de la végétation que produit l'humidité de la rivière, jointe à la féconde influence d'un soleil très-chaud, doit se concevoir sans qu'on la voie ; mais on ne peut la voir sans en être surpris. On ne peut s'empêcher d'admirer le spectacle magnifique de ces arbres, de ces arbustes, chargés de fleurs de toutes les couleurs, & d'une forme nouvelle & singulière, & sur lesquels voltigent une infinité d'oiseaux rares, parés d'un plumage brillant & varié, & qui semblent enchantés d'habiter les bords délicieux de cette rivière, sans aller errer dans les champs voisins. Mais comme il n'y a rien de si parfait, qui n'ait quelque imperfection, parmi ces oiseaux si richement parés, on n'en trouve pas un seul chan-

AUX SOURCES DU NIL. 117

tant ; & au milieu de toutes ces fleurs si belles, la rose & le jasmin sont les seules fleurs odorantes. Nous entendîmes, à la vérité, quelques oiseaux criards de l'espèce des geais, & nous vimes deux espèces de roses sauvages, jaunes & blanches, avec un jasmin, appelé dans le pays, leham, & dont le pied devient un grand arbre. Mais on peut statuer en général que, sur les bords de l'Assar, les oiseaux sont dépourvus du don de chanter, & les fleurs sont inodorées.

Après avoir passé l'Assar, & nous être rendus au-delà de plusieurs villages du district de Goutto, en marchant toujours droit au sud-est, nous vîmes distinctement, pour la première fois, la haute montagne de Geesh, but de notre pénible & dangereux voyage. C'est au pied de cette montagne que sont les sources du Nil. Nous étions encore, autant qu'il nous fut possible d'en juger, à environ trente milles en droite ligne, c'est-à-dire sans compter les sinuosités du chemin, & elle portoit au sud-est quart-de-sud.

Depuis que nous avions passé la rivière d'Assar, nous descendîmes par un chemin iné-

gal, couvert d'arbres touffus, & rempli de fondrières, occasionnées par la chute des torrents, qui, dans la saison des pluies, le traversent en divers endroits.

Le 21 de Novembre à deux heures après-midi, nous arrivâmes sur les bords du Nil. Le passage en est très-difficile & très-dangereux, parce que le fond est rempli de trous par où il jaillit des sources, & parce qu'il y a des amas de sable fin où l'on s'enfonce, ainsi que de grosses pierres qu'on trouve de distance. Nous trouvâmes le côté de l'est d'un fond d'argile vaseux & plein de crevasses. Le fleuve avoit dans le milieu environ quatre pieds de profondeur, & sur les bords pas plus de deux. Les rives sont doucement inclinées. La rive occidentale est ombragée de beaux arbres de l'espèce du saule. Ces arbres viennent très-droits, sans nœuds, & portent des coiffes longues & pointues, qui renferment une espèce de coton. Les Abyssiniens donnent à cet arbre le nom d'ha; & ils s'en servent pour faire du charbon qu'ils emploient dans la composition de leur poudre à feu.

La rive orientale du fleuve offre un aspect

bien différent de l'autre; elle est hérissée de rochers pointus, couverte jusqu'à une grande distance de bois noirs & épais, du milieu desquels s'élèvent de grands arbres, dont la beauté majestueuse est déjà sapée par la main du temps. Cet aspect sombre & terrible d'une nature sauvage nous frappa d'une sorte de crainte, & nous rappela qu'il pouvoit en sortir tout-à-coup quelque lion ou quelqu'autre monstre encore plus féroce.

La même vénération que l'antiquité avoit pour le Nil, & qu'ont encore les peuples qui vivent auprès de ses sources, s'étend jusqu'à Goutto, & même plus loin; ce qui provient, je crois, de ce que ce pays a toujours appartenu à ses habitans indigènes. Le Maitsha a, depuis peu de siècles, été peuplé de Gallas, que la politique de Yafous-le-Grand y avoit appelés. Mais à Goutto, comme dans tous les cantons des Agows, les naturels se sont perpétués sans aucun mélange; & leurs anciennes superstitions sont bien mieux enracinées dans leur cœur, que la doctrine récente du christianisme.

Les naturels accoururent en foule autour de

nous dès que nous voulumes traverser le fleuve, & ils nous furent même d'un grand secours pour le passer : mais ils s'opposèrent vivement à ce qu'aucun homme, monté sur un cheval ou sur un mullet, entrât dans l'eau.

Ils déchargèrent nos mullets sans aucune cérémonie, & posèrent nos effets sur l'herbe ; puis ils insistèrent pour que nous ôtassions nos souliers, & ils menacèrent de lapider qui conque feroit mine de laver ses vêtemens dans le fleuve. Mes gens leur répondirent sur le même ton & Woldo ne leur épargna pas les menaces, tandis que moi seul je contemplais en silence, & avec un extrême plaisir, ces pestes du culte qu'on reproche au Nil, de ce culte si ancien, que je ne m'attendais pas à retrouver là, & qui subsiste encore dans toute sa vigueur. Mais enfin on nous permit de boire de l'eau du fleuve, ainsi qu'à nos chevaux & à nos mullets ; & deux hommes, me prenant par-dessous les bras, me firent passer avec beaucoup de précaution, par rapport aux trous où nous pouvions tomber. Malgré cela je souffris beaucoup de n'avoir pas mes sou-

liers; car les cailloux & les roches pointues qui tapisoient le fond, me déchiroient la plante des pieds. Ensuite les pauvres Agows passèrent nos chevaux, nos mulets, & un de mes domestiques, avec la même précaution qu'ils avoient eue pour moi. Woldo m'avoit fait signe d'un coup d'œil de faire ce que les Agows souhaitoient; de sorte qu'à l'exception de mon fusil, nos autres armes à feu, & tout notre bagage, restèrent avec lui & mes gens de l'autre côté du Nil. Je vis alors ses intentions; je vis combien il étoit persuadé que le pays appartenoit à Fasilis. Il fit appeler son armée, & l'ordonna à l'assaut. Les Agows étoient au nombre de vingt ou trente, tant jeunes que vieux; les uns armés de lances & de boucliers, les autres n'ayant seulement qu'un couteau chacun à leur ceinture. Woldo prit son petit bâton d'une main, & s'asseyant sur un monticule couvert de verdure, il se mit à fumer. Il fit ranger mes gens derrière lui, & il exhorta gravement les Agows à charrié notre bagage sur leurs épaules. Les plus avancés des Agows commencèrent par rire de cette proposition; puis ils demandèrent à fixer, avant de se mettre à l'ouvrage, le prix qu'on leur donneroit. Woldo,

tout en continuant fort tranquillement à fumer sa pipe, prenant un air de fagesse & de modération, leur demanda si ce n'étoit pas eux qui avoient insisté pour que nous passassions le fleuve à pied? S'ils n'avoient pas déchargé notre bagage, & envoyé nos mulets de l'autre côté sans notre consentement? Les pauvres Agows répondirent naïvement qu'ils l'avoient fait, parce qu'il n'étoit pas permis de passer autrement le Nil; mais qu'ils étoient prêts à charrier notre bagage, si on vouloit les payer. Ces mots ne furent pas plutôt prononcés, que Woldo, feignant d'être terriblement irrité, quitta sa pipe, leva son bâton, & courant au milieu des Agows, s'écria d'un ton furieux : "Et qui suis-je? qui suis-je donc? Une fille, une femme, ou un chien de payen comme vous? Et pour qui prenez-vous Wargna-Fasil? N'êtes-vous pas ses esclaves? Appartenez-vous à quelqu'autre maître, pour vouloir m'obliger à vous payer par rapport à vos diaboliques idolâtries & à vos superstitions? Mais vous avez en effet besoin d'être payés; & voilà votre paiement." Aussitôt il roula sa tunique autour de ses reins; & faisant des sauts de deux, ou trois pieds de haut, il fit pleuvoir une grêle de coups de bâton sur la tête de ces misérables Agows.

Il fit plus. Saisissant tout-à-coup une lance des mains d'un pauvre Agow, qui demeuroit tout stupéfait à le contempler, il lui en présenta la pointe, & je crus voir l'instant où l'infortuné alloit être percé ; mais heureusement qu'il prit la fuite, ainsi que tous ses compagnons ; & je ne m'en étonnai point car je n'avois jamais vu personne jouer la fureur aussi naturellement que Woldo. Dès qu'il vit fuir les Agows, il cria à mes gens de lui donner un fusil, ce qui fut cause que ces malheureux courbrent encore plus vite, & se cachèrent dans les halliers. Par bonheur pour Woldo, mes domestiques ne lui obéirent pas ; car ils l'avoient donné un fusil, comme il le demandoit, il n'auroit pas osé s'en servir, ni peut-être même le toucher, quand cette atme auroit dû devenir maître de la province entière.

Cependant moi, qui restois de l'autre côté du Nil tranquille spectateur de cette scène, je crus que l'affaire tournoit fort mal pour nous. La soirée s'avancoit, nous étions dans une saison de l'année où il ne fait plus jour à six heures : mon bagage & mes gens étoient d'un côté du fleuve, & moi je me trouvois

de l'autre avec un seul domestique & toutes nos bêtes de charge. J'avois les pieds tout déchirés pour avoir marché sans souliers sur les cailloux & les roches pointues; & le fond de la rivière étoit si rempli de trous, que quand nos mulets auroient été tous chargés de l'autre bord, aucun de nous n'auroit osé risquer d'en faire passer un sans guide. Le danger n'étoit point imaginaire; je venois moi-même d'en faire l'épreuve il n'y avoit qu'un instant; & d'ailleurs tous les obstacles paroissent plus ou moins grands, suivant qu'on a plus ou moins de moyens d'en triompher.

J'étois pourtant bien sûr que Woldo connoissoit le pays, & j'espérois qu'il trouveroit remède à nos maux. Je me doutois que s'il avoit paru si tranquille quand les Agows avoient déchargé nos mulets, & leur avoient fait traverser le Nil, & si ensuite il avoit affecté de montrer tant de fureur, ce n'étoit que d'après quelque projet qu'il avoit formé secrètement: aussi ne m'en mêla je en aucune manière. Ce qui me convainquit surtout qu'il avoit son plan tout fait, ce fut de l'entendre demander hardiment un fusil, lui que rien au monde n'eût pu engager à se tenir seulement à dix

pas de quelqu'un qui auroit voulu tirer un coup de fusil, quoique le bout eût été tourné d'un côté diamétralement opposé au sien. Je restai donc assis pour voir quelle seroit la fin de cette affaire, & je vis avec étonnement Woldo prendre sa pipe & traverser le fleuve avec mes gens, sans laisser personne pour garder notre bagage. Il nous dit alors de monter tous à cheval, & de conduire nos mulets devant nous. Nous fimes ce qu'il désiroit : mais à peine avions-nous fait cent pas, que nous vîmes les Agows en plus grand nombre que la première fois, courir vers notre bagage ; & pendant qu'un d'entr'eux s'avancoit au-devant de nous pour nous prier de nous arrêter, les autres se chargèrent de tous nos effets, & nous les passèrent en un moment.

Cependant Woldo ne parut pas encore satisfait. Il prit un air aussi irrité, que si on lui avoit manqué grièvement. Il fit rester les mulets où nous étions, sans vouloir permettre qu'on les menât au bord du fleuve pour les charger, disant qu'il étoit malheureux de rétrograder quand on étoit en voyage, & il obligea les Agows à reprendre notre bagage sur leurs épaules, & à le porter jusqu'à près des

mulets. Ces pauvres gens vinrent tous ensuite autour de lui le prier de ne rien dire à son maître Fasil de ce qui s'étoit passé, de peur qu'il ne cherchât à s'en venger cruellement sur leurs villages. Woldo, conservant son air sévère, se contenta de faire, en peu de mots, l'éloge de sa douceur & de sa modération reconnues, & il cita impudiquement, comme une preuve de cette modération, la conduite même qu'il venoit de tenir avec les Agows. " Si un tel, dit-il, en nommant un officier que les Agows connoissoient, si un tel étoit à ma place, il vous récompenseroit si bien, que votre châtiment passeroit le terme de sept années." — Tous les Agows convinrent que c'étoit vrai; ils convinrent même de la modération de Woldo; ils la vantèrent beaucoup, & ils firent, je crois, quelques promesses à Woldo pour le temps de son retour.

Je crus alors cette affaire terminée à la satisfaction de toutes les parties. Je montai à cheval; Woldo, qui tenoit toujours sa pipe à la main, prit un petit sac de soie que je lui avois donné plein de tabac, & je crus bonnement qu'il vouloit charger sa pipe avant de partir. Il tâta d'abord le sac en-dehors; puis

il l'ouvrit, y mit deux doigts, ensuite la main toute entière, le pressant en-dehors & en-dedans; & enfin il s'écria avec l'accent de la rage, que son or n'y étoit plus, & qu'on le lui avoit dérobé. Je n'avois pas encore prononcé une seule parole; mais je lui demandai alors ce qu'il vouloit dire. Il me répondit qu'il avoit deux onces d'or (1), dans sa poche à tabac, & que quelqu'un les lui avoit prises pendant que nos effets étoient de l'autre côté du fleuve; que ce ne pouvoit être que les Agows, & qu'ainsi il falloit qu'ils les lui payassent. L'inquiétude & la douleur que Woldo avoit si promptement contrefaites, parurent bientôt en traits vrais & naïfs sur le visage des pauvres Agows. Woldo ne s'exprima plus dès-lors que d'une manière très-laconique, & en secouant la tête: "Oui, oui, disoit-il. — Fort bien! — C'est bien! — Nous verrons! — Toutefois nous nous mîmes en route. Mais deux des plus âgés d'entre les Agows nous suivirent jusqu'à la conchée, & ils firent la paix avec Woldo, qui, je n'en doute point, traita avec eux avec sa justice, sa douceur, sa modération accoutumées.

(1) Environ cinq livres sterl.

J'avoue qu'une fourberie sitôt inventée & si adroitemment exécutée, me fit faire, pour la première fois, des réflexions très-sérieuses sur ma situation ; car je me trouvois, dans le fait, entre les mains de cet homme. Le domestique d'Ayto-Aylo m'accompagnoit bien encore ; mais nous étions dans un pays qu'il ne connoissoit pas, où il n'avoit aucune influence, & il m'avoit déjà témoigné plusieurs fois le désir de s'en retourner. D'ailleurs il sembloit n'avoit pas bonne opinion de Woldo, & il s'étoit dégoûté du voyage depuis la première entrevue que j'avois eue avec Fasil à Bamba. Mais j'avois besoin de lui jusqu'à ce que je fusse rendu chez le shalaka Welled-Amlac, qui demeuroit dans le centre du Maitsha, & chez qui je devois passer à mon retour. J'avois donc eu les plus grandes attentions pour ce domestique. Je l'avois fait continuellement monter sur un de mes mulets ; je lui avois fait quelques présens, & je lui en avois promis davantage ; de sorte que quoiqu'à contre-cœur il demeuroit avec moi, observant tout, & ne disant presque jamais rien.

Cependant je voyois clairement que Woldo se méfioit beaucoup de cet abyssinien, de peur sans

fanç doute qu'il ne portât des plaintes contre lui à Fasil, sur qui Aylo avoit le plus grand ascendant, & parce qu'en outre Guebra-Ehud, frère d'Aylo, avoit été présent lorsque ce domestique étoit parti de Bamba avec moi.

Je n'avois pas non plus manqué d'égards pour Woldo. J'avois prévenu ses désirs par de petits dons, & par la promesse de choses plus considérables. Je lui avois dit à Bamba, en présence du fit-auraris de Fasil, & d'Ayto-Welleta - Michaël, neveu du ras, qu'à mon retour je le récompenserois devant eux, suivant la manière dont il se feroit conduit: mais qu'à peine je le temercierois s'il ne m'étoit que fidelle, parce qu'il le devoit à son maître Fasil, dont l'honneur répondroit de ma sûreté; que je comptois furtout qu'il ne chercheroit point à me tromper, ni qu'il ne souffriroit pas que d'autres me tronpassent; qu'il ne m'effraieroit point intutilement sur la route, ni ne mettroit point d'obstacles à mes desseins, en refusant de répondre à toutes les questions que je pourrois lui faire sur les pays où nous passerions.

Woldo m'avoit promis plusieurs fois, avec

Tome IX.

I

serment , de faire tout ce que je souhaiterois , & le fit-auraris m'avoit assuré que cet homme s'efforceroit de me contenter , & que Fasil avoit agi très - loyalement en me le donnant pour guide , tandis qu'il en avoit certainement besoin ailleurs. Il est également certain que Woldo ne se démentit point dans la route. Il remplit parfaitement ses promesses ; & je ne manquai pas une seule occasion de le satisfaire , en anticipant de temps en temps sur l'exécution des miennes.

Je portois une magnifique ceinture de soie rouge , qui me faisoit six ou sept fois le tour du corps , & dans laquelle je passois mon coutelas & mes pistolets. Woldo admiroit souvent la beauté de cette ceinture , en me demandant où elle avoit été faite & combien elle avoit coûté. Je lui répondrois alors négligemment , & je n'y pensois plus , comme si ses questions devoient s'arrêter-là. Mais le temps où il devoit s'en occuper de nouveau n'étoit pas encore venu , & nous verrons bientôt avec quelle adresse il fut le faire.

Le retard que nous avoit occasionné les Agows , fut cause que la journée étoit déjà

avancée quand nous arrivâmes dans le village de Goutto. Nous nous établîmes dans la maison d'un des principaux habitans, qui s'étoit enfui à notre approche, croyant que nous faisions partie de l'armée de Fasil. Mais si l'idée qu'on prit de nous, nous protégea contre la classe inférieure du peuple, elle nous fut nuisible en ce qu'elle donna l'alarme aux gens riches, & nous priva des avantages que nous aurions pu en retirer. Le propriétaire de notre maison, par exemple, qui étoit le parent du shalaka Welled-Amlac, n'auroit pas manqué de nous bien accueillir & de nous héberger, s'il avoit su que nous venions de Gondar.

Nos gens s'occupèrent à chercher une vache pour renouveler nos provisions, ce qui n'étoit pas aisè à trouver; car les habitans avoient caché tout leur bétail dès qu'ils nous avoient vu paroître. Pendant ce temps-là nous entendions distinctement le bruit de la cataracte, & je voulus aller la voir, afin de profiter d'une heure & demie de jour qu'il y avoit encore, & ne pas être retardé le lendemain matin. Comme le cheval de Fasil étoit tout frais, parce que personne ne l'avoit encore

monté , je le pris en me faisant accompagner par un de mes gens & par un homme du village , que Woldo me procura ; car je ne voulois pas qu'il prît la peine de venir lui-même. J'étois bien armé , & je partis donc avec mon domestique & mon guide qui marchoit à pied. Après avoir traversé une plaine hérissée de roches & couverte de bois , mon domestique & moi allant au petit galop , & dirigés par le bruit des eaux , nous arrivâmes en moins d'une demi-heure auprès de la cataracte , tandis que notre guide étoit encore fort loin derrière nous.

Cette cataracte , à laquelle on a donné le nom de première cataracte du Nil , ne remplit pas , à beaucoup près , l'idée que je m'en étois formée. A peine a-t-elle seize pieds de haut ; & la nappe d'eau qu'elle fait en tombant , & qui a environ soixante brasses de large , se partage en quelques endroits , & laisse dans sa chute des intervalles de rocher à découvert. Ses bords ne sont ni si bien boisés ni si verdoyans que ceux de la cataracte de l'Assar , & elle n'est en aucune manière ni si belle , ni si digne d'admiration , que la cataracte d'Alata , que j'ai déjà décrite , &

qu'on appelle mal-à-propos la seconde cascade ; car un peu au-dessous de celle de Goutto, à l'ouest de l'église de Boskon-Abbo, & non loin de l'endroit où la cavalerie du roi traversa le Nil à la nage au mois de Mai, il y a une autre cascade. Il y en a encore une moindre au-dessus de l'endroit où le Nil reçoit dans son sein la rivière de Gumetri, après qu'il a traversé les plaines de Sacala. On en trouve encore plusieurs entre le confluent du Nil & de la rivière de Davola, & les sources du fleuve. Il est vrai que ces dernières cascades sont peu considérables, & qu'elles n'ont même de la chute que quand le fleuve a peu d'eau. Dans la saison des pluies où son lit est plein, on ne peut guère les distinguer qu'au frémissement des eaux qu'on voit rouler par-dessus.

Après avoir vu tout à notre aise la cascade de Goutto, je repris le galop & je m'en retournai à mon logement sans avoir rencontré en chemin une seule personne. Le cheval de Fasil allait fort bien, il n'aimoit pas à la vérité, sentir l'éperon ; mais aussi n'avoit-on pas besoin de lui en donner. À mon arrivée je trouvai qu'on étoit à même

de tuer une vache. On n'avoit pourtant guère espéré d'en trouver quand j'étois monté à cheval ; mais l'intelligence & l'activité de Woldo, avoient triomphé des difficultés. En appliquant ses mains à sa bouche, & criant d'une certaine manière, il avoit si bien fait que quelques vaches qu'on avoit cachées dans le voisinage, lui avoient répondu, & la première qu'il découvrit fut tuée sans pitié.

Je crus que c'étoit alors le moment de donner à Woldo un exemple de la façon dont je prétendois me conduire avec les Agows, que je savois avoir été réduits à la plus affreuse misère depuis que Fasil les avoit vaincus à la batalile de Banja. Je lui dis donc que le roi m'ayant donné le petit territoire de Geesh, j'avois résolu d'y résider pendant quelque temps, & que pour rendre ma présence plus agréable à mes vassaux, je voulois les décharger pour une année de toutes les taxes, de tous les impôts qu'ils avoient coutume de payer au roi, ou à Fasil, à la place de qui j'étois. — " Attendez, répondit Woldo, ne vous prenez pas tant. Voyez plutôt comment se conduisent ces gens-là. — Non, non, lui dis-je. Je veux commencer à leur appren-

dre moi-même comment ils doivent se conduire. Je ne veux pas attendre que forcés par la misère, ils accueillent mal un homme qu'ils peuvent s'imaginer venir, en satisfaisant une vaine curiosité, enlever à leurs familles affamées, le peu que Fafil leur a laissé. Ecoutez bien, Woldo, ce que j'ai à vous demander. Vous croyez-vous obligé de m'obéir dans tout ce que je jugerai à propos de vous ordonner pendant mon voyage à Geesh? — Il me répondit qu'oui, sans quoi il n'oseroit jamais se présenter devant Fafil, son maître.

“ Voici donc, repris-je, ce que je me propose de faire pendant que je serai parmi les Agows. Je vous donnerai de l'argent pour payer tout ce que nous prendrons; je vous donnerai de l'argent ou des présens pour donner à ceux qui nous rendront quelque service, ou qui nous marqueront quelque bienveillance; & quand nous verrons votre maître, Fafil, auprès de qui j'espère que nous retournerons ensemble, vous lui direz que j'ai reçu les rentes que les Agows de Geesh doivent au roi, & je les ferai insérer dans le deftar du roi, à Gondar, si comme je le pense

nous le trouvons là à notre retour. Enfin, je ne doute pas que la méthode que je choisis ne nous soit plus avantageuse, que toute autre que nous pourrions employer avec les Agows. — Mais il y a une autre chose, dit Woldo: vous ne voudriez sûrement pas que je perdisse les droits qui sont dus à un officier du roi, par tous les villages où il est chargé de conduire des étrangers, comme je vous conduis à présent. — Non, non, répond je, je n'y regarde pas de si près. Nous acheterons seulement les choses que vous vous attendez à prendre de force pour mon usage. „

“ Dans ma jeunesse, dit Woldo, le roi Yafous donna Geesh & Sacala à un homme blanc, appelé negadé ras Georgis. Il y alloit deux fois par an, & chaque fois il y résidoit un mois ou davantage. Il aimoit beaucoup à boire & chasser, & c'étoit un diable pour les femmes. Non-seulement il dépensoit dans le pays ce qu'il portoit de ses villages, mais encore tout ce qu'il portoit de Gondar. J'ai ouï dire que c'étoit alors un bon temps; la joie régnoit partout. La première fois que le negadé ras Georgis vint visiter ses domaines, trois hommes de Sacala prirent, au milieu

d'un divertissement, querelle avec trois Agows de Zeegam. Les contendans saisirent soudain leurs lances & leurs couteaux ; & en moins d'un instant quatre hommes restèrent morts sur la place. Ils étoient tous grands, forts, courageux comme des lions & bons enfans. Mais on ne voit plus de ces plaisirs-là, à moins que vous ne les fassiez revenir ; & alors je vous assure que j'en prendrai ma part. De tout mon cœur, Woldo, lui dis-je. Je pourrai moi-même employer mon temps autrement : mais vous serez le maître de faire tout ce qu'il vous plaira, excepté de vous amuser à tuer quatre hommes.

Cependant j'observai ce jour-là, avec quelque surprise, que Woldo sembloit incertain du chemin que nous suivions. Il ne savoit pas trop si c'étoit véritablement celui des sources du Nil. Je ne vis pas d'ailleurs que cet espoir de divertissement dont je lui parlois, fut reçu avec autant de plaisir que je l'avois cru, ni comme par quelqu'un qui se proposoit d'en profiter.

Strates avoit refusé d'aller voir la première cataracte, parce que son extrême appétit ne lui avoit pas permis d'abandonner la vache ;

& à mon retour, je trouvai que c'étoit à son tour de veiller pendant la nuit. Je me couchai dans une petite hutte qui ressemblloit à une étable de cochons ; & lorsque je fus couché, j'entendis qu'il s'étoit élevé une vive querelle entre mes gens. J'en demandai le sujet & je fus que c'étoit parce que Strates avoit mis sur le gril des tranches de viande qu'il se proposoit de manger seul pendant que ses compagnons dormiroient. Mais ceux-ci avoient alors résolu de lui jouer un autre tour, pour le punir de sa glotonnerie. Tandis que la viande étoit sur le gril, Woldo monta sur le toit ; & saisissant les instans où Strates s'éloignoit ou tournoit la tête, y faisoit tomber de la poussière de suie, qui étoit attachée en grande quantité aux environs d'une ouverture du toit, qui servoit de cheminée. Toutefois, non content de cela, il voulut changer de place pour faire tomber encore plus de suie, mais le toit qui n'étoit pas partout également en état de le supporter, s'affaissa tout-à-coup, & Woldo tomba sur le plancher, entraînant par sa chute la moitié du toit, une partie de la muraille, & une quantité prodigieuse de poussière.

L'étonnement & le danger firent que Woldo laissa échapper quelques mots gallas. Mes gens qui étoient tous occupés du tour qu'ils vouloient jouer à Strates, s'écrièrent: *Le Galla! le Galla!* & Strates qui crut que l'armée entière des Gallas fauvages avoit entouré la maison, se jeta la face contre terre, en répétant *Marani! Marani!* — Epargnez-moi! Epargnez-moi! — J'étois déjà plongé dans un profond sommeil, lorsque la chute du toit & le cri de *Galla, Galla*, me réveillèrent en sursaut. Je sautai de mon lit, & saisissant soudain un fusil chargé & armé d'une bayonnette, je courus à la porte, où la première personne que je vis fut Woldo, qui n'avoit aucune arme, & qui examinoit les blessures & les brûlures qu'il s'étoit faites en tombant. Un éclat de rire qui partit de dehors, me fit aussitôt deviner de quoi il s'agissoit, & tout me fut expliqué par la figure que faisoient Strates & Woldo couverts de suie. Mais tandis que nos gens s'amusoient de ce tour, la partie du toit de chaume, qui étoit tombée dans le feu, s'enflamma, & nous eûmes beaucoup de peine à l'éteindre. Nous y réussîmes pourtant heureusement, car sans cela tout le village courroît risque d'être brûlé.

Le reste de la nuit, j'entendis très-distinctement le bruit de la cataracte.

du Nil, aux environs de la ville d'Assouan, dans le Soudan, et de l'Égypte.

C H A P I T R E XIII.

Départ de Voldo. — Montagnes de la Lune. —

Ruse du guide Woldo. — Arrivée aux sources du Nil.

LE 3 Novembre (1), à huit heures du matin, nous partîmes du village de Goutto, & nous marchâmes toute la matinée dans une plaine remplie d'acacias, parmi lesquels il ne croissoit qu'un très-petit nombre d'autres arbres; mais tous ces arbres avoient été éêtés de bonne heure; de sorte qu'ils n'avoient que de petites branches qui sembloient aussi avoir été élaguées. Comme il n'y avoit point de doute que cela n'eût été fait exprès, j'en demandai la raison; & on me dit que nous étions dans le pays du miel, & qu'on se servoit des jeunes branches d'arbres pour faire des paniers qu'on suspendoit comme des cages aux arbres & aux maisons, afin que les abeilles y déposent leur miel pendant le temps de la sécheresse. En effet nous vîmes les côtés de toutes les maisons devant lesquelles nous passâmes,

(1) 1770.

ainsi que tous les arbres qui étoient près de ces maisons, garnis de paniers où d'immenses essaims d'abeilles avoient fait leurs ruches & travailloient. Les gens du pays sembloient ne pas craindre ces petits animaux, tandis que nous fûmes toute la journée tourmentés par leurs aiguillons. Ce ne fut que lorsque nous nous trouvâmes dans un champ découvert, & la nuit dans les maisons, que nous pûmes être à l'abri de leur piqûre.

La haute montagne de Berfa portoit au sud de nous, à environ dix milles de distance. Elle a la forme d'un de ces coins dont on se sert pour soulever les canons sur leurs affûts, & s'élevant au-dessus des autres montagnes des Agows, elle cache son front dans les nuages. Sacala est au sud-sud-est de cette montagne. Le pays des Agows offre, du sud à l'ouest, en prenant depuis Berfa, un amphithéâtre formé par une chaîne de montagnes, à neuf milles en dehors desquelles on distingue celle de Banja au sud-sud-ouest. Le pays des Shangallas est au-delà de celui des Agows, dans l'ouest-nord-ouest.

Tout le territoire de Goutto est plein de

villages dans lesquels les pères, les fils, les petits-fils vivent ensemble dans des maisons particulières, il est vrai, mais qui se touchent presque comme dans le Maitsha; de sorte que chaque village ne forme qu'une famille.

A huit heures trois quarts, nous passâmes une petite rivière très-limpide, qui est connue sous le nom de *Déchohha* (1). On ne peut s'empêcher de remarquer avec étonnement, que dans divers pays qui n'ont jamais eu aucune communication les uns avec les autres, des rivières portent le même nom. Il y a dans le nord de l'Ecosse comme dans le fond de l'Abyssinie, une rivière qu'on appelle *Dee*; & il y en a une autre qui traverse le Cheschire en Angleterre. Le Kelti arrose le Maitsha & se jette dans le Nil, & le Kelti est encore une rivière du Montheith. L'Arno est bien connu en Toscane, & on en trouve un autre qui passe au-dessous d'Emfras & se perd dans le lac Tzana. Cependant, autant que j'ai pu l'observer, aucune de ces rivières n'a du rapport avec celles qui portent le même nom, ni ce nom n'a une signification semblable dans les deux langues.

(1) *Ohha* veut dire rivière en amharic.

L'église d'Abbo étoit à un quart de mille à notre droite , & celle d'Eion - Mariam étoit à un demi - mille à l'est quart de sud. Nous avions fait une petite halte ; & nous étant remis en route à neuf heures & demie , nous vinmes , au bout de quelques minutes , à la vue du lieu où s'est donnée la mémorable bataille de Fagitta. A dix heures un quart , nous marchions droit au sud-est , les deux tribus les plus considérables des Agows , celle de Zeegam & celle de Dengui , étoient au sud-ouest de nous. La montagne de Davenauza , très - facile à distinguer , est à dix milles de l'endroit où nous nous trouvions , portant au sud-est quart de sud ; & le Nil court là de l'est à l'ouest.

Plus loin dans l'est-nord , est la haute montagne d'Adama , l'une de celles d'Amid-Amid , qui bornent à l'est l'étroite vallée que les montagnes de Litchambara bornent à l'ouest. C'est dans cette vallée que précipite son cours la rivière de Jemma , qui va ensuite arroser une partie du Maitsha , & se réunit au Nil. Les montagnes commencent là à s'élever beaucoup , & paroissent même d'autant plus hautes , qu'elles font très - basses du côté de Samseen.

Celle d'Adama étoit à environ dix milles de nous. Elle est fameuse dans le pays, par la victoire complète qu'y remporta le père de Fasil (1) sur les habitans du Maitsha.

Nous descendîmes dans une vaste plaine remplie de marais, & bornée à l'ouest par le Nil. A dix heures trois quarts, nous traversâmes la petite rivière de Diva, dont le cours va de l'est à l'ouest. Cette rivière peu étroite, étoit la plus profonde que nous eussions encore passée. Les écores étoient si à pic, & le fond si vaseux, que nous fûmes obligés de décharger nos mulets, & de charrier nous-mêmes nos effets de l'autre bord de la rivière; ce qui nous gêna beaucoup. Je dis à Woldo combien j'étois fâché qu'il ne se trouvât pas là des gens aussi obligeans que les bons Agows qui nous avoient passé le Nil. Mais il secoua la tête en disant: "C'est ici toute autre chose: nous devons être bien contens s'ils nous laissent passer nous-mêmes. Je ne souhaite pas que nous rencontrions dans la plaine un seul homme de ceux qui habitent en-deçà du mont Aformasha. "

(1) Le père de Fasil étoit alors gouverneur du Damot.

Le Nil fait, je crois, plus de tours & de détours dans une plaine à quatre milles, qu'aucun autre fleuve ou rivière n'en fait dans le même espace. Il fait plus de cent zigs-zags, dont un étoit tellement avancé dans la plaine, que nous crûmes être obligés de le traverser; mais, au moment que nous nous y préparions, nous vimes que le fleuve tournoit tout-à-coup à droite & s'éloignoit de nous, comme si nous n'eussions plus dû le rencontrer. Le Nil n'avoit là qu'environ vingt pieds de large & un pied de profondeur. Nous voyions à trois quarts de mille, du côté du couchant, l'église de Yasous.

À une heure nous gagnâmes un amphithéâtre de collines qui ont fort peu d'élévation, & qui terminent la plaine au sud. Les montagnes d'Attata sont par-derrière, couvertes de broussailles, & hachées par les ravins qu'y forment les torrens dans la saison des pluies. À une heure & demie, nous marchions toujours droit au sud-est. Quelques minutes après, nous traversâmes le Minch, ruisseau très-clair, dont le nom signifie fontaine. À deux heures, nous arrivâmes au sommet de la montagne d'Attata, d'où nous découvrîmes

la rivière d'Abola , qui prend sa source dans le sud-sud-est.

Bientôt nous passâmes une autre petite rivière qu'on appelle le Giddili , qui se réunit presque tout de suite à l'Abola , dans un endroit où cette dernière rivière fait un coude. A deux heures & demie , nous descendîmes la montagne d'Attata ; & quand nous fûmes au pied , nous traversâmes la petite rivière à laquelle cette montagne donne son nom. En tirant de là vers le sud , la vallée étoit étroite & bourbeuse ; ce qui nous gênoit beaucoup dans notre marche. Depuis Goutto nous avions trouvé le soleil si brûlant , que nous en étions très-incômodés ; & ce qui étoit encore pire , c'est que Woldo déclara qu'il étoit si malade , qu'il ne pourroit pas passer le premier village , & que vraisemblablement il y mourroit. Je me connoissois trop en maladies , pour ne pas voir que la sienne n'étoit pas réelle ; mais malgré cela , je tentis tout de suite qu'elle ne me donneroit pas moins de peine , toute contrefaite qu'elle étoit.

Cependant à trois heures , dirigeant toujours notre route au sud-est , nous entrâmes dans

la plaine d'Abola, l'une des divisions du pays des Agows. La plaine, ou plutôt la vallée d'Abola, est d'un demi-mille de large dans presque toute son étendue, & en quelques endroits elle a jusqu'à un mille. Les montagnes que l'on voit de l'est à l'ouest, en entrant dans la vallée, ont peu d'élévation, & sont tapissées jusqu'au sommet d'une riante verdure & de jolis acacias; mais en allant vers le sud, on trouve qu'elles s'élèvent davantage, & qu'elles sont plus escarpées & plus boisées. Sur le sommet de ces montagnes il y a des plaines délicieuses remplies d'excellens pâtrages. Les montagnes du côté de l'ouest, font partie des montagnes d'Aformasha, d'où s'étendant d'abord presque droit au sud-est, elles tournent ensuite au sud, & enclavent le village de Sacala, ainsi que son territoire, qui se trouve à leur pied. Plus bas encore, c'est-à-dire plus à l'ouest, est le petit village de Géesh, où sont les sources du Nil.

Ces montagnes ont dans cette partie la forme d'un croissant. Le fleuve baigne leur pied & suit la direction de la plaine. C'est-là que Waragna-Fasil remonta en cotoyant le Nil, lorsqu'il fut obligé de faire retraite après

avoir été vaincu par Michaël. Les montagnes qui bornent la plaine à l'est, s'étendent parallèlement aux autres, sont adjacentes à la haute montagne de Litchambara, & contournant par derrière celle d'Aformasha, en portant d'abord au sud, puis au sud-ouest, prennent aussi la forme d'un croissant, mais d'un croissant bien plus vaste, dont la pointe se termine près du petit lac de Gooderoo, dans la plaine d'Afsoa, au-dessous de Géesh; enfin, où sont les sources du Nil.

La rivière d'Abola sort de la vallée, entre les deux chaînes de montagnes de Litchambara & d'Aformasha, mais ce n'est point là qu'elle prend sa source. Elle est formée par deux branches, dont l'une naît à l'ouest, dans le centre du croissant, que font toutes les montagnes du Litchambara, en tournant vers le sud; & l'autre à l'est dans les montagnes d'Aformasha, & à côté du chemin où nous commençâmes à monter pour gagner l'église de Mariam.

Au-delà de toutes ces montagnes, sont celles d'Amid-Amid, dont la chaîne prend derrière Samseen, dans le sud-ouest de la province de

Maitsha, mais dont la montagne d'Adama est la première qui commence à s'élever. Ces montagnes d'Amid-Amid ont exactement la forme des autres, & les embrassent toutes par leur immense contour.

Entre les montagnes d'Amid-Amid, & la chaîne de celles de Litchambara, est la profonde vallée maintenant connue sous le nom de vallée de Saint-George, & dont je n'ai jamais pu découvrir l'ancien nom. C'est dans cette vallée que coule la rivière de Jemma, égale peut-être au Nil; car, si elle est moins large, elle a infiniment plus de rapidité. En sortant de la vallée de Saint-George, la rivière de Jemma traverse cette partie du Maitsha, qui est à l'orient du Nil; après quoi elle va se jeter dans ce fleuve, au-dessous de Samseen, & près du gué où passa l'armée royale, dans la retraite désastreuse qu'elle fut contrainte de faire au mois de Mai (1). Le Jemma a trois sources, qui toutes sortent des montagnes d'Amid-Amid, & baignent leur pied jusqu'à l'endroit où la rivière entre dans la plaine du Maitsha.

(1) 1770.

Cette triple chaîne de montagnes forme trois cercles placés les uns par derrière les autres; & leur arrangement est si régulier, qu'il rappelle d'abord l'idée des montagnes de la Lune, au pied desquelles l'antiquité disoit que le Nil prenoit sa source. Ce sont en effet elles-mêmes. Les montagnes d'Amid-Amid ont peut-être un peu plus d'un demi-mille de haut, mais elles ne vont point jusqu'à trois quarts de mille, & sont certainement bien au-dessous de cette hauteur fabuleuse que leur attribuoit Kircher.

Le sol de ces montagnes est partout excellent, & couvert de gras pâturages. Mais comme ce malheureux pays est depuis plusieurs âges en proie à toutes les horreurs de la guerre, les habitans ne sèment du blé que sur le sommet des montagnes, où ils sont hors de la portée de l'ennemi & du passage des armées.

A moitié chemin du sommet des montagnes, on voit des villages construits d'une espèce d'herbe blanchâtre, qui les fait paraître de fort loin. Le pied des montagnes est tapissé de prairies naturelles, où une immense quantité de bétail pait continuellement sous

les yeux du maître; & aux premières alarmes on le rassemble & on le met hors de danger. Il tombe souvent de la grêle pendant des heures entières sur le haut de ces montagnes; mais l'on n'y voit jamais de neige. On n'a même pas de mot (1) pour la désigner. Il est également remarqué que la grêle qui tombe fréquemment à Gondar, quand le soleil est vertical, ne tombe pourtant que lorsque le vent vient directement du côté des montagnes d'Amid-Amid.

A trois heures dix minutes, nous passâmes l'Hworra, petite rivière qui, courant de l'est à l'ouest, traverse la vallée d'Abola, & va se jeter dans la rivière du même nom. A quatre heures un quart nous fîmes halte dans une maison qui est au milieu de la plaine, ou de la vallée. Cette vallée n'a pas plus d'un mille de large. La rivière qui fait le pied des montagnes n'étoit guère qu'à un quart de mille de notre halte. Le village étoit, ainsi que tous

(1) Il n'y a point de mot pour désigner la neige en amharic: mais en géez la neige s'appelle tilze. Il est vrai que ce mot peut avoir été inventé, lorsqu'on a traduit en géez l'Écriture-Sainte.

ceux que nous avions vus depuis le passage du Nil à Goutto, entouré de vastes champs de cette singulière plante qu'on nomme ensete, & qui est tout-à-la-fois une des plus belles productions de la nature, & une de celles qui fournissent à l'homme la nourriture la plus saine & la plus agréable. On dit que les Gallas sont les premiers qui ont porté l'ensete du royaume de Narea dans le Maitsha, d'où il est passé dans le territoire de Goutto, dans le pays des Agows & dans le Damot, province qui est au midi des montagnes d'Amid. Amid. L'ensete & la racine de denitch, que nous connaissons en Europe sous le nom d'artichaud de Jérusalem, & dont nous ne faisons pas le même cas que les Orientaux, suffisent presque pour nourrir les provinces que je viens de citer.

Nous étions rarement assez heureux, pour que les habitans des villages ne désertassent pas leurs maisons à notre approche. Les craintes qu'inspiraient la marche des Gallas, & l'incertitude de leur destination, étoit cause qu'on nous prenoit pour un détachement de leur armée; & le cheval de Fasil que nous faisions toujours marcher devant nous, contribuoit

beaucoup à répandre cette idée. Nous trouvâmes là maison où nous mêmes pied à terre, entièrement abandonnée ; & on n'y avoit laissé qu'un pot de terre, dans lequel on avoit mis bouillir un morceau d'ensete d'environ un pied de long & dix pouces de large, qui étoit presque déjà cuit & bon à manger. Nous avions du pain, & il ne nous manquoit que quelques végétaux pour compléter notre dîner : aussi nous appropriâmes-nous, sans scrupule, le morceau d'ensete ; mais je voulus, en partant, que nous laissassions, en forme de dédommagement, une de ces briques de sel qui servent de monnoie courante à Gondar & dans toute l'Abyssinie, & qui valent environ un shelling chacune (1).

Le 4 de Novembre, à huit heures du matin, nous partîmes du petit village qui est au milieu de la plaine d'Adowa, sans avoir vu un seul habitant. Nous étions pourtant bien surs qu'il y avoit là des gens assez curieux pour désirer de nous voir ; car, en me promenant le soir un peu tard, j'entendis plusieurs voix dans le milieu des ensetes & des roseaux. Elles

(1) A peu près quatorze fois argent de France.

parloient si bas, qu'il n'étoit pas possible de comprendre ce qu'elles disoient; mais quand elles auroient parlé plus haut, je n'aurois pas été plus avancé, parce qu'elles s'exprimoient dans la langue des Agows, dont je ne favois pas un mot. Je crus cependant distinguer que les personnes qui parloient, étoient des femmes. Les hommes nous prenant pour ennemis, s'étoient retirés dans les montagnes. Je fis tout ce que je pus pour attraper une ou deux des personnes qui parloient, afin de leur faire quelques petits présens pour dissiper leur frayeur & nous les réconcilier: mais ce fut en vain. Elles courroient plus vite que nous. D'ailleurs elles connoissoient le pays, & il eût été imprudent de les suivre dans le désert, où nous aurions peut-être rencontré des gens armés, qui auroient pu mal interpréter nos intentions.

Je résolus enfin d'essayer, si en ôtant de devant nous le cheval de Fasil, qui servoit d'épouvantail, & en le montant moi-même, les choses n'iroient pas mieux. Cependant je favois bien que Woldo auroit mieux aimé que ce cheval n'eût pas été monté, & j'avois bien eu occasion de m'en appercevoir le foit

que j'étois allé voir la cataracte de Goutto. C'est un crime de haute trahison que de s'asseoir à Gondar sur la selle du roi, c'est à-dire, sur le siège où le monarque s'assied lui-même; & Woldo avoit cru dans tous les temps, & il croyoit encore bien mieux alors, que son maître Fasil n'étoit au-dessous d'aucun roi de la terre. J'attribuai donc son silence & sa feinte maladie, depuis notre départ de Goutto, à ce qu'il m'avoit vu monter le cheval de Fasil; mais je reconnus ensuite que je m'étois trompé. Quoiqu'il en pût être, ma façon de penser, relativement au cheval de Fasil, étoit fort différente de celle de Woldo. J'avois pris du goût pour ce cheval, & je voulois le dresser de manière qu'en arrivant à Gondar, il eût une toute autre apparence, que quand Fasil me l'avoit remis à Bamba.

Je crus que je fatisserois les scrupules de Woldo, en mettant de côté la selle de Fasil, qui, d'ailleurs, étoit fort incommode, & n'avoit que des anneaux de fer pour étriers; & comme ce cheval étoit très-beau, ainsi que le sont la plupart des chevaux gallas, & qu'il étoit entièrement de couleur de fourré, je me flattais de le rendre digne d'être présenté au

roi , qui aimoit singulièrement les chevaux. Il est bon d'observer que tous les Abyssiniens , d'un rang élevé , ne montent que des chevaux d'une seule couleur , & qui n'aient aucune marque par où ils puissent être distingués dans leur retraite ou dans leur suite , quand ils ont été vaincus. Le roi seul monte , en allant au combat , un cheval de couleur variée , & dont les marques caractéristiques servent à le faire reconnoître.

Nous vimes dans la vallée d'Abola plusieurs villages qui sembloient avoir échappé aux ravaages de la guerre , & étoient bien loin de cet air de pauvreté & de misère qu'avoient toutes les habitations que nous avions vues jusques-là. Nous marchions presque droit à l'est-sud-est , quand nous passâmes la petite rivière de Googueri , qui , comme toutes les autres qui coulent dans cette plaine , se jette dans la rivière d'Abola. Nous laissâmes alors la vallée d'Abola à notre droite , & nous gagnâmes la croupe de la montagne du côté de l'ouest , le long de laquelle nous continuâmes notre route. A huit heures trois quarts nous traversâmes un torrent rapide , appelé le Karnachiuli , qui vient du nord-est , & va se précipiter

dans l'Abola. A neuf heures, nous redescendîmes dans la vallée, & quelques minutes après nous arrivâmes sur les bords du Coccino, qui vient du nord, & joint également l'Abola. Là nous fîmes une petite halte pour laisser reposer les gens qui portoient mes instrumens, & pour mettre en ordre les notes dont j'avois besoin pour la carte que je me proposois de tracer à mon retour à Gondar.

Après nous être remis en route, & avoir côtoyé quelque temps la vallée, nous escaladâmes à droite une montagne, d'où se précipite une des principales branches de l'Abola. Elle est petite, mais excessivement rapide, & elle va se jeter dans le Nil, après s'être réunie à une autre branche plus considérable, qui vient de l'est-sud-est, & suit la vallée entre les montagnes de Litchambara & d'Aformasha.

A onze heures, nous marchions droit au sud- quart d'est; nous passâmes à côté d'une église dédiée à la Vierge, que nous laissâmes à main gauche. Là le climat nous parut extrêmement doux. La plaine étoit tapissée de la plus agréable verdure, & les montagnes ornées d'arbres magnifiques & d'arbustes char-

mans, qui, les uns & les autres, étoient couverts de fleurs & de fruits extraordinaires. Ce spectacle m'enchantoit, ainsi que mes gens, qui, d'après nos conversations, étoient devenus d'assez bons géographes, pour savoir que nous approchions du terme de notre voyage.

Strates, & moi, qui ne craignions plus d'être entendus par l'Agneau, avions tué beaucoup d'oiseaux & d'animaux curieux; & à l'exception de Woldo, toute notre petite troupe étoit animée d'une ardeur nouvelle. Mais ce Woldo avoit toujours l'air abattu, & sembloit s'affoiblir de plus en plus. A onze heures & un quart, nous arrivâmes au sommet de la montagne, & nous jouîmes pour la première fois de la vue de Sacala, dont le district s'étend dans la plaine au-dessous de l'ouest, à la pointe méridionale où est le village de Géesh.

Le district de Sacala est rempli de petits villages, qui ont échappé aux fureurs de la dernière guerre; quoiqu'ils se trouvent dans l'est du pays des Agows, & qu'ils soient fameux par le miel excellent qu'on y recueille. La petite rivière de Kebazza, qui vient de l'est, fert de limite entre Sacala & Aformasha; ensuite

Elle se joint à deux autres rivières, le Gometti & le Googeri; & après un cours borné du sud-est au nord-ouest, elle va se jeter dans le Nil, un peu au-dessous de l'endroit où l'Abola s'y jette aussi.

A onze heures trois quarts nous traversâmes la rivière de Kebezza, & nous descendîmes dans la plaine de Sacala. Quelques minutes après nous passâmes le Googeri, plus considérable que le Kebezza. Le Googeri avoit soixante pieds de large & environ dix-huit pouces de profondeur. Il est clair, rapide, & coule sur un fond de rocher noir très-inégal. A midi un quart, nous fîmes halte sur une petite éminence, où le marché de Sacala se tient tous les samedis. On vend à ce marché beaucoup de bêtes à cornes de la plus grande beauté, de grands ânes, qui sont sans contredit les animaux les plus utiles de ces contrées, & dont les habitans font à-la-fois leurs montures & leurs animaux de charge. On y vend aussi du beurre, du miel, de l'enseste, & une espèce d'étoffe faite avec de la feuille d'enseste, & peinte de diverses couleurs, dans le genre mosaïque. Le beurre & le miel qui se vendent là, passent en grande partie à Gondar.

& à Buré: mais le Damot, le Maitsha & le Gojam tirent aussi de Sacala beaucoup de marchandises.

A une heure un quart, nous traversâmes la rivière de Gumetti qui borne la plaine. Nous gagnâmes ensuite une montagne très-escarpée, dont le chemin presqu'à pic étoit le plus difficile que nous eussions trouvé depuis notre départ. Ce chemin a été fait par les chèvres & les moutons du pays, & il semble que les hommes ne l'ont jamais fréquenté: car il est en quelques endroits rempli de crevasses, & en d'autres, barré par des roches énormes, qu'on diroit être là depuis le cahos. En outre, toute la montagne est couverte d'arbres touffus, qui croissent jusqu'aux bords des précipices, & nous étions souvent arrêtés par le superbe & exécrable kantuffa, & par une foule d'autres buissons non moins dangereux.

Malgré cela nous montions avec courage & avec joie, parce que nous nous flattions que c'étoit le dernier obstacle qui s'offroit, après tous ceux dont nous avions déjà triomphé. Au-delà de ce bois presque impénétrable,

ble, & dans la situation la plus romantique, on trouve l'église de Saint Michel, bâtie dans un enfoncement très-étroit, entre deux sommets de montagnes, qui en sont à une égale distance. Cette église est abandonnée depuis plusieurs années; & les gens du pays donnent pour excuse, qu'ils ne peuvent pas se procurer de l'encens, sans lequel on ne célèbre point la messe: mais la vérité est qu'ils sont tous encore payens; & l'église ayant été bâtie comme un monument d'une victoire remportée sur eux il y a environ cent ans, ne peut que leur être odieuse, parce qu'elle leur rappelle leur infériorité & leur désastre. Cette église est désignée sous le nom de Saint Michel-Sacala, pour qu'on la distingue de celle qui est plus dans le sud, & qu'on appelle Saint Michel-Géesh.

A une heure trois quarts, nous arrivâmes au haut de la montagne, d'où nous contemplâmes tout à notre aise le territoire de Sacala, la montagne de Géesh, & l'église de Saint Michel-Géesh, éloignée d'environ un mille & demi de celle de Saint Michel-Sacala, à côté de laquelle nous étions alors. Nous vîmes immédiatement au-dessous de nous le Nil,

semblable à un ruisseau, & qui à peine auroit eu assez d'eau pour faire tourner un moulin. Je ne pouvois cependant me rassasier de contempler ce fleuve si près de sa source. Je me rappelois tous les passages des auteurs anciens, d'après lesquels il sembloit que cette source devoit rester éternellement cachée. Les vers du poète me revinrent surtout dans la mémoire, & je jouis, pour la première fois, du triomphe que je devois à une intrépidité fécondeée par la Providence, & qui m'élevoit au-dessus d'une foule d'hommes puissans & savans, qui, dès la plus haute antiquité, ont tenté vainement l'entreprise dans laquelle j'ai eu le bonheur de réussir.

*Arcasum natura caput non prodidit ulli,
Nec licuit populis parvum te, Nile, videre;
Amovitque sinus, & gentes maluit ortus
Mirari quam nosse tuos.*

Lucan. . . .

Cependant je fus retiré de cette délicieuse rêverie par une alarme soudaine. Mes gens s'écrierent que nous avions perdu notre guide Woldo. Quoique je m'attendisse bien depuis long-temps qu'il nous joueroit quelque tour, je ne pensois pas que son intention fût de nous quitter, ni même qu'il l'osât pour sa

propre sureté. Mes gens ne s'étoient pas appercus tout de suite qu'il manquât ; & comme Strates & le domestique d'Aylo s'amusoient à chasser dans le bois, & que nous pouvions juger par leurs coups de fusil qu'ils n'étoient pas loin, j'espérai que, quoique Woldo craignît beaucoup les armes à feu, il pouffoit être demeuré avec eux : mais bientôt après je vis, avec beaucoup de peine, qu'ils revenoient sans lui. Ils me dirent qu'il y avoit une heure qu'ils avoient vu des espèces de singes très-gros & sans queue, dont plusieurs marchoient debout, & qu'ils avoient suivi si loin ces animaux à travers le bois, qu'ils avoient couru risque de se perdre, mais qu'ils ne se rappeloient pas si, quand ils nous avoient quittés, Woldo étoit avec nous.

Nous fimes alors diverses conjectures. Quelques-uns de la troupe pensoient qu'il avoit résolu de nous trahir & de nous voler; d'autres, qu'il ne faisoit qu'exécuter l'ordre de Fafil, qui sans doute voulloit que nous fussons massacrés; d'autres croyoient qu'il pouvoit lui-même avoir été tué par quelques bêtes sauvages, & même par ces singes, dont la grandeur, la férocité nous étoient singu-

lièrement exagérées. Strates ne doutoit même pas que si ces animaux l'avoient rencontré, ils ne l'eussent entièrement dévoré, & qu'il ne nous fût plus possible d'en retrouver le moindre vestige.

Pour moi j'imaginais que Woldo étoit réellement plus malade que je ne l'avois d'abord cru, & que sa maladie l'avoit forcé de s'arrêter en route : telle fut également l'opinion du domestique d'Aylo, qui dit cependant, en me jetant un coup-d'œil expressif, qu'il ne pouvoit pas être bien loin. En conséquence, je chargeai ce domestique de retourner en arrière avec un des conducteurs de nos mulots, pour tâcher de le trouver ; & ils n'eurent pas fait cent pas, qu'ils le trouvèrent en effet comme il s'en venoit, mais si languissant, si accablé, qu'il dit qu'il ne pouvoit pas faire un pas au-delà de l'église, où il avoit résolu de passer la nuit. Je tâtais son pouls ; je l'examinai attentivement, & je ne lui trouvai pas la moindre apparence de fièvre. Aussi je lui dis, sans me mettre en colère, mais d'un ton très-ferme "qu'il mentoit ; qu'il devoit songer que j'étois médecin, & que j'avois guéri Welleta-Yafous, ami de son maître ; que l'attou-

chement seul de sa main me disoit tout aussi bien qu'auroit pu me le dire sa langue ; qu'il ne ressentoit aucun mal ; que je voyois aussi, d'après cet attouchement , qu'il avoit formé le projet de nous jouer un tour , qui lui deviendroit à lui-même très-funeste. — Ce discours parut le déconcerter : mais il ne répondit presque rien ; il me pria seulement de faire une petite pause , afin qu'il reçpit un peu de force ; car il nous en faut à tous de la force , rajouta-t-il , pour passer une autre grande montagne que nous avons à franchir avant d'arriver à Géesh. „

“ Prenez-y garde ; lui répondis-je. Il est inutile de mentir. Je fais tout aussi bien que vous où est Géesh. Je sais que nous n'avons plus de montagne à passer , ni de mauvais chemins à faire pour nous y rendre. Ainsi je vous préviens que si vous voulez rester derrière , vous en êtes le maître. Mais dès demain matin j'enverrai à Buré informer Welleta-Yafous de votre conduite. „ — Je prononçai ces paroles de l'air le plus résolu qu'il me fut possible de prendre ; & m'éloignant aussitôt de lui , je hâtais le pas pour gagner le gué du Nil.

Woldo demeura derrière avec les gens qui chargeoient nos mulets; il parut dès lors guéri de la langueur, & il eut une conversation particulière d'environ dix minutes avec le domestique d'Aylo. Je ne cherchai pas à l'interrompre, parce que je m'étois déjà apperçu que le domestique d'Aylo savoit une partie du secret de notre guide. Quand ils eurent fini, ils vinrent tous de mon côté, pendant que je m'amusois à dessiner une branche de rosier chargé de roses jaunes, car il y a beaucoup de ces arbustes au-dessus du gué.

Toute la troupe passa auprès de moi sans me rien dire; & Woldo marchant aussi bien que jamais, gravit une colline, & auprès de laquelle est l'église de Saint Michel Géesh. Le Nil n'avoit pas, dans l'endroit où nous le passâmes, plus de quatre pas de large & quatre pouces de profondeur. Ce n'étoit qu'un ruisseau limpide, qui couroit rapidement sur un fond de petits cailloux, & par-dessous lesquels on distinguoit un rocher noir & très-dur. Le Nil est assurément très-aisé à passer en cet endroit; mais un peu plus bas, il est rempli de cascades. En partant des bords du Nil, & allant vers le midi, on trouve beaucoup

de petites éminences doucement inclinées, qu'on monte & descend sans presque s'en appercevoir. Mes gens s'étoient arrêtés au nord de l'église de Saint Michel-Géesh, & je les y joignis sans faire semblant de me hâter.

Il étoit alors environ quatre heures de l'après-midi. La journée étoit excessivement chaude.

Notre troupe s'étoit mise à l'ombre d'un bosquet de cèdres magnifiques, parmi lesquels on distinguoit plusieurs beaux cosses chargés de fleurs. Les hommes étoient étendus sur l'herbe molle, & les animaux paisoient tranquillement à côté avec leur charge sur le dos. Je me fis donner mon herbier (1), pour y placer la branche de rosier que j'avois portée avec attention, car je voulois qu'elle y séchât sans se défigurer; je n'avois fait qu'en dessiner à grands traits la forme, le pistil & les étamines, dont les parties les plus délicates, si nécessaires pour classer la plante, se brisent, se détachent, ou changent de forme en séchant, & ne peuvent conséquemment être conservées que par le pinceau ou le crayon.

(1) *Hortus siccus*. C'est un grand livre dans lequel on conserve des plantes sèches.

En passant à côté de Woldo, je lui dis d'un air indifférent que j'étois bien aise de le voir convalescent, qu'il seroit bientôt rétabli, & qu'il n'avoit rien à craindre. Alors il se leva; & s'avancant vers moi avec le domestique d'Aylo, il me dit qu'il désiroit de me parler en particulier. — " Bon, lui répondis-je d'un ton très-calmé, je lis sur votre visage que vous m'allez conter un mensonge. Si cela est, je vous jure solennellement que vous n'aurez jamais de moi la moindre récompense, pas même une parole agréable. Mais la vérité & une bonne conduite vous obtiendront tout ce que vous désirerez. Ce qui vous paroît très-important, n'est peut-être rien à mes yeux. Mais je vous le répète, la vérité & une bonne conduite sont les seuls moyens de réussir auprès de moi. Vous voyez bien que je suis certain que vous n'êtes pas plus malade que moi. — Seigneur, me dit-il, en me regardant d'un air de confiance, vous avez raison. Ce n'étoit qu'une feinte. Je n'ai point été incommodé. Mais je croyois que je devois faire semblant de l'être, pour ne pas être obligé de vous dire une autre raison bien plus puissante qui m'empêche d'aller à Géesh, & surtout de me montrer aux sources du Nil, qui, je

savoue, ne sont pas loin d'ici, mais où l'on ne peut pourtant se rendre, sans gravir encore une montagne qui est entre ces sources & nous. „

“ Et apprenez-moi, lui dis-je tranquillement, quelle est cette raison si puissante ? Est-ce un rêve ou une vision que vous avez eu quand vous vous êtes arrêté près de l'église de Saint Michel-Sacala ? — Non, répondit-il. Ce n'est ni un rêve, ni une vision, ni une diablerie, & je voudrois que ce ne fût pas pire. Vous savez aussi bien que moi que Fasil mon maître, a vaincu les Agows à la bataille de Banja. J'y combattois avec lui, & j'y tuai de ma main plusieurs Agows, du nombre desquels étoient quelques habitans du village de Géesh. Enfin, vous connoissez l'usage de ces contrées. Quand le vainqueur tombe dans les mains des parens ou des amis des vaincus, son sang doit être le prix du sang qu'il a versé. „

Je ne pus entendre ces mots, sans laisser échapper un grand éclat de rire, qui déconcerta Woldo. — Eh bien ! lui dis-je, ne vous avoient-je pas prévenu que vous alliez me contenter un mensonge ? Ne croyez pourtant pas

que je veuille vous disputer le fatal honneur d'avoir tué des hommes. Puisque plusieurs ont péri dans cette bataille, il faut bien qu'ils soient tombés sous les coups de quelqu'un, & ce quelqu'un peut être vous. Mais pensez-vous que je croye que Fasil, à qui l'on doit principalement imputer d'avoir versé le sang des Agows, les gouverneroit comme il le fait, si l'un de ses serviteurs n'étoit pas en sûreté parmi eux à vingt milles de la capitale de sa province? Pensez-vous que je croye cela? »

« Allons, allons, dit le domestique d'Aylo, n'avez-vous pas entendu, Woldo, qu'on vous disoit que la vérité, & une bonne conduite, vous obtiendroient tout ce que vous demanderiez? Seigneur, continua-t-il, en s'adressant à moi, je vois que tout cela vous tracasse, & que la chose que ce fou d'homme-là désire ne vous rendra ni plus riche, ni plus pauvre. Il souhaite passionnément que vous lui donnez la ceinture de soie cramoisi, que vous avez autour du corps. Je lui ai conseillé d'attendre, pour vous la demander, que vous fussiez de retour à Gondar: mais il m'a répondu qu'il ne devoit vous accompagner que jusques chez le shalaka Welled-Amlac,

dans le Maitsha, & qu'il n'iroit point à Gondar. Alors je lui ai dit d'attendre au moins que vous fussiez tranquille, & que vous eussiez vu les sources du Nil, que vous êtes si impatient de voir; & il a repliqué qu'après ce qui s'étoit passé, il étoit sûr que vous ne lui donneriez pas la ceinture, parce que vous sembliez faire peu de cas de la cataracte de Goutto, & de toutes les belles rivières qu'il vous avoit montrées; & qu'enfin, à moins que le Nil ne vous parût à sa source plus beau que tout le reste, quoiqu'il soit réellement comme les autres rivières, vous seriez mécontent, & il n'obtiendroit point la chose qu'il desire avec tant d'ardeur! „

Je trouvai que les craintes de Woldo étoient assez naturelles. En outre, il disoit qu'il étoit certain que si ma ceinture paroissoit jamais aux yeux de Welled-Amlac, ce shalaka feroit si bien que je la lui donnerois; & toutes ces raisons me gagnèrent. Ma ceinture étoit belle: mais il auroit fallu qu'elle fût bien plus précieuse, pour que j'eusse balancé un instant à la sacrifier, pour parvenir à l'accomplissement de mes vœux. Voulant soudain donner à tenir à l'un de mes gens, les pistolets qui étoient

passés dans cette ceinture, j'y mis la main : mais Woldo qui crut que c'étoit pour toute autre chose, recula aussitôt, & se cacha derrière le domestique d'Aylo. Nous rîmes tous de sa frayeur : mais personne n'en fut aussi content que Strates, qui se crut, par ce moyen, vengé de la peur que Woldo lui avoit faite, en tombant du haut du toît de la maison où nous avions couché à Goutto.

Cependant, ayant ôté ma ceinture, je dis à Woldo : " Voilà qui est à vous, mais songez bien à ce que je vous ai dit, & que je vous répète très-sérieusement. La vérité, & une bonne conduite, vous obtiendront de moi tout ce que vous souhaiterez. Toutefois, s'il vous arrive encore de vouloir nous jouer un tour, quelque frivole qu'il soit, je vous promets que je m'en vengerai de manière que vous ne saurez où cacher votre tête, & que non-seulement cette ceinture vous fera arrachée, mais votre peau la suivra. Rappelez-vous de ce qui est arrivé au seis (1) à Bamba."

Woldo prit la ceinture ; mais il parut atterré de mes menaces, & il chercha à s'excuser.

(1) Ou palfrenier de Fasil.

— Allons, allons, lui dis-je, nous nous entendons l'un & l'autre. Plus de paroles. Il est déjà tard. Conduisez-nous à Géesh, & aux sources du Nil, & montrez-moi la montagne qui nous en sépare. — Il me fit passer alors au sud de l'église, & étant sortis du bosquet de cèdres qui l'environne : c'est-là, dit-il, en me regardant malicieusement, c'est-là la montagne qui, lorsque vous étiez de l'autre côté de l'église, étoit entre vous & les sources du Nil. Il n'y en a point d'autre. Voyez cette éminence couverte de gazon dans le milieu de ce terrajn humide. C'est-là qu'on trouve les deux sources du Nil. Géesh est situé sur le haut du rocher, où l'on apperçoit ces arbrif-seaux si verds. Si vous allez jusqu'au près des sources, ôtez vos souliers, comme vous avez fait l'autre jour ; car les habitans de ce canton sont tous des payens, cent fois pires que ceux de Goutto, & ils ne croient à rien de ce que vous croyez, si ce n'est au Nil, qu'ils invoquent tous les jours comme un Dieu, comme vous l'invoquez peut-être vous-même. „

Quoique je fusse à moitié déshabillé depuis que je n'avois pas ma ceinture, j'ôtai mes souliers, je descendis précipitamment la col-

line, & je courus vers la petite isle verdoyante, qui étoit à environ deux cents pas de distance. Tout le penchant de la colline étoit tapissé de fleurs, dont les grosses racines perçoient la terre; & comme en courant j'observois les peaux de ces racines, ou de ces oignons, je tombai deux fois très-rudement, avant d'être au bord du marais: mais je m'approchai enfin de l'isle tapissée de gazon. Je la trouvai semblable à un autel, forme qu'elle doit sans doute à l'art; & je fus dans le ravissement en contemplant la principale source qui jaillit du milieu de cet autel.

Certes, il est plus aisé d'imaginer que de décrire ce que j'éprouvai alors. Je restois debout en face de ces sources, où depuis trois mille ans le génie & le courage des hommes les plus célèbres avoient en vain tenté d'atteindre. Des rois ont voulu y parvenir à la tête de leurs armées: mais leurs expéditions ne sont distinguées les unes des autres que par le plus ou moins d'hommes qui y ont péri; & toutes, sans exception, se ressemblent par l'inutilité de ces pertes. La gloire & les richesses ont été promises, pendant une longue suite de siècles, à l'homme qui auroit le bonheur

d'arriver où les armées n'épouvoient pénétrer, mais pas un seul n'avoit encore réussi; pas un seul n'avoit pu satisfaire la curiosité des souverains qui les employoient, remplir les vœux des géographes, & triompher d'une ignorance honteuse pour le genre humain.

Mais, quoique je ne sois qu'un particulier, qu'un simple Anglois, je triomphois dans mon imagination, & des rois, & de leurs armées; & toutes mes réflexions m'éngorgueillissoient de plus en plus, quand tout-à-coup le lieu que je contempois, l'objet même de ma vaine gloire, fut ce qui mit un terme à mon exaltation. Il n'y avoit encore que quelques minutes que j'étois arrivé aux sources du Nil, à travers une foule d'obstacles & de dangers, dont le moindre eût suffi pour me faire périr, si la Providence n'avoit semblé continuellement veiller sur moi d'une manière particulière; & je me rappelai que je n'étois encore qu'au milieu de mon entreprise, & que les mêmes obstacles, les mêmes dangers, que j'avois trouvés en parvenant aux sources du Nil, m'attendoient à mon retour. Un découragement secret s'empara de moi, & fit disparaître en un instant les lauriers dont je venois

de parer mon front avec trop de témérité : mais je résolus de m'amuser un moment, afin d'écartier ces réflexions sérieuses & tristes.

J'aperçus Strates qui me contemplait sur le penchant de la colline. — Strates, mon fidèle écuyer, lui criai-je, venez & triomphez avec votre Don Quichotte, dans cette île de Barataria, où nous sommes venus si sage-ment & si heureusement. Venez & triomphez avec moi de tous les rois de la terre, de leurs nombreuses armées, des héros & des philosophes. — Monsieur, me répondit Strates, je n'entends pas un mot de ce que vous dites, & je ne peux pas vous comprendre. Vous savez que je ne suis point un savant ; mais vous feriez mieux de sortir de ce marais, de venir à la maison où nous devons loger, & de prendre garde à Woldo. J'ai bien peur qu'il n'ait envie d'autre chose que de votre ceinture ; car, depuis notre arrivée, il s'est entretenu avec un vieil adorateur du diable. — Est-ce qu'ils ont parlé en secret ? lui demandai-je. — Oui, Monsieur, je vous l'assure. — Et tout bas, Strates ? — Oh ! pour cela, répondit Strates, ils n'en ont pas besoin. Ils s'entendent bien l'un l'autre, & le diable, qu'ils servent

servent tous deux, les entend aussi, mais, pour moi, je ne comprends pas plus de leur baragouin que si c'étoit du grec, comme on dit. Du grec! continua-t-il, je suis bien sûr de les entendre, assez s'ils parlent grec. Allons-y, lui dis-je, prenez de cette excellente eau, & buvez un coup avec moi à la santé de sa majesté George III, & à sa longue postérité.

Je tenois alors à la main une tasse de noix de coco, que j'avois apportée d'Arabie, & je l'avois remplie jusqu'au bord. Strates but gaiement à la santé du roi, & il ajouta: « Confusion à ses ennemis. Puis il tira son bonnet, & le fit tourner en l'air avec un grand huza! — Maintenant, dis-je, ami, il me reste à vous rappeler un nom plus humble, mais sacré, le nom de — Maria! — Strates me demanda si c'étoit la Vierge Marie; & je lui répondis soudain: en vérité, je le crois, Strates. — Il ne dit mot, mais il fit un signe de désapprobation.

La journée avoit été très-chaude, & la longue altercation que j'avois eue avec Woldo m'avoit tant altéré, que je n'avois pas besoin

l'autre motif que de ma soif, pour faire de fréquentes libations auprès de cette source où long-temps j'espérai que l'on ne trouverait pas de sainte eau. — Strates, dis-je, bûvons à notre heureux retour. Allons, mon ami. J'ai déjà bu deux coups de plus que vous. Pourtant trois jamais vous n'assassier de cette excellente eau! — Tenez, Monsieur, me répondit-il gravement, j'ai bu de bon cœur à la santé du roi George, de sa femme, de ses enfants, de ses frères, de ses sœurs. Que Dieu les conserve tous! Amen. Mais quant à la santé de votre Vierge Marie, je ne suis pas un papiste, & je vous prie de m'excuser si je ne réponds point à des fâches qui ne conviennent point à mon église. — Pour notre heureux retour, Dieu fait que personne ne le desire plus ardemment que moi; car je suis déjà assez las de ce miserable pays: mais vous devez me pardonner si je ne bois pas encore de l'eau. On dit que ces sauvages prient le diable tous les matins auprès de cette source; & je crois que je sens les cornes dans mon ventre depuis que vous m'avez fait avaler une si forte rasade de cette eau infernale. »

allons, dis-je, Strates, ne foyez pas si recal-
citrant. J'ai encore une fante à vous propo-
ser. — Recalcitrant ou non, répondit-il, il
n'en passera pas une seule goutte dans mon
gosier. Je ne dis point cela par plaisirterie
je ne badine point. Mais vous, amusez-vous
de quelque chose de plus agreable, comme
vous levez coutume; car il n'y a point de
plaisanterie à se meler avec des gens qui ado-
rent le diable, avec des tortiléges, des enchan-
temens, pour aller se rendre malade dans un
endroit si loin de chez nous. Non, non! je
boirai tant de coups de vin & d'eau-de-vie
que vous voudrez; mais point encore de cette
maudite eau pour Strates. Je suis sûr que tou-
tes ces folles m'ont déjà fait du mal. — Dieu
me pardonne! — Alors, dis-je, j'en boirai
seul; & vous serez déformais indigne du nom
de Grèc; vous ne mériterez pas même celui
de chrétien. — Levant alors ma tasse à la
hauteur de ma tête! voici, dis-je, qui est pour
Catherine, impératrice de toutes les Russies,
& pour les succès de tous ses guerriers triom-
phans à Paros. Ecoutez la prédiction que je
fais au pied de cet autel. Il ne s'écoulera pas
encore bien des âges, sans que les lieux où
l'inhumation est abrollesse. M.ijnp

nous sommes en ce moment ne deviennent
une partie florissante de ses vastes états,

Strates fit alors un grand saut. " Si le diable dit-il, vous a déjà révélé cela du fond de la source, il ne vous a pas fait attendre long-temps. Dites la vérité, & si du diable! Voilà le proverbe. Mais ce qui est vrai, est vrai, de quelque part qu'il vienne. Donnez-moi votre tasse. Je veux boire à la santé de Catherine, en dussé je crever. — Il avança alors ses deux mains. Strates dis-je, ne vous pressez pas tant. Rappelez-vous que cette eau est enchantée par les adorateurs du diable. Il ne faut point se jouer à cela. Vous êtes loin de chez vous, dans les champs, & vous pouvez attraper quelque maladie, surtout si vous buvez à la santé de la Vierge Marie. Que Dieu vous pardonne. Souvenez-vous des cornes que le premier coup d'eau vous a fait sentir. Avec un coup enoore, elles peuvent vous percer de part en part. — La tasse! la tasse! dit-il, & toute pleine encore. Je défie le diable, & je m'en rapporte à Saint George & au Dragon. Voici qui est à la santé de Catherine, impératrice de toutes les Russies; que le ciel confonde ses ennemis, &

envoie au diable tous les gens qui sont à Paros. — Fort bien, m'écriai-je, l'ami, vous avez été long-temps à vous décider; mais ce n'a pas été sans intention. Pour moi, je suis bien sûr de n'avoir pas envoyé au diable tous les gens qui sont à Paros. — Et moi, je l'ai fait & le ferai encore, répondit-il. Au diable les gens qui sont à Paros, en Chypre, à Rhodes, en Crète & à Mytilene, par-dessus le marché. Je bois encore en le souhaitant de tout mon cœur. Ainsi soit-il, amen! — Et qui croyez-vous, dis-je, qui soit à Paros? — Et, je vous prie, qui peut y être, me répliqua-t-il, si ce ne sont les Turcs & les diables, la plus infâme race de monstres & d'opresseurs qu'on puisse trouver dans le Levant. J'ai été à Paros, moi! Y avez-vous été aussi? — Que j'y sois allé ou non, ce n'est pas de quoi il s'agit, Strates. La flotte de Catherine, & une armée de Russes y sont probablement en ce moment; & vous, sans y être provoqué, vous buvez pour envoyer au diable la flotte & l'armée de ces braves Russes, qui sont venus de si loin pour combattre & vous rendre la liberté & le libre exercice de votre religion. Ne vous ai-je pas déjà dit que vous n'étiez pas Grec, & qu'à peine vous

méritiez le nom de chrétien. — Ah ! Monsieur, s'écria Strates, ne redites pas cela. J'aimerois mieux mourir, Je ne vous ai pas d'abord compris, lorsque vous m'avez parlé de Paros. Je n'ai dans le cœur aucun sentiment de haine pour les Russes. Que Dieu les protége, & que ma folie puisse ne leur causer aucun mal. Huzza & victoire à Catherine ! » En prononçant ces derniers mots, il faisoit voler son bonnet.

Un grand nombre d'Agows avoit paru au haut de la colline, & nous contemploient en silence & avec étonnement, Strates & moi, tandis que nous étions auprès de l'autel. Deux ou trois d'entr'eux s'étoient même avancés jusqu'au bord du marais, & avoient bien vu les grimaces de Strates & entendu son huzza; aussi ne manquèrent-ils point de demander à Woldo ce que tout cela signifioit ? — Woldo leur dit que cet homme étoit fou & avoit été mordu par un chien enragé, ce qui nous les eut bientôt réconciliés. Ils dirent même qu'il seroit infailliblement guéri par le Nil; mais que l'usage en pareil cas, étoit de boire l'eau à jeûn. Je fus très-content non-seulement que Woldo eût donné cette tournure à ce que

nous avions fait, mais que nous eussions rencontré par hasard, un remède qui nous montre qu'il subsiste encore de nos jours une connexion entre le Nil & son ancienne régulatrice, la constellation du chien.

CHAPITRE XIII.

Coup-d'œil sur les anciens qui ont tenté de découvrir les sources du Nil. — Preuve qu'il ne les ont point découvertes. — Preuve que les Jésuites ne sont pas non plus parvenus jusqu'à ces sources.

Récits fabuleux du P. Kircher. — Découverte faite par M. Bruce.

Les efforts pour découvrir les sources du Nil, & pour connoître les causes de ses débordemens, remontent dans l'antiquité, aussi loin que puissent nous condonner l'histoire & la tradition, & même au-delà, s'il est vrai que ce fleuve fameux soit le sujet premier des hiéroglyphes. Il doit surtout être compté dans le petit nombre des phénomènes d'histoire naturelle, qui ont fixé l'attention des anciens philosophes; & des hommes de tout état, de tout rang ont en cela secondé les philosophes avec une ardeur & une persévérance rares. Cepen-

dant la découverte des sources du Nil, souvent entreprise, & toujours dans les circonstances les plus favorables en apparence, n'a jamais été exécutée. Tous ces travaux répétés ont été vains ; le secret est demeuré long-temps impénétrable, & la gloire de le révéler a été réservée à ce siècle déjà célèbre par tant d'autres découvertes.

Quoique l'Egypte n'ait point été, comme on l'a dit, créée par le Nil, elle lui doit ses plus grands avantages. Elle n'est jamais plus belle que quand le fleuve l'a inondée ; & la richesse & sa pauvreté dépendent du plus ou moins d'accroissement des eaux. Toutefois ce n'est point en Egypte qu'on a commencé d'observer le temps & la cause de ces débordemens. On en avoit du moins calculé les effets, avant de se hasarder à bâtir une ville jusqu'où les débordemens pouvoient atteindre.

L'homme ignorant d'abord la cause des crues du Nil, ainsi que l'extension qu'elles pouvoient avoir, se souvenoit seulement des déluges qui avoient dévasté la terre, & dont les traces étoient encore empreintes sur le front des montagnes. Il eut donc raison d'être étonné en

voyant que le fleuve, quelque grands, quelque terribles que fussent ses débordemens, étoit toujours soumis à un pouvoir qui régloit le temps de ses crues, & qui lui défendoit de détruire la terre qu'il étoit destiné à enrichir. Rentré dans son canal, il cessoit d'inonder les champs auxquels il avoit donné la facilité d'être mis en culture, & dispensé la plus grande fécondité. Mais quel étoit le pouvoir qui régloit ainsi les débordemens du Nil? C'est ce qu'on ne pouvoit deviner; & on ignoroit conséquemment si cette régularité devoit être passagère ou éternelle, & si le fleuve ne pouvoit pas tout-à-coup franchir ses limites, & entraîner à-la-fois dans l'Océan les moissons & les laboureurs.

Ce n'étoit sans doute qu'en découvrant la cause des débordemens du Nil, ou d'après une très-longue suite d'observations, qu'il étoit possible de déterminer si ce fleuve étoit constant dans le retour périodique de ses crues, ou si, au bout d'un certain temps, ses crues ne cesseroient pas. Avant qu'on se fût bien assuré de cela, le laboureur pouvoit bien cultiver les plaines de l'Egypte, mais non se hasarder à y bâtir; aussi faisoit-il sa demeure dans les

montagnes, où il bravoit les débordemens. Ce que j'avance ici, paroît évident, d'après ce que nous avons vu à Thèbes, où les Aborigènes ne bâtirent point pour se loger, mais où ils creusèrent dans le roc vif des milliers de cavernes qu'on voit encore, & qui furent comme nous l'avons déjà observé, la demeure des anciens habitans, venus d'au-delà de l'isle de Meroë.

Les philosophes de Meroë semblent avoir été les premiers qui aient entrepris de faire des observations suivies, pour que leurs descendants connussent bien les temps où ils pourroient résider dans les plaines de l'Egypte, & les cultiver sans craindre les débordemens du Nil. L'isle de Meroë, remplie de troupeaux & de pasteurs, située sous un ciel toujours sans nuage, & n'ayant qu'un très-court crépuscule, étoit placée entre le Nil & l'Astaboras, où les deux fleuves (1) portent les eaux qui tombent dans l'est & dans l'ouest de l'Ethiopie, & viennent se réunir dans une latitude hors des limites des pluies du tropique. Cette terre étoit trop haute pour que le Nil pût l'inonder; mais elle étoit en même temps assez près du

(1) Le Nil & le Tacazze.

fleuve, pour qu'on fût à même d'observer les divers degrés de ses crues.

Sirius, la plus brillante étoile du firmament, vraisemblablement la plus grande, la plus près de la terre, comme elle est la plus propre aux observations dont je parle, Sirius se trouvoit dans une position verticale avec l'isle de Meroë. On ne dut donc pas être long-temps à s'appercevoir que l'ascension héliaque de la canicule étoit l'instant où toute l'Egypte devoit se préparer à recevoir une inondation, sans laquelle le laboureur solliciteroit vainement la terre de lui donner des moissons. Les champs étoient des déserts couverts de poussière, les métairies sans agriculture, les agriculteurs sans semence, & des maisons peut-être bâties au milieu de l'endroit où les eaux débordent, quand à une époque fixe on voyoit s'avancer le signe brillant qui venoit avertir le possesseur des champs d'appeler le laboureur, le laboureur de se procurer des semences, & l'étranger de s'éloigner d'un endroit destiné à être bientôt caché par les eaux.

Rien n'étoit donc plus naturel que d'observer les rapports qu'il pouvoit y avoir entre

les débordemens du Nil & la constellation du chien. Il est même probable qu'en cherchant à pénétrer la cause des débordemens du Nil, on fit plusieurs découvertes utiles; mais la cause même qu'on désiroit de connoître resta cachée. Cependant ces effets étant constamment réguliers, on ne doit point s'étonner si la reconnaissance attribua à l'étoile Sirius une partie des bienfaits du Nil. Quoique ces recherches semblassent n'intéresser que l'Egypte & la Nubie, elles n'en devinrent pas moins l'objet des méditations de tous les philosophes de l'antiquité, & de tous ceux qui étudiaient la nature.

L'on crut que le meilleur moyen de connoître la cause de ce phénomène, étoit de découvrir les sources du Nil: mais comme cette découverte présentoit de grands obstacles, on pensa qu'elle ne pouvoit être entreprise que par des rois, qui soumettroient les nations en les découvrant, & dont la puissance, la richesse, les armées nombreuses triompheroient des difficultés, qui, en se succédant continuellement, rebutent le zèle, épient le courage, & rendent nuls tous les efforts des voyageurs les plus intrépides.

Sesostris, l'un des plus anciens & des plus célèbres conquérans de l'antiquité, désirait, dit-on, avec ardeur de pénétrer, dans le cours de ses victoires, jusqu'aux sources du Nil, & il eut même préféré cette gloire à celle que lui donnoit une monarchie presqu'universelle.

*Venit ad occasum mundique extrema Sesostris,
Et Pharios currus regum cervicibus egit:
Ante tamen vestros amnes Rhodanumque, Padumque,
Quam Nilum de fonte bibt.* *Lucan.*

J'ai déjà assez parlé au long des efforts & des revers de Cambyses (1).

*Vesanus in ortus
Cambyses longi populos pervenit ad raviay*is* iup-
Defectusque epulis, & pastus cæde suorum
Ignoto te, Nile, redit.* *Lucan.*

Alexandre est celui qui voulut essayer ensuite de découvrir les sources du Nil, & son expédition mérite plus d'attention que celle de ses prédecesseurs. Quand il eut conquisté l'Egypte, & qu'il fut arrivé dans les déserts de la Lybie, au temple de Jupiter-Ammon, antique & célè-

(1) Volume 2, liv. 2, ch. 9, al. 2, br. 11.

bre divinité des Pasteurs, la première chose qu'il demanda, fut en quel endroit le Nil prenoit sa source. Les prêtres de ce temple lui donnerent les instructions nécessaires pour y parvenir; & il choisit, dit-on, des Ethiopiens, comme les gens les plus propres à découvrir cette source, qu'il leur commanda de chercher.

Summus Alexander regum, quem Memphis adorat,
Invidit Nilo, misitque per ultima terræ
Æthiopum lectos: Illos rubicunda perusti
Zona poli tenuit, Nilum videre calentem.

Lucan.

Ces Ethiopiens, en partant de leur temple dans le désert d'Elva ou d'Oasis, ou, de ce qui revient au même, des bords du Nil, de Thèbes, durent suivre presque le même chemin qu'a suivi Poncet, jusqu'à l'endroit où l'on rejoint le Nil, aux environs de Moscho, dans le royaume de Dongola. Ils allèrent ensuite, comme lui, à Halfaïa, où le Bahar-el-Abiad, c'est-à-dire la rivière blanche, joint le Nil, dans un endroit qu'on nomme Hojila, à cinq milles au dessous de la ville. Pour éviter les montagnes de Kuara, ils passerent entre la rive occidentale du Nil & le Bahar-el-Abiad, & ils remontèrent le long du fleuve

droit au sud, jusqu'aux montagnes de Fazuclo, pays où son cours devoit nécessairement être connu. Après avoir passé la grande chaîne de montagnes connues sous le nom de Dyre & Tegla, entre les 11 & 12°. de latitude nord, où sont les grandes cataractes, ils descendirent dans le plat pays des Gongas, jusqu'au près du Bizamo, près du 9°. de latitude nord. Là le Nil, changeant sa direction nord & sud, tourne droit à l'est, & enclave toute la province de Gojam.

Il est probable que les Ethiopiens envoyés par Alexandre, croyant toujours que le Nil remontoit au sud, prirent cette direction vers l'est pour un angle, qui étoit compensé par un autre angle vers l'ouest, où ils s'imaginoient qu'ils le rejoindroient bientôt. Ils continuèrent donc à marcher vers le sud jusqu'au près de la ligne, mais ils ne revirent pas le fleuve, ni ils ne purent en avoir aucune connoissance, car ils lui tournèrent le dos, & ils l'avoient laissé par les 11°. de latitude nord. Ils rapporterent donc à Alexandre, comme c'étoit en effet très-vrai, qu'ils avoient remonté le cours du Nil droit au sud, jusques par les 9°. de latitude, où ils l'avoient vu aller tout-

à coup du côté de l'est , sans qu'ils eussent pu le revoir. Ils ajoutèrent que le fleuve n'étoit point connu sous la ligne ; que , tant qu'ils l'avoient vu , ils ne s'étoient point appercus qu'il fût diminué , & ils n'avoient aucune preuve qui leur annonçât qu'ils étoient près de sa source , & qu'enfin ils avoient trouvé le Nil chaud , tandis qu'ils croyoient qu'il naissoit au milieu des neiges.

Cette découverte , car c'en étoit une , puisqu'elle apprenoit que le fleuve tournoit à l'est , cette découverte , dis-je , fit une si forte impression sur l'esprit d'Alexandre , que quand il arriva près des sources de l'Indus , grossi alors par la fonte des neiges du Caucase , & se débordant en été , il crut être parvenu à la source même du Nil qu'il avoit déjà vu dans l'ouest ; & il regarda cet avantage comme le plus glorieux de ses travaux (1). Il écrivit soudain à sa mère Olympias , pour lui annoncer cette grande nouvelle. Mais bientôt après , convaincu de son erreur , & trop ami de la gloire pour vouloir accrédition un mensonge , il effaça ce qu'il avoit écrit. Cependant tout

(1) Arrianus de exped. Alexandri , lib. 6.

cela n'avoit point rebuté ce conquérant, & il avoit résolu de chercher lui-même les sources du Nil quand il seroit de retour des Indes.

..... Non illi flamna, nec undæ,
Nec sterilis Libyæ, nec Syrticus obstitit Ammon.
Istet in oceasus, mundi devexa fecutus :
Ambissetque polos, Nilumque à fonte bibisset :
Occurrit suprema dies, naturaque solum
Hunc potuit finem vesano ponere regi.

Lucan.

Ceux à qui la lecture des anciens n'est pas familière, trouveront sans doute bien étrange qu'un prince aussi instruit qu'Alexandre, qui avoit dans son armée un grand nombre de philosophes, de géographes, d'astronomes, & qui étoit continuellement en correspondance avec Aristote, dont les connaissances étoient presqu'universelles, après avoir vu le Nil en Egypte, venant du côté du midi, ait pu croire avoir trouvé sa source sur les bords de l'Indus, dans le nord-est, & si loin de l'Ethiopie. Mais les préjugés de son siècle disculpent facilement le vainqueur de Darius. Les anciens ne pouvoient se défaire de leur opinion erronée concernant les deux mers.

Ils avoient navigué dans toutes les parties

Tome IX.

N

de la mer Caspienne ; ils en avoient presque fait le tour ; & pendant qu'ils conquéroient des royaumes entre cette mer & l'océan ; pendant qu'ils voyoient que l'eau en étoit douce, qu'elle n'avoit ni flux ni reflux, ils persistoient à croire qu'elle faisoit partie de l'océan. D'un autre côté, ils étoient persuadés obstinément que sur la côte orientale d'Afrique, vers les 15°. de latitude sud, il y avoit une langue de terre qui s'étendoit à l'est & au nord-est, & étoit jointe à la peninsule de l'Inde, & conséquemment faisoit un lac de cette partie de l'océan. En vain depuis plusieurs siècles des vaisseaux de différentes nations avoient fait le voyage de Sofala, sans voir une pareille langue de terre. Ils n'avoient pu en détruire l'existence prétendue, & on s'étoit contenté de la placer plus loin dans le sud ; & quoi qu'Eudoxe passant de la mer Rouge dans l'Océan Indien, eût doublé le cap de Bonne-Espérance, ce qui prouvoit invinciblement que la jonction de la côte orientale d'Afrique avec l'Inde, étoit imaginaire, on aima mieux continuer à croire cette jonction réelle, & traiter de fable la navigation d'Eudoxe.

Les Grecs ont toujours cru qu'aucune rivière

ne pouvoit prendre naissance sous la zone torride. Ils croyoient également que la fonte des neiges étoit la cause unique de la crue des rivières & des fleuves en été; & c'étoit donc à cette cause qu'ils attribuoient les débordemens du Nil. Quand Alexandre apprit des Ethiopiens, qu'il avoit chargés de remonter le cours du Nil, que vers le 9°. de latitude ce fleuve tournoit droit à l'est & ne reparoissoit plus, il imagina qu'il passoit à travers le prolongement imaginaire de terre, renfermant le lac imaginaire, & jointe à la peninsule de l'Inde, & qu'ensuite il alloit au nord jusqu'au Caucase où il étoit grossi par la fonte des neiges. Telle étoit aussi l'opinion du géographe Ptolemée.

Ptolemée Philadelphe, le second des princes de ce nom qui succédèrent en Egypte au trône d'Alexandre, entra en Ethiopie à la tête d'une armée, & marcha contre les Ngres Shangallas. Son projet étoit non-seulement de découvrir les sources du Nil, mais de pouvoir se procurer continuellement des éléphants pour les vendre aux rois de Syrie. L'on a déjà vu dans le premier volume (1) de cet ouvrage, quel fut le succès de cette expédition.

(1) Liv. 2, chap. 5.

Ptolemée Evergète, successeur de Ptolemée Philadelphe, étant dans la vingt-septième année de son règne, en paix avec tous ses voisins, entreprit d'aller en Ethiopie. Son dessein étoit sans doute de découvrir les sources du Nil: mais une singulière méprise fut cause qu'il ne réussit point. Il imagina que le fleuve Siris, à présent connu sous le nom de Tacazzé, étoit le Nil; & en remontant le long de ses bords, il se rendit à Axum, capitale de la province de Syré & de toute l'Ethiopie. Cependant ce qu'il dit de la neige dans laquelle on s'enfonçoit jusqu'aux genoux sur la montagne du Samen, me fait douter qu'il ait traversé le Siris, & qu'il ait été témoin de ce qu'il rapporte.

César, partagé entre l'honneur d'avoir conquis un royaume riche & puissant, & le plaisir d'en posséder la reine, qui étoit sans contredit la plus belle femme du monde, César, dit-on, profita des momens de paix dont il jouit en Egypte, pour chercher à connoître les sources du Nil; & sûrement le temps qu'il consacra à ces recherches, temps qu'il pouvoit employer d'une manière bien plus douce, fait plus d'honneur au Nil que tout ce qu'ont

fait les autres personnes qui en ont tenté la découverte. La nuit même où il acheva de renverser la monarchie égyptienne, César s'entretenoit des sources du Nil avec les savans d'Alexandrie, qui soupoient avec lui; & s'adressant à Achoréus, grand-prêtre du Nil, il dit :

Nihil est, quod noscere malim,
Quam fluvii causas, per secula tanta latentis,
Ignotumque caput. Spes sit mihi certa videndi
Niliacos fontes, bellum civile relinquam.

Lucan.

Le poète joue ici la curiosité de César, ou son désir de savoir, aux dépens de son patriotisme; car il lui fait déclarer formellement qu'il regardoit la guerre qu'il faisoit à son pays, comme le plus grand de ses plaisirs, & qu'il ne l'abandonneroit jamais que pour une seule chose qui le flatteroit encore davantage, c'est-à-dire, pour découvrir les sources du Nil.

Achoréus, fier de voir qu'un héros tel que César s'adresse à lui pour s'entretenir de ces sources inconnues, entre dans quelques explications :

Quæ tibi nescendi Nilum, Romane, cupidio est,
 Hæc Phariis, Persique fuit, Macedamque tyrannis;
 Nullaque non ætas voluit conferre satutis.
 Notitiam : sed vincit adhuc natura latendi.

Néron fit, à ce que nous attestent les Historiens, partir deux centurions pour découvrir les sources du Nil; & à leur retour, ils rendirent compte de leur voyage à l'empereur, en présence de Sénèque, qui semble n'avoir pas eu beaucoup de goût pour ces recherches. Les centurions rapporterent donc qu'après avoir fait beaucoup de chemin, ils étoient arrivés chez un roi d'Ethiopie, qui leur avoit fourni tous les secours nécessaires, & des recommandations avec lesquelles ils avoient pénétré dans des royaumes plus éloignés, où ils avoient vu des lacs immenses, dont l'étendue étoit inconnue aux gens du pays, & dont vraisemblablement on ne tropverroit jamais le bout.

Voilà tout le fruit que Néron put retirer de cette expédition. Vraisemblablement les centurions n'avoient pas été bien loin. Ils avoient manqué de courage, & ils revinrent avec une histoire mensongère qu'ils inventèrent pour cacher leur honte. Nous savons

à présent qu'il n'y a entre l'Egypte & les sources du Nil d'autre lac que le lac Tzana, & si les centurions de Néron étoient allés jusques sur ses bords, ils auroient pu le contempler dans toute son étendue, & voir la campagne bien au-delà. (1) Mais je crois qu'ils ne tentèrent point d'y aller, à moins qu'ils n'essayassent de traverser le pays des Shangallas, dans le mois de Juin ou de Juillet, où comme je l'ai déjà dit, il est absolument impossible d'y voyager, à cause de l'étonnante végétation des arbres & de l'eau qui couvre la terre, & que les centurions auroient pu prendre pour une suite de lacs.

Après tant d'efforts inutiles, les savans de l'antiquité commencèrent à croire la découverte des sources du Nil impossible ; & les poètes & les historiens n'en parlèrent plus que comme d'une chose désespérée.

Secreto de fonte scadens ; qui semper inaqui sit.

Querendus ratione latet, nec contigit ulli,

Hoc vidisse caput, fertur sine teste creatus.

Claudian.

(1) Il y a encore une autre chose qui me fait croire que ce voyage des Centurions est controuvé ; c'est qu'ils

Pliné, qui comme on fait, vécut sous Trajan, disoit que de son temps les sources du Nil étoient absolument inconnues. — *Nilus
in certis ortus fontibus, sit per deserta &
ardentia, & immenso longitudinis spatio
ambulans.* (1) Aussi les anciens ne firent depuis aucune tentative qui y eut rapport.

Tout ce que je viens de rapporter, démontre évidemment que les sources du Nil furent un mystère pour toute l'antiquité. On cessa même de les chercher, & *caput Nili querere
passa* en proverbe pour marquer l'inutilité d'une entreprise. Examinons maintenant les efforts des modernes pour renouveler une espérance abandonnée des anciens.

Le premier qui ait voyagé en Abyssinie, dans les derniers siècles, a été tout à-la-fois moine & marchand. Il y fut envoyé par Nonnosus, ambassadeur de l'empereur Justin, qui le fit partir la cinquième année du règne de ce prince, c'est-à-dire, en 522. Ce moine est appelé tantôt Côme l'ermite, tantôt Indo-

dissent que la distance, qui sépare Syene de Meroé, est de 660 milles. — Plin. lib. 6, cap. 29.

(1) Plin. Hist. nat. lib. 9, cap. 9.

plaustes. Plusieurs personnes ont pensé que ce dernier nom lui avoit été donné pour avoir beaucoup voyagé dans l'Inde ; mais rien ne nous montre que Côme soit jamais allé dans l'Inde Asiatique ; & je crois plutôt que cet hermite ne fut nommé Indoplaustes , qu'à cause de son voyage en Abyssinie , que les anciens appeloient l'Inde.

Côme l'hermite alla jusqu'à Axum , & il paroît qu'il observa très-bien les différences du climat , les noms & la situation des endroits où il passa ; mais il ne pénétra point jusqu'aux sources du Nil ; il ne l'essaya même pas. La province des Agows étoit sans doute alors inaccessible , puisque la cour se tenoit à Axum , qui est à l'est du Tacazzé & bien au-delà.

Aucun des Portugais qui arrivèrent des premiers en Abyssinie , ni Covillan , ni Roderigo de Lima , ni Christophe de Gama , ni même le patriarche Alphonso Mendez , n'ont vu les sources du Nil , ni n'ont dit les avoir vues. Pierre Paez vint ensuite , sous le règne de Za-Denghel , & c'est à lui à qui on attribue cet honneur. Je vais considérer un moment si ces prétentions sont bien fondées.

Paez a laissé une histoire manuscrite de la mission des jésuites, & des choses les plus remarquables qui se sont passées de son temps en Abyssinie. Cette histoire contient deux gros volumes *in-8°*. & est écrite d'un style simple & naturel. On en répandit des copies dans tous les colléges & les séminaires des jésuites ; & lors de la destruction de leur ordre, ces copies se sont trouvées dans toutes leurs bibliothèques.

Athanase Kircher jésuite, qui s'est rendu très-célèbre par la variété de ses connaissances & le nombre de ses écrits, & bien plus encore par la hardiesse avec laquelle il avance des faits invraisemblables & contraires à toutes les notions que nous avons en histoire naturelle ; Athanase Kircher est le premier qui ait publié une description des sources du Nil, qu'il dit avoir tirée du *Journal ou de l'Histoire de Paez*.

Cependant, je dois observer que je n'ai rien trouvé de pareil dans les trois copies de l'*histoire de Paez*, que j'ai vues en Italie, à mon retour d'Abyssinie. La première que je vis étoit à Milan, où par le crédit de quel-

ques amis, j'obtins la facilité de l'examiner à loisir. J'en vis une autre à Bologne ; & la troisième me tomba entre les mains à Rome. Je les parcourus rapidement, & j'allai vite à l'endroit où je croyois que devoit être la description que je cherchois : mais je ne l'y trouvai point. J'avois copié la première & la dernière page du manuscrit de Milan, que je comparai avec ceux de Rome & de Bologne, & je reconnus qu'ils étoient tous trois de même, mot pour mot ; mais, pas un d'eux ne contenoit une syllabe sur celle prétendue découverte des sources du Nil. Je déclinai toutefois, je ne me hasarderai pas à prononcer d'après ce seul examen. Je présenterai d'autres preuves à l'appui de mon opinion, & je démontrerai que le missionnaire Paez ne parle de la découverte dont on veut lui faire honneur, dans aucun de ses ouvrages, excepté dans celui qui a passé par les mains de Kircher.

Alfonso Mendez arriva en Abyssinie environ un an après la mort de Paez. Mais quoique la découverte des sources du Nil eût été très-flauteuse pour lui, pour le Pape, pour le

roi d'Espagne, & pour tous ses autres grands patrons d'Italie & de Portugal; quoiqu'il écrivit l'histoire du pays & de tout ce qui concernoit sa mission, d'une manière fort détaillée & avec beaucoup de jugement, jamais il ne dit rien du prétendu voyage de Paez aux sources du Nil; & cependant on s'est servi de l'autorité même d'Alphonso Mendez pour répandre cette histoire à Rome & en Portugal.

Balthasar Tellez, jésuite très-savant, a écrit sur l'Abyssinie deux volumes in-folio, dans lesquels on trouve beaucoup de candeur & d'impartialité, vu l'esprit de ce temps-là. Il déclare que son ouvrage est fait d'après les mémoires du patriarche Alphonso Mendez & les deux volumes de Paez, ainsi que d'après les relations & les lettres de quelques autres jésuites, qui tous avoient été en différents endroits. Tellez avoit eu une pleine communication de ces divers écrits. Il n'avoit point surtout négligé les relations annuelles de Paez, depuis 1598 jusqu'en 1622. Et cependant il ne fait aucune mention des sources du Nil, quoiqu'il ne manque pas de s'étendre avec complaisance sur le mérite & les travaux de chaque missionnaire, durant le long règne de

sultan Segued (1) qui occupe la moitié de son ouvrage.

A la suite de ce que je viens d'observer pour prouver que Paez n'est jamais allé aux sources du Nil, ni n'a prétendu y être allé, je veux transcrire le récit que Paez fait de ce voyage imaginaire, ou plutôt le récit que Kircher lui prête; & s'il est un seul de mes lecteurs qui puisse croire qu'un homme de génie, tel que Paez, transporté par hasard auprès de ces sources, tressaillant de plaisir & sentant toute l'importance de sa découverte, comme il paroît la sentir, puisse en avoir fait la description qu'on lui attribue, je consens à n'être regardé que comme le second de ce missionnaire.

Mais avant de copier cette description, il me reste à faire une observation sur les dates du voyage. Le mémorable jour qu'on a marqué pour celui de la découverte, est le 21 Avril 1618. A cette époque, les pluies ont déjà commencé à tomber; & la saison étant mal-faîne, les armées ne se tiennent point en campagne sans une extrême nécessité. Ce n'est

(1) Ce roi d'Abyssinie est le même que Socinios.

que depuis le mois de Septembre jusqu'en Février que les Abyssiniens s'écartent de leurs foyers & vont à la guerre.

Il y a en Abyssinie deux nations d'Agows; l'une est celle des Agows de Damot, qui habitent les environs des sources du Nil; & l'autre est celle des Agows connus sous le nom de Tcheratz-Agows, qui vivent près des sources du Tacazzé. Nous voyons dans l'histoire du règne de Socinios, qu'il marcha plusieurs fois contre les Agows. La première fois, ce fut en 1608, dans la quatrième année de son règne; & les annales éthiopiennes disent que c'étoit contre les Tcheratz-Agows. En 1611, Socinios alla combattre encore les mêmes Agows du Lafta; de sorte que si Paez avoit été tué avec ce prince, il n'auroit pu voir d'autre source que celle du Tacazzé. La troisième expédition du roi eut lieu en 1625, & fut dirigée contre Sacala, Geesh & Ashoa. Les Gallas firent une invasion en Gojam; mais ils se retirèrent, parce que l'armée royale marcha contre eux, & ils repassèrent le Nil vis-à-vis de leur pays. Socinios s'avança alors contre les Agows de Damot, & il livra bataille aux habitans de Sacala, d'Ashoa &

de Geesh, vivant autour des sources du Nil. C'est donc alors que Paez, ou tout autre qui eut été à la suite de l'empereur, auroit pu voir ces sources avec sécurité, puisque l'armée royale étoit campée non loin de-là, peut-être même à côté des sources, car le lieu conviendroit parfaitement bien pour un campement. Mais Socinios se trouvoit là en 1625, & Paez étoit mort en 1622.

A présent, je vais copier la description que Kircher a faite des sources du Nil, en disant qu'il l'avoit prise dans Paez; & je soumets cette description à tous les gens de bon sens, pour qu'ils jugent si elle paroît avoir été tracée par un témoin oculaire; si elle ne peut pas convenir aux sources de tout autre fleuve ou de toute autre rivière, comme à celle du Nil; & si enfin elle n'est pas trop vague pour donner une idée claire de ce qu'on a voulu faire connoître.

“ Les Ethiopiens (1) donnent aujourd’hui au Nil le nom d’abaoy. Il prend naissance dans le royaume de Gojam & dans le district

(1) In Cœdipo syntagma, I. cap. 7, p. 57.

de Sabala, dont les habitans s'appellent Agows. La source du Nil est dans la partie occidentale du Gojam, & dans l'endroit le plus élevé d'une vallée qui ressemble à une grande plaine environnée de hautes montagnes. Me trouvant dans ce canton le 21 Avril 1618, avec le roi & l'armée, je montai jusqu'à l'endroit où est la source, & j'observai tout avec beaucoup d'attention. Je découvris d'abord deux fontaines rondes, ayant chacune un diamètre d'environ quatre fois la largeur de la main; & je contemplai avec un extrême plaisir ce que ni Cyrus (1) roi des Perses, ni Cambyses, ni Alexandre le grand, ni le fameux Jules-César ne purent découvrir. Ces fontaines ne coulent point dans la plaine qui est sur le sommet de la montagne; mais l'eau sort au pied de cette montagne. Elles sont à environ un jet de pierre de distance l'une de l'autre. Les habitans disent que toute la montagne est remplie d'eau, & ils ajoutent que toute la plaine des environs flotte continuellement; preuve certaine qu'il y a beaucoup d'eau par-dessous. C'est aussi la raison pour laquelle,

(1) Je n'ai jamais vu dans aucun auteur ancien que Cyrus ait entrepris cette découverte.

au lieu de déborder au haut de la montagne, l'eau s'ouvre avec violence un passage en bas. Les gens du pays, ainsi que l'empereur qui étoit là à la tête de son armée, dirent que cette année la terre étoit moins tremblante autour des fontaines, à cause de la sécheresse; mais que les années précédentes elle trembloit au point qu'il étoit fort dangereux de s'en approcher. La plaine qui est au haut de la montagne a environ une portée de fronde de largeur. Les naturels habitent au bas de la montagne, du côté de l'occident, à une lieue de la fontaine. Cet endroit se nomme Geesh; & la fontaine paroît être à une portée de canon de Geesh. Enfin, la plaine où la fontaine est située, est d'un accès très-difficile de tous côtés, excepté du côté du nord, par où l'on peut y monter aisément.

Je ne me permettrai que quelques réflexions, mais elles suffiront pour prouver que cette description ne peut être l'ouvrage ni de Paez, ni d'aucune autre personne qui ait voyagé en Abyssinie. D'abord il n'y a point dans ces contrées, d'endroit connu sous le nom de Sabala; mais bien un qui porte le nom de Sacala. Sacala signifie en langue éthiopienne,

une terre très haute d'où l'eau tombe de tous côtés, tant de l'est que de l'ouest, du nord que du sud. Ainsi, les toits de maison, en forme de cône, les dessus de tentes sont appelés Sacala ; parce que quand il pleut, l'eau en découle également de chaque côté. Ainsi elle découle des sommets pointus des montagnes. Ainsi on voit à Sacala le Nil courant vers le nord, tandis que plusieurs autres rivières forment le lac & la rivière de Teras, & se précipitent vers le sud dans la plaine d'Ashoa, à trois cents pieds au-dessous du niveau de la montagne de Geesh.

Ni Sacala, ni Geesh ne sont à l'ouest du Gojam, ni n'approchent même de cette direction. Pour se rendre de Sacala en Gojam, il faut d'abord traverser les hautes montagnes de Litchambara, puis celles d'Amid-Amid ; en descendant d'Amid-Amid, on entre dans la province du Damot, & après l'avoir traversée dans toute sa largeur, on arrive sur les frontières occidentales du Gojam. Les erreurs qu'on trouve dans la description attribuée à Paez, sont telles qu'il est impossible qu'elles eussent échappé à un homme qui eût été sur les lieux, & à la suite d'une armée, dont

AUX SOURCES DU NIL. 215

chaque officier, chaque soldat le connaissant pour le favori du monarque ; se seraient empressés de lui donner des renseignements suffisants, n'y avoit même personne dans cette armée qui n'eût été fût cru honora, si Paez l'avoit seulement employé à lui aller chercher ainsi paille sur le sommet le plus élevé des montagnes d'Amid-Amid.

Tout est donc absolument faux dans la description dont je viens de parler, tant par rapport au nombre & à la position des sources, qu'à la situation de la montagne & du village de Geesh, ainsi qu'on peut s'en convaincre d'après ma relation & ma carte. Je tenois dans mes mains la prétendue description de Paez, lorsque je fis d'examen des sources du Nil & des lieux adjacens. (1) Je mesurai toutes les distances ; je les trouvai toutes imaginaires, & j'écrivis sur les lieux mêmes toute la partie de mon Journal qui y a rapport, & que j'offre au public telle qu'elle a été d'abord faite.

Il n'est pas aisé de concevoir pourquoi Paez observe : " que l'eau qui trouve une issue au pied de la montagne, ne coule pas par en-

(1) Le 4 Novembre 1770.

Il seroit bien étrange qu'il en eût été autrement ; & je ne doute pas qu'une montagne qui auroit fait jaillir l'eau par son sommet, tandis que cette eau auroit eu une libre issue au pied de la montagne, n'eût été la chose la plus curieuse que les deux jésuites eussent pu voir dans leur voyage. *moi* qui

Mais de quelle montagne parle le missionnaire ? Il ne l'a point nommée ; & il a dit au contraire, que les sources du Nil étoient situées dans la partie la plus haute d'une plaine. Je ne crois pourtant pas qu'il veuille dire que la partie la plus haute d'une plaine est une montagne. Si cela étoit, cette manière de décrire les choses ne pourroit être entendue dans un interprète. Paez dit ensuite que la montagne est remplie d'eau, & tremble ; & qu'il y a un village un peu au-dessous du sommet. Pour moi je n'ai rien vu de tout cela. Quelle que soit la montagne dont Paez veut parler, il peut bien y avoir des terrains froids & humides : mais si c'est la montagne de Geesh, je puis assurer qu'il n'y a point de village à plus d'un quart de mille de son enceinte. Le village de Geesh est à mi-côte d'un rocher, d'où l'on descend dans la plaine d'Ashoa. Le

pied de ce rocher, c'est-à-dire la plaine, est comme je l'ai déjà observé, trois cents pieds au-dessous du niveau de la base de la montagne de Geesh, & de l'endroit où jaillissent les sources du Nil.

Paez dit ensuite qu'il y a trois milles du village de Geesh aux sources. Mon quart-de-cercle étoit dans ma tente plantée près du village : ainsi il m'étoit nécessaire de mesurer la distance, afin de pouvoir en faire la compensation, & calculer mes observations comme si elles avoient été faites aux sources mêmes. Je châinai donc depuis le bord du sommet du rocher jusqu'au centre de l'autel verdoyant, d'où jaillit la principale source, & je trouvai 1760 pieds (1), c'est-à-dire, 586 brasses & deux pieds ; & c'est là ce que Paez appelle une lieue, ou la plus grande portée d'une bombe. Pour moi, je crois qu'il est impossible que quelqu'un qui auroit été sur les lieux, commît de pareilles erreurs, ou bien la relation devroit en général être regardée comme manquant de précision.

(1) Ce sont des pieds anglois, qui ont un pouce de moins que les pieds françois.

Je terminerai ceci par une observation qui prouve, je crois invinciblement, que Paez n'a jamais vu les sources du Nil. Il dit que le champ où sont situées ces sources, est d'un accès difficile, & que la montée en est très-rouide, excepté du côté du nord. Mais si l'on considère les premiers mots de cette description, on trouvera que c'est la descente & non la montée qui doit être difficile ; car les sources du Nil sont dans une vallée, & l'on descend plutôt dans une vallée que l'on n'y monte.

Cependant en supposant que ce soit une vallée, & que dans cette vallée il y ait un champ, qu'au milieu du champ s'élève une montagne, & que sur la montagne jaillissent les sources, je dirai encore que si ces lieux sont inaccessibles, c'est surtout du côté du nord, par où l'on y monte des plaines de Goutte. Quand on vient de l'est on y monte par Sacala & par la vallée de Litbhambara ; & quand on sort de la plaine d'Ashoa au midi, on a le rocher perpendiculaire & escarpé de Geesh, couvert d'arbustes épineux, d'arbres & de bambous, qui cachent l'entrée de cavernes affreuses. Au nord on a les mon-

tagnes d'Aformasha, couvertes également de toutes espèces d'arbres, de plantes armées d'épines, & surtout de kantussas. Ces lieux sont en outre remplis de bêtes féroces, & de beaucoup de grands singes à long poil, qui souvent marchent debout comme des hommes. Dans ces montagnes escarpées, on ne trouve que des sentiers fort étroits, qui semblent avoir été faits par les chèvres & des autres animaux sauvages; & quand on suit ces sentiers, ils conduisent souvent sur le bord d'un précipice, & on est obligé de rétrograder pour tâcher de trouver un meilleur chemin. Enfin en venant de l'est, des environs de Zéegam, & de la plaine, où le fleuve fait tant de touts & de détours, on trouve le chemin moins difficile; & cependant ceux qui montent aux sources du Nil par ce côté, n'ont pas encore que cela soit trop aisé.

Il ne me reste qu'une chose à remarquer, c'est qu'aucun des jésuites, soit Paez, soit quelqu'autre missionnaire, ne fait usage de cette découverte en géographie, ni ne l'a appliquée à fixer la longitude, ni la latitude d'aucun endroit. Les historiens de cette société lettrée, n'ont pas même jugé à propos de profiter

des documens qu'on leur avoit présentés, pour faire mention du voyage de Paez; paro qu'il n'eut pas sans doute été aisé de soutenir d'après la seule autorité de Kircher, qui écri voit à Rome la réalité d'une découverte qu'il attribue à Paez, & qui ne se trouve point dans les écrits de Paez lui-même. Si ce voyage étoit vrai, on en auroit au moins publié l'itinéraire; & la plupart des jésuites étoient assez instruits pour déterminer, tant bien que mal, la latitude & la longitude de quelques endroits situés dans ces pays où ils ont demeuré près de cent ans. Ajoutons qu'aucun membre de cette société n'a jamais rien dit de l'idolâtrie qui règne aux environs des sources du Nil; & cependant il semble que tout ce qui a rapport à la religion, n'auroit pas dû leur échapper.

Si les jésuites avoient voulu aller aux sources du Nil, ils auroient pu partir de Dancaz; & par le moyen d'une boussole, dont l'usage étoit alors bien connu des Portugais, il leur eut été aisé de s'y rendre & de tracer exactement leur route. Quand ils habitent leur couvent de Gorgora, ils n'étoient pas à cinquante milles de Geesh. Ils se sont cependant

trompés de dix milles, en disant qu'il y avoit plus de soixante milles de distance entre ces deux endroits ; mais cette erreur vient de ce qu'ils croyoient que les sources du Nil étoient dans la province de Gojam, & que du Gojam à Gorgora, il y a en effet une soixantaine de milles.

Quand après avoir bien déterminé la latitude & la longitude de Gondar, je partis pour me rendre aux sources du Nil, je pensai que la connoissance géographique des lieux, étoit le seul fruit que la postérité pourroit retirer de mon voyage, & qu'il valoit mieux tracer un journal sec, un simple itinéraire, que des descriptions plus agréables, mais moins utiles. D'après cela, je fixai chaque jour la durée de ma marche, la montre à la main, & j'en réglai la direction avec une boussole. Je pris la hauteur du soleil & des étoiles à Dingleber sur les bords du Kelti, & à Goutto, & enfin je déterminai la latitude des sources du Nil d'après plusieurs observations, & leur longitude d'après une observation scèle, mais très-distincte & très-favorable. Je dois ajouter que j'attendis à être de retour à Gondar pour faire tous mes calculs plus tranquillement & avec plus d'exactitude.

Je m'en revins des sources du Nil par un chemin différent de celui que j'avois pris en y allant. Je suivis la rive opposée du fleuve; & j'observai la hauteur du soleil non loin du couvent de Welled-Abbo, dans la maison même du shataka Welled-Amlac, dont je parlerai bientôt. Arrivé à Gondar, j'additionnai le nombre de milles que j'avois faits chaque jour, en défaillant les circuits, estimant ce qui étoit douteux & réduisant tout à une ligne directe, comme on fait quand on voyage par mer. Je marquai aussi sur ma carte tous les villages que j'avois traversés ou vus à peu de distance de la route, ainsi que le grand nombre de rivières qu'il me fallut passer. Ceux qui jetteront les yeux sur cette petite carte, ne pourront se former qu'une idée imparfaite des peines immenses qu'elles m'entraînèrent. Cependant j'avois amplement récompensé de mes peines, quand je comparaîs à Gondar, le calcul de ma route suivant la boussole, avec celle qu'il devoit donner d'après mes observations astronomiques. Je trouvai que je ne m'étois trompé que d'environ huit milles sur la latitude, & sept milles sur la longitude, ce qui de très-peu de conséquence dans une grande carte, & presque imperceptible dans une carte réduite.

Certes, ni Pierre Paez, ni aucun autre homme qui ose prétendre à une découverte si long-temps & si ardemment désirée, n'auroit pu faire ce que jai fait; d'autant qu'en partant de Gorgora, il y a la moitié moins de chemin qu'en partant de Gondar. Mais s'il étoit vrai que Paez eût entrepris la découverte dont Kircher lui fait honneur, il n'en seroit pas moins vrai qu'il auroit laissé le monde dans la même ignorance où il l'avoit trouvé; puisqu'il eut voyagé comme un voleur, & qu'en découvrant les sources cachées du Nil, il leur eût jeté un coup-d'œil, & eût soudain laissé retomber le voile sur elles, comme s'il avoit crain de les voir. *Et si ainsi*

Ludolf & Vossius se sont beaucoup égayés sur l'histoire de cette découverte; ils croient que Kircher l'a faite pour Paez dont ils ne citent point le nom, mais qu'ils appellent le découvreur de rivières. Ils disent qu'il n'est trèsridicule d'imaginer que l'empereur d'Abyssinie fasse venir un jésuite d'Europe, pour être l'antiquaire de son pays, lui apprendre que les sources du Nil étoient dans les Etats, & lui montrer l'endroit où elles jaillissent. Mais n'en déplaît à Vossius, sa critique est

déplacée. Ni Paez, ni Kircher, ni qui que ce soit qui ait écrit le livre où l'on parle de cette découverte, n'a jamais prétendu qu'on eût eu besoin d'apprendre à l'empereur d'Abyssinie, en quel endroit étoient les sources du Nil. Il raconte seulement que les Agows de Geesh lui ont dit que la montagne trembloit dans les tems de sécheresse ; qu'elle avoit même tremblé cette année, & que l'empereur présent au récit des Agows, l'avoit confirmé par son propre témoignage. Ce n'est pas dire, ce me semble, que Paez ait appris à l'empereur, dont l'armée étoit campée près de Geesh, que les sources du Nil se trouvoient dans ses Etats, & que c'étoit celles-là même qu'il voyoit. Malheur aux ouvrages de Scaliger, de Bochart & de Vossius, s'ils étoient exposés à une critique d'aussi mauvaise foi.

Une mission protestante succéda immédiatement, je crois, à celle des Portugais, & consistoit en un seul missionnaire, Pierre Heyling de Lubec. Quoiqu'il vécût plusieurs années en Abyssinie, & qu'il y obtint même un grand crédit & de l'emploi, il n'entreprit jamais de découvrir les sources du Nil. Il s'étoit consacré à une vie studieuse & soli-

tâche. Il avoit entr'autres connaissances, celle des lois romaines (1) & il employa une grande partie de son temps à les traduire dans le langage du pays, d'après un plan qu'il avoit apporté d'Allemagne pour engager les Abyssiniens à adopter ces lois. Mais il ne vécut pas assez pour voir réussir son projet, quoiqu'il eût déjà achevé la traduction. Cet ouvrage, ainsi que deux autres livres qu'il avoit composés en Geesh, existent encore, & sont dans les mains de quelques Abyssiniens, à ce qu'on m'a assuré plusieurs fois en confiance.

Il me reste à parler de l'expédition la plus extraordinaire qui ait été entreprise pour découvrir les sources du Nil. C'est celle de Pierre Joseph le Roux, comte de Desneval. Il avoit servi dans la marine royale de Danemarck depuis l'année 1721, & en 1739 il fut élevé au grade de vice-amiral. Il dit dans un ouvrage qu'il a publié, & que j'ai maintenant sous les yeux, que M. du Rout, ambassadeur de Louis XIV, & tous ceux qui ont été envoyés par les Anglois & les

(1) Les instituts de Justinien, si il existe.

Hollandois pour visiter l'Abyssinie, ont péri parce qu'ils ne connoissoient pas la véritable clef dont il falloit se servir pour y entrer; & il se flatte d'avoir trouvé cette clef en Danemarck.

En 1739, le comte de Desneval se démit de son grade dans la marine Danoise, & partit pour l'Egypte; & pour voyager avec plus de facilité dans ces pays où les mœurs sont si douces & si hospitalières, il prit avec lui son épouse. Le comte & la comtesse arrivèrent au Caire, où ils commencèrent également dans une réjouissance publique, par disputer sur l'étiquette avec la populace turque; ce qui ne manqua pas d'atirer les janissaires & les gardes de la police, qui voulurent s'emparer d'eux: mais ils prouverent que leur jument grise, comme ils le disent eux-mêmes, étoit leur meilleur cheval. Mde. de Desneval se démena si bien qu'elle mit les janissaires en déroute après en avoir blessé plusieurs avec une paire de ciseaux, arme féminine qu'elle eut sans doute employée plus doucement & d'une manière plus utile, dans son pays & au milieu de sa famille.

Cependant si le comte connoissoit bien la

et ce q[n] nécessaire pour entrer en Abyssinie, il n'en fut pas trouver la porte. Son premier projet fut très-ridicule. Il résolut de remonter le Nil avec une flotte armée de petits canons, & toutes les provisions nécessaires pour lui & pour sa femme. Quelques personnes plus sages que lui, voulurent lui rappeler qu'en vainable gouvernement le protégeroit assez pour permettre à sa flotte de passer les confins de l'Egypte, & d'aller jusqu'à la première cataracte, où les pilotes auraient certainement, sur la méchanceté des habitants, laissé faire ce qu'en vain il arriveroit à Ibrim & Dior, lieux où sont les dernières garnisons dépendantes du Caire, à quoi il pourroit parvenir pour de l'argent, car avec de l'argent obtient tout des tyrans de l'Egypte; qu'à plusieurs journées de marche, au-delà d'Ibrim & de Dior il trouveroit les vastes & stériles déserts de Nubie; & que plus avant dans le sud, il verroit la cataracte d'Am Adel, où le Nil tomberait perpendiculairement d'un rocher de vingt pieds de haut, qui opposeroit une barrière insurmontable. Le conte ignoroit les mœurs de ces contrées, mais excessivement présomptueux, se flatta de vaincre ces obstacles. Il crut que les garnisons d'Ibrim & de Dior

Deir Iliy procureroient des hommes pour démonter sa berge, & en charrier toutes les pièces au-dessus de la cataracte, où il la remonteroit dans son entier, & la dangeroit de nouveau dans le Nil. Où est connu le nom de Succoot, c'est-à-dire, la place des tentes. Les Kennous qui vivent près de la cataracte, ont divers villages, dont un est connu sous le nom de Succoot, c'est-à-dire, la place des tentes. C'est là qu'après avoir conquis Syone sous le califat d'Omar, Kalidibn-E-Waaliy campa avec son armée, tandis qu'il étoit en marche pour aller attaquer Dongola. Un autre de ces villages, situé dans une plaine qui borde le fleuve, s'appelle Afel-Dimmo, où le champ du sang, parce que le même Kalid y défit une armée des Nubiens, qui venoit au secours de Dongola, dont le vainqueur fit le siège & qu'il prit immédiatement. Ces deux villages sont au-dessous de la cataracte & sur les terres d'Egypte. Les habitans n'ont d'autre occupation que de ramasser du séné qui est très-abondant dans ces contrées, & qu'ils chargent dans des bateaux pour aller le vendre au Caire.

Au-dessus de la cataracte, sur les terres des Nubiens,

Nubiens, est un autre grand village, nommé Takaki, & appartenant également aux Kennoufs. Quelques-uns de ces pauvres marchands de Séne, furent présentés au comte de Desneval, qui fit un traité avec eux, pour que tous les habitans des deux villages l'aiddassent à se rembarquer, lorsque sa berge seroit chargée au-dessus de la cataracte. Mais malgré son traité, il n'est pas douteux que s'il fût allé jusques-là, il n'eût perdu la vie parmi les barbares à qui il osoit se fier.

Le comte de Desneval avoit mené avec lui & sa femme, son lieutenant, M. Norden, Dantos, qui devoit lui servir de dessinateur. Mais ni le comte, ni la comtesse, ni le voyageur, n'entendoient un mot des langages de divers pays où ils devoient passer. Heureusement pour les voyageurs, il y a toujours des hommes honnêtes parmi les marchands François & Vénitiens établis au Caire. Quelques-uns d'entr'eux voyant l'obstination du comte, essayèrent de lui persuader qu'il étoit plus militaire, plus digne d'un amiral de détacher son lieutenant Norden, pour reconnoître Ibrim, Deir, la cataracte de Jan-Adel, & renouveler le traité avec les Kennoufs de Succoot & Dasel-Dimmo.

Norden s'embarqua donc sur un des vaisseaux ordinaires, qui navigent sur le Nil. Tout le monde connaît son voyage. Il y a certainement beaucoup de mérite dans sa relation: mais elle est remplie de détails, de disputes & de combats avec les matelots & les portefaix, détails dûs en grande partie à l'ignorance du langage, & qu'on auroit fort bien fait de supprimer, parce qu'ils n'instruisent point, & qu'ils ne servent qu'à décourager les voyageurs. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés & après avoir éprouvé beaucoup de désastres, que Norden arriva à Syéné, & à la première cataracte. Il en eut encore à souffrir bien davantage pour se rendre à Ibrim, où le Katcheff le mit en prison, lui déroba tout ce qu'il avoit porté dans son bateau, & ne le laissa reprendre la route du Caire, qu'après lui avoir long-temps fait craindre qu'il l'égorgeroit, comme il l'avoit effectivement résolu d'accord avec ses janissaires.

Cet exemple dissuada le comte de chercher vainement à pénétrer en Abyssinie par le Sennar; & il fut, sans doute, très-heureux que son entreprise ne l'eût pas conduit jusques chez les Kennouis de Succoot. Il changea donc de

plan, & résolut d'aller en Abyssinie par le cap de Bonne Espérance, l'Océan-Indien, le détroit de Bab-el-Mandel, la mer Rouge & Masuah. Il obtint pour faire ce nouveau voyage, une commission du roi d'Espagne, & ayant osé prendre deux vaisseaux Anglois, qui étoient sous la protection d'un fort neutre de l'isle de May, il fut rencontré peu de jours après dans cette même isle, par le commodore Barnet, qui s'empata de ses vaisseaux, & l'embarqua sur un navire Portugais, qui faisoit voile pour Lisbonne.

CHAPITRE XIV.

Description des sources du Nil. — De Geesh. —

Tableau des diverses cataractes du fleuve. —

Du cours du Nil depuis sa source jusqu'à la Méditerranée.

J'ESPÈRE que ce que j'ai dit dans le chapitre précédent suffit pour convaincre tous les lecteurs impartiaux que ces sources célèbres ont, comme par une sorte de fatalité, resté inconnues aux modernes comme aux anciens ; & qu'on n'a encore produit aucun témoignage assez certain pour prouver qu'il y ait un seul

voyageur qui les ait vues depuis les siècles les plus reculés, jusqu'à l'instant où j'ai pénétré en Abyssinie. J'ose donc, avec confiance, proposer à ceux qui liront cet ouvrage, de me considérer comme étant encore auprès de ces sources, & d'écouter patiemment le récit que je vais faire de l'origine, du cours, des noms, & généralement de tout ce qui a rapport au plus fameux de tous les fleuves. C'est en vain qu'on chercheroit ailleurs les détails, que les foins que j'ai pris pour les rassembler rendront, j'ose croire, satisfaisans.

Non fabula mendax

Ausa loqui de fonte tuo est: ubicumque videris,
Quæreris; & nulli contingit gloria genti,
Ut Nilo sit lata suo, tua flumina prodam,
Qua Deus undarum scelator, Nile, tuarum
Te mihi nosse dedit.

Lucan.

Les Agows du Damot rendent au Nil des honneurs divins; ils adorent le fleuve, & ils ont offert, ils offrent encore des milliers d'hécatombes au Dieu qu'ils croient résider dans sa source. Ce peuple est divisé en tribus; & il est important d'observer que jamais il n'y a eu la moindre haine, la moindre animosité héréditaire entre deux de ces tribus. Si de telles

haines sont nées, elles n'ont jamais passé l'époque de la convocation de toutes les tribus, convocation qui a lieu tous les ans aux sources du fleuve, & pendant laquelle ils sacrifient au Nil, qu'ils appellent le Dieu de la paix. L'une des moins nombreuses & des moins puissantes de ces tribus a toujours conservé la prééminence entre elles, parce que c'est dans son territoire, & près du misérable village auquel elle a donné son nom, qu'on trouve les sources du Nil, si long-temps cherchées.

Cependant, quoique le village de Geesh ne soit pas éloigné de plus de six cents pas des sources du Nil, il ne peut pas être aperçu des gens qui sont près de ces sources. La plaine où elles sont se termine en un précipice de trois cents pieds de profondeur, au-dessous duquel est la plaine d'Assoa, & cette contrée d'Assoa se prolonge toujours à-peu-près au même niveau jusqu'à soixante-dix milles dans le sud, où l'on retrouve le Nil qui a déjà fait un grand circuit autour des provinces de Gojam & de Damot.

Le précipice de Geesh semble avoir été façonné exprès à divers étages, sur chacun

desquels il y a un groupe de huit ou dix maisons, inégalement posées, c'est-à-dire que les unes sont plus haut, les autres plus bas, ou par côté, de manière qu'elles occupent toutes ensemble la moitié ou les deux tiers du rocher, & qu'il y a la même distance du haut du rocher aux premières maisons, que du bas aux dernières. Ce qui a déterminé les habitans à choisir cette position, c'est la crainte des Gallas, qui envahissent souvent cette partie de l'Abyssinie, & qui ont quelquefois exterminé des tribus entières d'Agows.

Dans le milieu du rocher, en allant droit au nord & vers les fontaines, on trouve une immense caverne, & je ne puis dire si elle est l'ouvrage de l'art, ou bien de la nature. Il y a divers sentiers, de sorte qu'un étranger qui y entreroit seul, auroit beaucoup de peine à en sortir; & ce labyrinthe est assez grand pour contenir, au besoin, les habitans du village & tout leur bétail. Il y a encore deux ou trois autres cavernes moins vastes que la première: mais je ne les ai point vues. Je me contentai d'entrer dans cette première, & je me fatiguai plusieurs jours de suite, en m'enfonçant vers le nord le plus qu'il m'étoit pos-

sible. Mais, quand j'avois fait plus de cent pas, l'air étoit si humide que les chandelles qui m'éclairoient étoient prêtes à s'éteindre. D'ailleurs les habitans avoient de la répugnance à satisfaire ma curiosité, m'assurant que je ne trouverois rien de plus remarquable que ce que je voyois déjà, ce qui étoit peut-être vrai.

Le côté du rocher, qui fait face au sud, offre la perspective la plus pittoresque, quand on le contemple de la plaine d'Assoa, qui est au bas. On n'aperçoit, à différens étages, qu'une partie des maisons, à travers les arbres & les arbustes dont le rocher est couvert. Des plantes épineuses, de la plus dangereuse espèce, dérobent l'entrée des cavernes, & forment une barrière impénétrable pour tous ceux qui n'en connoissent pas le passage. Les maisons n'ont d'autre communication les unes avec les autres que des sentiers étroits & tortueux, à travers ces mêmes plantes épineuses, qu'on laisse croire dans toute leur force, & qui, en présentant l'aspect le plus sauvage, servent de défense aux habitans. Des arbres grands & majestueux, mais épineux pour la plupart, couronnent le haut du rocher, & semblent être ainsi plantés

sur le bord, pour empêcher les personnes qui s'en approchent de se précipiter dans la plaine. Tous ces arbres, ainsi que les arbustes qui tapissent le rocher jusqu'en bas, se parent chaque année de fleurs les plus curieuses par leur couleur & leur variété. Il n'y a en Abyssinie ni buisson, ni plante épineuse qui ne produise des fleurs magnifiques, foible dédommagement du mal qu'ils font.

Sur le bord du rocher de Geeshion trouve, en allant droit au nord, une pente assez douce, qui vous conduit au bord d'un marais triangulaire de quatre-vingt-six brasses & deux pieds de large, à une pointe jusqu'aux sources, & de deux cents quatre-vingt-six brasses deux pieds, à partir du bord du rocher, au-dessus de la maison du pêtre du Nil, où je demeurois. En supposant que ce fut un triangle rectangle, il a cent quatre-vingt-seize brasses de long, où du moins il les avoit le 6 Novembre 1770; car il n'y a pas de doute que, semblable à tous les autres marais, il ne varie dans les dimensions suivant la saison des pluies ou des sécheresses.

Le triangle est droit au nord; & à partir du

bord du marais, dans la même direction, la terre s'élève beaucoup & forme une montagne ronde d'environ cent brasses de hauteur, sur le sommet de laquelle est bâtie l'église de Saint Michel de Geesh. Je n'ai point mesuré la distance qu'il y a de cette église au milieu de la source; mais je suis sûr que cette distance est de plus de cinq cents pas. Du côté de l'est du marais, le terrain vient également en pente douce, mais sensible, depuis le grand village de Sacala, qui donne son nom à ce territoire. Le village de Sacala est à six milles des sources du Nil, & à la vue on ne diroit pas qu'il y eût plus de deux milles.

La pointe du triangle, qui forme l'hypothénuse, est dirigée comme l'aiguille d'une boussole, vis-à-vis de Sacala, & la ligne de l'hypothénuse présente le côté méridional du marais, en face du village de Geesh. La base ou la ligne qui termine l'hypothénuse du côté du couchant, & qui forme un angle droit avec le côté opposé, est bornée par le pied de la montagne de Geesh; ainsi, de cette extrémité occidentale du marais, commence à s'élever cette superbe montagne, tout-à-fait détachée des autres, & semblable à la pyramide la plus

régulière & la plus élégante. Elle a 4,870 pieds de haut en mesurant sa pente. La base a beaucoup de largeur. Jusqu'à mi-côte, la montée en est très aisée; puis elle devient tout-à-coup fort roide & presqu'à pic: mais elle est partout garnie de bonne terre & couverte d'un beau gazon parfumé de fleurs sauvages.

Les Agows rassemblaient jadis sur le rocher qui estoit au milieu de la plaine, les os des animaux qu'ils offroient en sacrifice au Nil. Ensuite ils y mêloient quelques morceaux de bois & ils y mettoient le feu: mais cet usage a cessé, ou du moins il a changé de place, & on le pratique près de l'église; car Fasil & Michaël laissent à ce peuple une entière liberté dans l'exercice de ses rites idolâtres.

Vers le milieu du marais; c'est-à-dire, à environ quarante brasses de distance des bords, excepté du côté de la montagne de Geesh qui est un peu moins éloigné, on voit une éminence en forme circulaire, qui a trois pieds au-dessus de la surface du marais, & qui paroît en avoir davantage au-dessous. Cette éminence a un peu moins de douze pieds de diamètre,

& elle est environnée par une tranchée qui rassemble l'eau & la force de s'écouler du côté du levant. Tout cela est construit très-solidement avec des plaques de terre, revêtues de gazon, qu'on prend aux environs du marais, & qu'on entretient avec beaucoup de soin. C'est sur cet autel que les Agows font leurs cérémonies religieuses. Dans le milieu de l'autel même, il y a un trou fait, ou au moins élargi par la main des hommes. On a grande attention d'empêcher qu'il ne pousse aucune espèce d'herbe tout autour & au-dedans de ce trou : aussi l'eau y est-elle très-pure, très-limpide & parfaitement tranquille. On ne distingue pas à sa surface la moindre agitation. Cette ouverture a trois pieds moins un pouce de diamètre. L'eau s'élevoit, la première fois que je la vis (1), à deux pouces seulement au-dessous du bord ; & pendant tout le temps que je fus à Géesh, je ne m'aperçus pas qu'elle haussât, ni qu'elle baissât, quoique nous y en pussions souvent.

En enfonçant dans cette ouverture le bois de ma lance, à six pieds quatre pouces de

(1) Le 5 Novembre 1770.

profondeur, je trouvai une légère résistance, comme s'il y avoit eu une couche d'herbe; & six pouces plus bas, je sentis une terre molle, dans laquelle ma lance entra aisément, sans rencontrer aucune espèce de pierres, ni de graviers. Quatre jours après (1), je fis une autre expérience, je me servis d'une sonde avec un plomb couvert de savon, qui ne rapporta du fond qu'une terre noire & vaseuse, telle que celle qu'on trouve dans le reste du marais.

À dix pieds de cette première source, un peu à l'ouest du midi, on voit la seconde qui a onze pouces de diamètre & huit pieds trois pouces de profondeur; & à environ vingt pieds de la première, il y en a une troisième au sud-sud-ouest. Celle-ci a un peu moins de deux pieds d'ouverture & cinq pieds huit pouces de profondeur. Elle est, ainsi que la seconde, au milieu d'un petit autel, construit chacun dans le même genre que celui que je viens de décrire, mais n'ayant qu'environ trois pieds de diamètre & une base moins élevée. L'autel de la troisième source sem-

(1) Le 9 dito.

1718. 2. 11. (4)

bloit presque détruit par l'eau qui s'élevoit jusqu'au bord, comme à celui de la seconde, & ces deux derniers autels laissoient échapper un petit filet d'eau par le pied. Ces eaux vont se réunir dans la tranchée de la première source, & de là prennent leur cours vers la pointe du triangle qui fait face au levant & forment un courant qui, pourroit, je crois, remplir un tuyau de deux pouces de diamètre.

L'eau de ces sources est très-légère, très-bonne & n'a point de goût. Je la trouvai extrêmement fraîche, quoiqu'elle demeurât exposée à toutes les ardeurs du soleil; car les arbres les plus près sont ceux qui couronnent la montagne de Geesh du côté du midi, & ceux qu'on voit au nord, près de l'église de Saint Michel, qui comme toutes les autres églises d'Abyssinie, se trouve au milieu d'un bosquet.

Le lendemain (1) de mon arrivée à Geesh, le temps étant très-beau, le ciel sans nuage, l'air presque calme, & tout enfin paroissant très-favorable à mes observations astronomi-

(1) Le lundi 6 dito.

ques, je cédaï à l'impatience que j'avois de déterminer la situation précise du point du globe, où se trouvent ces sources, si long-temps cherchées. Je plantai ma tente au nord, sur le bord de la montagne de Geesh, & immédiatement au dessus de la maison du prêtre du Nil. Je vérifiai mes instrumens avec tout le soin possible, tant au zénith qu'à l'horizon. Je pris la plus grande hauteur du soleil au méridien, avec un quart-de-cercle de trois pieds de rayon, & après avoir fait toutes les équations & les déductions nécessaires, je trouvai la latitude par les 10. deg. 59. min. 11. sec. Le lendemain, à la même heure, je renouvellai mon observation, dont le résultat, fut 10. deg. 59. min. 8. sec. Ensuite le medium de trente trois observations d'étoiles, les plus grandes & des plus près que je pus faire, les premières étant verticales, me donna 10. deg. 59. min. 10. sec. Si nous voulions être inutilement scrupuleux, nous pourrions ajouter 15. sec. car je fis mes observations à une certaine distance au sud de l'autel, & alors nous aurions en nombres ronds, pour la latitude exacte de la principale source du Nil, 10. deg. 59. min. 25. sec. Les jésuites avoient dit au hasard que cette latitude étoit de 11

deg. nord. Mais comme c'est précisément la latitude de Gondar, ville d'où ils partirent, cela prouve qu'ils ne connoissoient bien la position d'aucun de ces endroits.

Je fus assez heureux le 7 Novembre pour être à temps d'observer une immersion du premier satellite de Jupiter, le dernier visible à Geesh, avant que cette planète entre en conjonction avec le soleil. J'étois alors fort mal placé, parce que les cieux m'étoient cachés par un bois épais de bambous qui croissent comme de grands arbres & bordent le rocher du côté du précipice. Jupiter étoit peu élevé au-dessus de l'horizon, & la superbe montagne de Geesh m'en déroba la vue, avant que j'eusse fini mon observation. Je fus donc obligé de transporter mon télescope sur le bord du précipice. Le temps étoit très-beau; je pus contempler la planète tout à mon aise; & d'après cette observation, je conclus avec certitude que la longitude de la première source étoit de 36. deg. 55. min. 30. sec. à l'est du méridien de Greenwich.

Dans la nuit du 4 Novembre, la nuit même qui suivit mon arrivée aux sources du Nil,

je m'eus sentis accablé des réflexions les plus mélancoliques. Je songeais à mon état présent, à l'incertitude de mon retour, si on me permettoit de partir; & à la crainte qu'il y avoit de me voir refuser cette permission, d'après la règle observée en Abyssinie avec les voyageurs, qui ont une fois mis le pied dans le royaume. L'idée des inquiétudes que j'occasionnois aux dignes amis qui attendoient journellement des nouvelles de ma situation, nouvelles qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de leur faire passer; une foule d'autres pensées, peut-être encore plus touchantes, tout ce que je pouvois imaginer de plus triste, enfin, assaillit à-la-fois mon cœur & écarta de moi le sommeil.

Je venois d'obtenir en ce moment même, ce qui depuis plusieurs années avoit été l'objet de mon ambition & de tous mes vœux; & l'indifférence avoit succédé tout-à-coup à la possession, suivant la foible & malheureuse disposition du cœur humain, qui ne lui permet jamais de jouir complètement de rien. Le marais & les sources du Nil ne me parurent presque plus qu'une bagatelle, en comparaison de beaucoup d'autres rivières. Je me rappelai

rappelai le spectacle magnifique qu'offre mon pays natal, où le Tweed, le Glyde, l'Annan (1) jaillissent de la même montagne; & je pensai que ces trois rivières n'étoient pas moins belles que le Nil, ni moins utiles à la fertilité du pays qu'elles arrosent, que ce fleuve ne l'est à la fertilité de l'Egypte. Je songeai surtout à l'avantage qu'elles ont de servir à des hommes bien supérieurs pour les vertus & les talents, aux barbares esclaves qui boivent les eaux du Nil. Je n'oubliai même pas que les troupeaux qui paissent en grand nombre sur leurs rives, peuvent y bondir sans craindre ni les hommes, ni les animaux sauvages.

J'avois vu les sources du Rhin & du Rhône, & les sources de la Saône, encore plus magnifiques. Alors je commençai à regarder le désir de connoître les sources du Nil, comme le délice d'un cerveau malade; & je me rappelai ces vers:

„Qu'est Hécube pour moi? que suis-je pour Hécube?
„Et qu'ai-je, hélas! besoin de pleurer ses malheurs? (2)

(1) Rivières d'Écosse.

(2) Les vers anglois sont à la troisième personne. J'ai cru les mieux rendre en les faisant parler à la première.

La tristesse & le découragement s'emparent alors totalement de moi; & me trouvant plus abattu que ranimé, par quelques instans d'unsommeil inquiet, que je venois de goûter, je fuitai hors de mon lit avec un trans-
port de désespoir. Je sortis de ma tente. Tout étoit tranquille autour de moi. Le Nil à la source duquel j'étois, ne pouvoit ni provoquer ni interrompre mon sommeil: mais la fraîcheur de l'air remonta mes nerfs, & dissipa ces vapeurs accablantes qui m'avoient tour-
menté dans mon lit.

Il est bien vrai que des peines, des chagrins, de nombreux périls m'avoient assailli sans celle dans la première moitié de mon voyage: mais il est vrai aussi qu'un guide secret & tout-puissant bien plus utile pour moi que mon courage, ma santé, mon esprit, si tant est encore que l'homme puisse appeler sienne une seule de ces choses, m'avoit jusqu'alors constamment protégé. Je songeai que le même guide étoit maître de me reconduire dans ma patrie, & cette idée rendit à mon ame toute sa force. Je considérai que le Nil avoit des forces, comme en ont tous les autres fleuves: mais j'observai aussi que ces

sources méritoient plus d'attention que les autres, puisque depuis plus de trois mille ans, la découverte en avoit été proposée comme digne des travaux des hommes les plus distingués chez toutes les nations, & que moi-même dans les moments du calme & de la réflexion, j'avois osé tenter cette découverte au péril de ma vie, ayant dès long-temps bien fermement résolu de sacrifier cette vie ou de venir à bout d'une entreprise dont le succès me mettroit au-dessus de tous mes concurrens, & honoreroit ma patrie & mon roi.

Pendant mon séjour à Jidda, je m'étois procuré dans les vaisseaux Anglois qui y étoient, du vif argent très-pur & plus pesant qu'il ne l'est ordinairement. Je fis chauffer un tube & je le remplis de ce vif argent: mais à mon grand étonnement je trouvai qu'il s'élevoit à la hauteur de 22 pouces anglois. Soupçonnant alors qu'il pouvoit s'être introduit un peu d'air dans le tube, je le posai dans l'endroit le plus chaud de ma tente, je le couvris, & j'allai me remettre dans mon lit, où je m'endormis profondément jusqu'à six heures du matin. A mon réveil, j'allai revoir mon tube; je le trouvai bien en ordre, &

Q ij

toujours à 22 pouces anglois. Ni ce jour-là, ni le reste du temps que je fus à Geesh, il ne varia sensiblement; & j'en conclus que les sources du Nil étoient élevées de plus de deux milles au-dessus du niveau de la mer, hauteur prodigieuse, où l'on peut jouir d'un ciel toujours pur, & d'un soleil très-chaud, qui ne se voile jamais depuis l'instant où il se lève jusqu'à celui où il se couche.

Le 6 Novembre à 5 heures un quart du matin, le thermomètre de Farenheit étoit à 44°. A midi il s'éleva à 96°., & au soleil couché, à 46°. — Pendant la nuit, il fait froid; & une heure avant le coucher du soleil, nous avions trouvé qu'il en faisoit davantage.

Le Nil, traversant le milieu du marais où sont ses sources, va droit à l'est une centaine de pas sans que les eaux croissent beaucoup: mais on s'apperçoit pourtant qu'elles croissent. Il contourne bientôt le territoire verdoyant de Sacala. Là, il va peu-à-peu vers le nord-est, ensuite droit au nord; & tandis qu'il suit cette direction l'espace de deux milles, il reçoit les tributs de plusieurs sources,

qui naissent de chaque côté de ses bords. Il y en a deux surtout assez remarquables, l'une qui sort de la colline, sur laquelle est l'église de Saint Michel de Geesh, & l'autre qui coule un peu plus bas, & de l'autre côté du Nil.

Ces deux sources doublent au moins le volume des eaux du Nil; & quand ce fleuve est arrivé au-dessous de la montagne où l'on a bâti l'église de Saint Michel de Sacala, il a à-peu-près autant d'eau qu'il en faudroit pour faire tourner un moulin ordinaire. Son eau est claire, & court dans un lit qui a environ trois brasses de large, & très-peu de profondeur. Cependant il faut observer que tout cela varie suivant la saison; & que le tableau que je trace peint l'état du Nil au 5 de Novembre, où les pluies ont cessé depuis plusieurs semaines. C'est-là, au-dessous de Saint Michel-Sacala, qu'est le gué où l'on passe en allant à Geesh; & nous y passâmes le jour de notre arrivée, dans le temps même que j'étois en conversation avec Woldo, au sujet de la ceinture qui l'avoit tant frappé.

Il n'y a peut-être pas dans le monde entier un lieu plus agréable que celui-là. Les collines

nes étoient tout entières tapissées de la plus brillante verdure, & leurs sommets couronnés d'arbres majestueux. Le Nil au bord duquel nous nous assîmes étoit, comme je l'ai déjà dit, extrêmement limpide. Des arbustes touffus croissoient à l'entrée du gué. Leurs jeunes branches sembloient moins chercher à s'élever qu'à se pencher amoureusement vers les eaux, & elles étoient parées de belles fleurs jaunes, pareilles aux roses de la même couleur, mais exemptes d'épines. Cependant après avoir examiné ces fleurs avec attention, nous trouvâmes qu'elles n'étoient point de l'espèce de la rose, mais de l'espèce de l'hypericum.

De ce site charmant jusques au-dessous de l'église de Saint Michel-Geesh, je triomphai pour la seconde fois du Nil; car mon premier triomphe avoit été aux sources mêmes. Ce qu'on peut dire encore du monde en général ne doit plus m'être appliqué;

Nec contigit ulli

Hoc vidisse caput

Et ensuite:

Nec licuit populis parvum te, Nile, videre.

Après avoir examiné au moins cinquante

fois le gué du Nil, je n'y trouvai jamais plus d'eau qu'il n'en faudroit pour faire tourner un moulin. Au-dessous de ce gué, le Nil tourne à l'ouest, & après avoir couru environ quatre milles dans cette direction, presque toujours sur un fond de cailloux & de roches détachées, l'angle d'inclinaison s'accroît, l'eau paroît plus agitée, & tombant bientôt en cascade de six pieds de haut, le fleuve quitte ses montagnes natales, & traverse la plaine de Goutto, où est la première cataracte; car, comme je l'ai déjà remarqué, je ne regarde point comme des cataractes, de petites chutes, qu'on ne peut pas distinguer dans le temps où les eaux sont grossies par les pluies.

Rendu dans la plaine de Goutto, le Nil semble avoir perdu toute sa violence. A peine s'aperçoit-on qu'il ait un cours: mais il serpente tellement qu'il diffère à cet égard, de tous les autres fleuves ou rivières que j'ai vus. Il forme au moins vingt péninsules très-longées dans l'espace de cinq milles, & au milieu d'une plaine argileuse, marécageuse, dépourvue de toutes espèces d'arbres, & où il est fort incommodé & fort désagréable de voyager.

En sortant de cette plaine le Nil va droit au nord, & reçoit dans son sein plusieurs petites rivières, telles que le Gometti, le Googueri, le Kebezza, qui descendant des montagnes d'Aformasha, & qui se réunissent pour se jeter dans le Nil, à vingt milles au-dessous de ses sources. Là, le Nil recommence à courir avec rapidité, & reçoit diverses autres jolies rivières, qui prennent naissance dans les hauteurs du Litchambara, de ce Litchambara qui forme une chaîne de montagnes demi-circulaires par derrière celles d'Aformasha. Les rivières qui sortent de-là, & vont se jeter dans le Nil, sont le Caccino, le Carnachiuti, le Googueri (1), l'Iworra, le Jeddeli & le Minch. Toutes se réunissent d'abord dans le Davola, & vont ensemble tomber dans le Nil, à un mille à l'occident de l'église d'Abbo.

Le Nil est alors devenu très-considérable, & de-là à trois milles plus loin, ses bords sont escarpés & couverts de grands arbres. Il court vers le nord-est, fait un grand détour, & reçoit la petite rivière de Diwa, qui vient

(1) On a vu un peu plus haut qu'une autre rivière du même nom prenoit sa source dans les montagnes d'Aformasha.

de l'est. Il décrit alors un demi-cercle, reçoit la Dee-Ohha, & tournant tout-à-coup vers l'est, forme la seconde cataracte ou cataracte de Kerr.

A environ trois milles au-dessous de cette cataracte, le vaste & limpide Jemma paye son tribut au Nil. Quoique le cours du Nil soit alors principalement au nord, il va dans le Maitsha à l'est, dans les districts d'Arooffi & de Sankraber à l'ouest, il tourne vers le lac Tzana, & après avoir reçu les petites rivières de Boha & d'Amlac-Ohha, qui viennent de l'ouest, & les grandes rivières d'Assar, d'Arooffi & de Kelti, de l'ouest, il traverse ce lac dans son extrémité méridionale, qui a sept lieues de large. Le Nil conserve alors la couleur de ses eaux très-distinctes de celles du lac, & courant vers l'ouest, il va sortir dans le territoire de Dara, où il y a un gué très-profound & très-dangereux à peu de distance du lac.

Le fleuve a en cet endroit, non-seulement de la profondeur, mais beaucoup de rapidité. Ses bords sont très élevés & couverts d'une verdure charmante & variée, qu'il est impossible

de décrire. Immédiatement, au-dessous de Dara, le Nil vient servir de limite à cette langue de terre-basse qu'on appelle le Foggora. Là, il se trouve entre le lac & les montagnes du Begemder jusqu'à ce qu'il arrive à Alata, où est sa troisième cataracte. Alata est un petit village habité par des Mahométans, & bâti sur la rive orientale du fleuve. Il faudroit une imagination plus poétique & une plume plus élégante que la mienne, pour décrire le spectacle qu'offre la cataracte d'Alata & tout ce qui l'environne : mais il m'est impossible de rendre des beautés sublimes, qui ne sortiront pourtant jamais de ma mémoire.

Le cours du Nil est alors au sud-est ; & il continue à suivre la même direction en arrofiant la partie occidentale du Begemder & de l'Amhara, sur la droite. Puis il enclave la province de Gojam, & dans le circuit qu'il fait alors, il va droit au même point où il prend sa source. Le Gojam est tout entier à sa droite.

Le Nil reçoit là un grand nombre de rivières. Le Muga, le Gammala, l'Abéa, l'Aswari, le Mashillo, qui descendant des montagnes, viennent lui porter le tribut de

leurs eaux ; & le Bashilo, le Boha & le Gees-hem se joignent aussi à lui en sortant du Begemder & de l'Amhara. Le fleuve passe alors au-dessous de Walaka. Son cours est droit au sud. Il passe le haut & le bas Shoa. C'est de ces provinces & du côté oriental du Nil que viennent les grandes rivières de Samba, de Jemma, de Roma, ainsi que quelques autres. Le Temsi, le Gult & le Tzul sortent des hautes contrées des Agows & des montagnes d'Amid - Amid qui sont au nord. En s'éloignant du Shoa, le Nil tourne vers le sud-ouest & vers l'ouest-nord-ouest. Il renferme alors presque tout le midi du Gojam. Sur les bords même du fleuve, en tirant vers le nord, est le royaume de Bizamo, borné par la rivière Yabous qui prend sa source au midi & se jette dans le Nil.

Au-dessus du royaume de Bizamo, le Nil va droit au nord ; & par les contours qu'il a faits, il se trouve revenu à soixante - deux milles seulement de sa source. Il est là très-profond & très rapide, & on ne peut le guéter que dans certaines saisons de l'année. Les Gallas sont les seuls, qui pour faire des invasions en Abyssinie, le traversent en tout temps ;

sans difficulté, soit à la nage, soit sur des peaux de bouc remplies de vent. Ils sont aussi de petits radeaux supportés par deux peaux de bouc, ou bien ils entourent leur bras à la queue de leurs chevaux qui les entraînent en nageant. Cette manière est celle qu'emploient toutes les femmes abyssiniennes qui suivent les armées; & je l'ai vue constamment employée dans les guerres dont j'ai été témoin, toutes les fois qu'il y avoit quelque grande rivière à traverser.

Les crocodiles sont en très-grand nombre dans la partie du Nil dont je viens de parler. Mais les habitans des bords du fleuve ont, ou du moins prétendent avoir un charme qui les défend contre les plus voraces de ces animaux.

Le pays des Gongas est borné au nord par une vaste chaîne de montagnes excessivement élevées, dont la partie méridionale est habitée par quelques tribus des Gongas mêmes & par d'autres nations: mais dans le nord-est de ces montagnes, c'est-à-dire, plus près de l'Abyssinie, il y a une nation de vrais nègres, qu'on appelle les Gubas. Le Nil semble s'être

ouvert forcément un passage à travers l'immense barrière que lui opposoient ces montagnes, & il forme une cataracte de deux cents quatre-vingt pieds de haut. Immédiatement après cette cataracte, on en voit deux autres, toutes deux considérables, si on ne les compare pas avec la première.

La chaîne de montagnes dont je viens de parler, se prolonge fort avant dans le continent d'Afrique, dans une direction occidentale, & est appelée Dyre & Tegla. Son extrémité orientale, qui est à l'est du Nil, se joint à la province montueuse de Kuara, & prend là le nom de montagne de Fazuclo. Toutes ces montagnes, autant que j'ai pu le savoir, sont très-peuplées d'un bout à l'autre, & on y trouve diverses nations puissantes, & pour la plupart, vouées à l'idolâtrie. Il en faut convenir, c'est encore la partie de l'Afrique la moins connue. Cependant, on en tire beaucoup d'or & une grande quantité d'esclaves. L'or est entraîné par les torrens dans le temps des pluies du tropique; & à la cessation des pluies, on le trouve en petites paillettes dans les racines des arbres & des arbustes, dans les buissons, dans les herbes, dans les trous

des rochers, partout enfin où il peut s'arrêter. C'est-là l'or très-fin du Sennaar, que l'on appelle du Tibbar.

Le Nil arrive enfin près du Sennaar, dans une direction presque nord & sud ; puis il tourne tout-à-coup vers l'est, & remplissant son lit, il offre un coup-d'œil magnifique dans la belle saison, & est même d'autant plus agréable à voir, qu'il est le seul ornement de ces vastes plaines, qui quoique cultivées, semblent toujours stériles.

Après avoir baigné les murs de la ville de Sennaar, le fleuve passe à côté de plusieurs autres grandes villes, habitées par des Arabes, qui tous sont blancs. Ensuite il vient à Gerry, & court vers le nord-est pour se réunir au Tacazzé : mais avant de rencontrer ce dernier fleuve, il passe près de la grande & ancienne ville de Chendi, qui est probablement la même où régna la fameuse reine Candace (1).

(1) Les annales éthiopiennes la nomment Hendagué ; & j'imagine que son nom s'écrivoit originairement avec un X, ou un Ch.

Si nous ne dédaignons point l'autorité de l'histoire ancienne, l'isle de Meroé, si fameuse dans les premiers âges du monde, doit être trouvée entre les sources du Nil & le point où ce fleuve se réunit au Tacazzé. Nous sommes bien certains du Nil, & il semble très-clair que l'Atbara est l'Astaboras des anciens. Pline (1) nous apprend que c'est le fleuve qui borne le côté gauche de Meroé, comme le Nil la borne à droite. Nous devons songer que cet auteur étoit à Alexandrie, & qu'il regardoit vers le midi, quand il se servoit de ces mots équivoques de droite & de gauche. D'ailleurs, après s'être joint avec le Tacazzé, le Nil ne se mêle plus à aucune autre eau jusques à l'instant où il se jette dans la mer d'Alexandrie.

On a fait beaucoup de recherches pour savoir où étoit l'isle de Meroé, qui fut jadis le lieu le plus fameux du globe & le berceau des lettres & de la philosophie. Mais cette isle, d'où se répandit la Lumière qui commença à éclairer le reste de la terre, est maintenant retombée dans les ténèbres, & on cherche dès

(1) Hist. nat. lib. 5, cap. 9.

long-temps, dans un désert, la place où elle a existé. Telle est, hélas ! l'instabilité des choses auxquelles les hommes attachent un si grand prix !

Cependant, toutes les recherches qu'on a faites concernant Meroé, n'ont servi qu'à répandre plus d'incertitude sur le lieu où elle étoit, parce que ceux qui s'en sont occupés ont mieux aimé écouter leurs préjugés, & s'abandonner à leurs vains systèmes, que de suivre pas à pas la lumière qu'ils avoient devant les yeux.

Les jésuites, & un auteur (1), qui s'est rendu le champion de toutes leurs erreurs, ont prétendu que la péninsule du Gojam étoit la Meroé des anciens; & le compilateur que je viens de citer, ayant en vain tâché de répondre aux objections par lesquelles on a prouvé l'absurdité de ce système, déclare avec beaucoup de mauvaise humeur que les anciens ont parlé si différemment de l'isle de Meroé, que le Gojam ressemble, autant que tout autre endroit, aux descriptions qu'ils ont faites de cette isle.

(1) Le Grand.

J'aime à rendre justice à M. Le Grand ; j'estime assez son opinion , quand il raisonne d'après ses propres idées. Je fais aussi tout ce qu'on doit d'égards & de déférences à la société lettée des jésuites , dont les travaux ont été plus utiles aux sciences , & surtout à la géographie , que ceux d'aucun autre ordre monastique. Cependant , malgré leur attestation , je ne puis croire que le Gojam soit Méroé ; je ne puis croire même que les anciens en aient parlé d'une manière confuse , & qu'il soit difficile de trouver la vraie situation de cette isle. Au contraire , je vois que les anciens l'ont indiquée par la latitude , par la distance d'autres endroits bien connus , par les productions de son sol , par la couleur de ses habitans , & par une foule d'autres choses qui y ont rapport & qui la caractérisent d'une manière exacte & précise.

Je commencerai par expliquer les raisons que j'ai de croire que le Gojam n'est point Méroé. D'abord Diogène de Sicile (1) nous dit que l'isle de Méroé tiroit son nom d'une sœur de Cambyses , roi des Peres , laquelle

(1) Diod. Sic. , Bibliothec. lib. x , p. 20.

mourut dans cette isle durant l'expédition de Cambyses contre l'Ethiopie. L'armée de Cambyses pérît dans le désert qui étoit au sud de Méroé : conséquemment ce prince ne s'avança jamais jusqu'en Gojam ; & il ne s'en approcha pas même de deux cents milles. Sa sœur ne put donc pas y mourir , & son armée n'aurait pas été détruite par la famine , s'il étoit allé en Gojam , ou dans les environs ; car il eût été alors dans un des pays les plus fertiles du monde.

Une autre raison qui prouve que le Gojam n'est point Méroé , c'est que cette isle étoit entre l'Astaboras & le Nil , & que le Gojam est entouré du Nil seul. Il n'y a point là d'autre fleuve qui ait jamais pu passer pour l'Astaboras , qui en est fort éloigné , & sur lequel on ne peut se méprendre ; car il conserve son ancien nom , il s'appelle encore l'Atbara. De plus , les anciens connoissoient encore l'isle de Méroé : or , si le Gojam avoit été Méroé , ils auroient su où étoient les sources du Nil ; & certainement ils ne le favoient pas.

Pline dit que Méroé , la plus considérable de toutes les isles du Nil , est appelée Asta-

boras d'après le nom du fleuve, qui coule à sa gauche. — *Circa clarissima earum Meroen, Astaboras lavo ait enim dictus* (1). Ce qui ne peut convenir à aucun autre endroit qu'au confluent de deux fleuves, le Nil & l'Atbara. Le même auteur dit plus loin que le soleil passe verticalement deux fois par an sur Meroé; la première fois en allant vers le nord, quand il est par les 18°. & qu'il entre dans le signe du taureau; & la seconde fois lorsqu'il revient vers le sud, & qu'il est au 14°. dans le signe du lion.

Lucain dit la même chose.

*Latè tibi gurgite rupto
Ambit nigris Meroë foscunda colonis,
Læta comis hebeni; quæ quamvis arbore multa
Frondeat, æstatem nullâ sibi mitigat umbrâ;
Linea tam rectum mundi ferit illa leonem.*

L'on voit bien que cette description n'a jamais pu convenir au pas de Gôjam, qui est par les 10°. de latitude.

Mais on trouve aussi dans les vers du chantre de la Pharsale, deux choses qui ne peuvent s'appliquer qu'à la péninsule de l'Atbara, c'est-à-dire, à Meroé, que ce poète a en vue:

(1) Hist. nat. Hb. 5, cap. 9.

la première, c'est qu'il dit que les habitans de Meroé étoient noirs; & tels étoient en effet les Gymnosophistes, les premiers philosophes qui peuplèrent cette isle; tels ils ont été jusques à l'invasion des Sarrasins. Mais personne, je crois, ne prétendra que les habitans du Gojam soient des nègres. Ils ont les cheveux longs & le teint pour le moins aussi clair que les autres Abyssiniens. On n'a non plus jamais supposé qu'il y eût parmi eux des philosophes ayant l'arrivée des jesuites.

La seconde chose dont parle le poète, c'est que l'ébenier croissoit dans l'isle de Meroé. Cette espèce d'arbres couvre effectivement la péninsule d'Atbara, & autant que je puis le savoir on n'en trouve point ailleurs, excepté dans le nord de la province de Kuara, où il y en a en très-petite quantité. Cette partie bassendu Kuara est adjacente à l'Atbara, & la chaleur n'y est pas moins excessive. Mais dans le Gojam, pays inondé pendant six mois de l'année par les pluies du tropique, l'ébenier n'y pourroit jamais croître. Cet arbre trouvoit le climat trop froid; car, quoique le Gojam soit aussi avant dans le sud que l'Atbara, il est de deux milles anglois plus élevé.

Voilà les raisons que j'ai de croire que le pays de Gojam n'est point l'ancienne île de Méroé. Quand je parlerai de mon retour à travers le désert, je confirmerai ces raisons en démontrant que c'est l'Atbara qui est cette île, & qu'on ne doit la chercher que par les 16°. 29' de latitude, & vers les limites des pluies du tropique.

Quand le Nil s'est réuni à l'Astaboras (1), il suit son cours droit au nord, pendant l'espace de plus de deux degrés du méridien. Ensuite, il tourne tout-à-coup à l'ouest quart de sud, & il parcourt un plus long espace encore dans cette direction, en tournant un peu avant d'arriver à Korti, la première ville du Barabra, ou du royaume de Dongola. Alors, le Nil renferme par trois côtés le grand désert de Bahiouda; & le chemin qu'on suivoit pour se rendre de Dereira à Korti, avant qu'il fut intercepté par les Arabes, borne ce désert & fait le quatrième côté du quarré. C'est par ce chemin que Poncet, & après lui, l'infortuné M. du Roule, se rendirent au Sennaar, quand ils entreprirent le voyage d'Abyssinie.

(1) C'est-à-dire au Tacazzé, ou à l'ancien fleuve Siris.

A Korti, le Nil tourne presqu'au sud-ouest. Il passe à Dongola, pays des Pasteurs. Dongola est appelé aussi Beja, & est la capitale du Barabra. De-là il vient à Moscho; ville considérable, & heureusement située pour le voyageur fatigué, dont la caravane vient de traverser, sans être pillée, le grand désert de Selima, qui a près de cinq cents milles de large. Il jouit alors, ce voyageur, & du repos qu'on trouve à Moscho, & du plaisir d'avoir de l'eau fraîche en abondance; de l'eau qui est devenue pour lui d'un prix dont il n'a, voit pu auparavant se former d'idée!

En s'éloignant de Moscho, le Nil tourne graduellement vers le nord-est. Il rencontre par la latitude de 22°. 15'. une chaîne de montagnes, du haut desquelles il se précipite, en formant la cataracte de Jan-Adel, qui est la septième cataracte. Courant toujours droit au nord-est, il passe à Ibris & à Deir, sur les frontières d'Egypte, où sont deux petites garnisons de janissaires. En tombant dans le pays des Kennouss, le Nil forme sa huitième cataracte. L'on connaît son cours en Egypte. Je l'ai déjà décrit dans le premier volume de ces mémoires, où j'ai détaillé la manière dont j'ai remonté le fleuve jusqu'à Syéné.

CHAPITRE XV.

Des divers noms qu'on a donnés au Nil. — Ancienne opinion concernant les causes des débordemens de ce fleuve. — Cause véritable de ces débordemens. — Position remarquable de la péninsule d'Afrique.

IL n'est point étonnant que le Nil, ayant un cours si long de sa source à la mer, ait reçu un nom différent en traversant différens pays, dans chacun desquels on parle un langage particulier : mais il y a pourtant en cela une chose bien remarquable, c'est que quoique ces noms diffèrent par la manière dont ils sont écrits & prononcés, ils ont une même signification analogue aux rapports du fleuve avec la constellation du chien.

Les Agows, peuple idolâtre & barbare, appellent le Nil Gzeïr, Geeza (1) Seïr. Le premier de ces noms signifie Dieu. Les Agows

(1) Ce nom vient d'une secte de Shangallas, chez lesquels le Nil passe, après avoir pris son cours vers la Nubie.

donnent encore au fleuve le nom d'Abba ou d'Ab, qui veut dire père; & ils se servent, pour invoquer l'esprit qu'ils croient résider en lui, & qu'ils adorent sincèrement, d'une infinité d'autres noms qu'il m'est impossible de rendre.

Dans le Gojam le Nil change de nom & s'appelle l'Abay. Les voyageurs qui ne connaissent pas bien le langage du pays, ont cru, d'après le nom d'Ab, ou de père, dont se servent les Agows, que le vrai nom du Nil étoit Abawi, qui n'est qu'un cas du premier mot, & que, dans leur ignorance, ils se sont imaginés signifier aussi le père.

Ludolf, le seul savant de son siècle qui connut bien le geez & l'amharic, fut le premier qui s'aperçut de cette erreur. Il vit que dans aucune de ces langues Abawi n'étoit un nominatif, & conséquemment ne pouvoit servir à nommer quelque chose. Il reconnut en outre qu'Abawi étoit un pluriel, & qu'ainsi il ne pouvoit convenir à un fleuve. Cependant Ludolf s'arrêta au moment où il pouvoit faire une découverte intéressante; car il savoit bien qu'il n'y avoit point de lettres ou de caractères

res amharics, & que, pour écrire cette langue, il falloit nécessairement les caractères de l'ancien geez, écouter attentivement le mot, &, d'après la prononciation amharique, la rendre en caractères geez aussi bien qu'il étoit possible. Le nom du Nil en amharic est *Abay*, qu'on prononce en appuyant beaucoup sur l'*y*; c'est-à-dire comme s'il y avoit deux *i*; & le sens de ce mot, ainsi écrit, est en geez comme en amharic : " Le fleuve qui se gonfle " soudain, ou qui déborde périodiquement " avec les pluies. " Or on ne pouvoit pas trouver un mot qui caractérisât mieux le Nil.

Les Gongas, tribus indigènes de la partie méridionale des montagnes de Dyre & Tegla, ont donné au Nil le nom de *Dagli*; & au nord de ces montagnes, où sont les grandes cataractes, les *Gubas*, les *Nubas* & les *Shangallas* l'appellent *Kowas*. Ces deux noms signifient également un chien qui veille, l'aboyant *Anubis*, ou la *Canicule*. Dans la plaine, entre le *Fazuclo* & le *Sennaar*, le fleuve s'appelle *Nil*, c'est-à-dire, bleu; & les Arabes traduisent ce mot par celui d'*Azergue*, que le Nil porte jusques auprès d'*Halfaja*, où il se joint au fleuve blanc.

Le second nom sous lequel les anciens connoissoient le Nil, étoit celui de *Siris*. Pline nous dit qu'il portoit ce nom avant d'arriver dans le Beja, & après y être entré. *Nec antè Nilus, quām se totum aquis concordibus rursus junxit. Sic quoque etiamnum Siris, ut antè nominatus per aliquot millia, & in totum Homero Egyptus, aliisque Triton* (1). Les Grecs croyoient que ce nom lui avoit été donné à cause de la couleur noire de ses eaux pendant ses débordemens; & cette erreur en a produit beaucoup d'autres. Nous voyons que d'après cette idée, le compilateur du vieux Testament (2) a rendu Siris le fleuve noir par le mot hébreu *Shihor*. Mais jamais personne n'a vu que le Nil fût noir pendant ses débordemens; & il seroit surtout bien singulier de le nommer ainsi en Egypte, où dans le temps des inondations, ses eaux conservent toujours la plus grande blancheur. Si Esdras ou qui que ce soit qui en mettant la Bible en ordre, a suivi l'interprétation grecque du nom de Siris, s'étoit informé dans le Beja de l'origine de ce nom,

(1) Hist. nat. lib. 5, cap. 9.

(2) Je crois que c'est Esdras, qui rassembla les livres de la Bible, après la captivité de Babylone.

on lui auroit dit qu'il signifioit le fleuve de la Canicule; parce que c'étoit lorsque la constellation du chien s'avance verticalement, que le Nil ou le Siris déborde. C'est sans doute en partie à cause des honneurs divins qu'on rendoit au Nil, que le prophète Jérémie demande (1): — "Et qu'as-tu besoin d'aller en Egypte pour boire les eaux du Seir, ces eaux profanées par des rites idolâtres? "

Quant au premier des noms dont parle Pline, il n'est qu'une traduction du mot *Bahar*, appliquée au Nil. Les habitans du Barabtra l'appellent encore aujourd'hui *Bahar-el-Nil*, c'est-à-dire, la mer du Nil, par opposition à la mer Rouge, qu'ils ne connaissent que sous la dénomination de *Bahar-el-Melech*, la mer salée. La réunion de trois grands fleuves, dont le premier, le Nil, passe à l'occident de Méroé; le second, le Tacazzé, à l'orient, & joint le Nil à Maggiran par les 17°. de latitude; & le troisième, le Mareb, qui se jette dans le Nil, un peu au-dessus, l'a fait appeler le Nil *Triton*.

Le nom d'*Egyptus* qu'Homère donne à ce fleuve, a occasionné plus de difficultés. Pour

(1) Jérém. chap. 2, vers. 18.

moi, je crois que ce nom étoit connu en Ethio-pie, long-temps avant le chantre d'Achille. La plupart, ou plutôt tous les traducteurs, ont imaginé que le Nil portoit ce nom, ainsi que celui de Siris, à cause de la couleur de ses eaux, qu'ils croyoient faussement être noires : mais je suis bien loin d'être de leur avis. L'Egypte, en éthiopien, est appelée *Y Gypt*, *Agar*, & un égyptien s'appelle *Gypt* & se prononce précisément comme je l'écris ici. Or, *Y Gypt* signifie le pays des fossés ou des canaux, tirés à angle droit de chaque côté du fleuve. Il n'est assurément pas surprenant qu'un mot ordinaire, écrit *Y Gypt*, ait été prononcé *Egypte*, & qu'on y ait ajouté une terminaison en *us* ou en *os* pour en faire *Egyptus*.

Le Nil est aussi appelé *Kronides*, *Jupiter*. Les poëtes l'ont en outre caractérisé par différentes épithètes, mais qu'on ne peut pas regarder comme de vrais noms.

Parlerai-je aussi du nom de *Geon*, que quelques pères de l'église se sont plu à donner au Nil, prétendant que c'étoit un des fleuves qui sortoient du Paradis terrestre & entouroient la terre de *Cush*. En conséquence, ils l'ont porté à

deux mille milles d'où il est, en le faisant passer par une longue suite de miracles & par-dessous la terre & par-dessous la mer. Mais pourquoi? Pour le faire entourer la terre de Cush. Mais l'entoure-t-il en effet? Entoure-t-il même aucune autre terre? Non; & ces choses étranges, rapportées par S. Augustin, ont été avidement faites par des incrédules qui ont cherché à prouver, d'après ces exemples, que les pères de l'Eglise étoient également en défaut, quand ils vouloient expliquer & défendre les vérités du christianisme. Pour moi, quoique je sois certainement l'ami de toute discussion impartiale & modérée, j'avoue que ces argumens des Sceptiques n'ont aucun pouvoir sur moi. Quand Saint Augustin expliquoit les vérités de la religion, il étoit guidé par un esprit qui ne pouvoit mentir, & plein de zèle pour mériter la qualité de prêtre & pour exécuter les ordres de son maître, il ne négligeoit rien pour étendre la connoissance du christianisme: mais lorsqu'ensuite s'abandonnant à la vanité & à la fragilité humaine, il a voulu parler de choses qui ne le concernoient point & qui ne lui étoient point recommandées, il n'a su raisonner qu'en homme qui a trop de confiance en lui-même & que son orgueil égare.

Il est temps d'examiner la cause des débordemens du Nil. Je vais l'expliquer, & je crois que quand je l'aurai fait connoître, toute autre recherche à cet égard sera parfaitement inutile.

Il y a une chose à remarquer qui relève encore l'excellence des ouvrages de la Providence, c'est que bien que Dieu ait dès le commencement des siècles, donné une preuve de sa toute-puissance en créant le monde avec une seule parole (1), il a voulu que dans les lois établies pour maintenir l'ordre & la régularité des choses créées, le moindre pouvoir possible, les moyens les plus faciles à concevoir, fussent invariablement les seuls nécessaires. Cependant, il sembloit que le Créateur s'étoit écarter des règles prescrites par sa sublime sagesse, en produisant un pays comme l'Egypte, sans sources, sans rosée & exposée à toutes les ardeurs d'un soleil presque vertical: mais il a daigné employer pour cette terre un moyen extraordinaire & les débordemens annuels du Nil en ont fait le lieu le plus fertile du globe.

Toutefois ce violent effort de la nature a paru incomparablement trop grand pour l'effet qu'il

(1) Fiat.

est destiné à produire; & en conséquence, la plus haute philosophie s'est attachée à en approfondir les causes. Diodore de Sicile (1) nous apprend que ces causes furent l'objet des études des plus savans hommes des premiers âges. Il cite même leurs noms; il rapporte leurs différentes opinions & il explique en même temps les raisons pour lesquelles ces opinions n'ont pas universellement été reçues. Le premier de ces savans dont parle Diodore, est Thalès de Milet, l'un des sept sages de la Grèce. Thalès pensoit que les débordemens du Nil étoient produits par les vents d'été, qui soufflant pendant tout le temps de la plus grande chaleur dans une direction contraire au cours du Nil, forçoient les eaux de s'accumuler, en les empêchant d'entrer dans la Méditerranée, & conséquemment, les mettoient dans le eas d'inonder l'Egypte.

Mais on répondoit à Thalès que si cela étoit, toutes les rivières dont le cours étoit du sud au nord, éprouveroient les mêmes effets; & on favoit bien que ces effets n'avoient point lieu. J'ajouterai à ce raisonnement des anciens, que si les vents d'été produisoient les débordemens du Nil, ces débordemens seroient très-irrégul-

(1) Died. Sicil. lib. 1.

liers; car les vents passent souvent au sud-ouest pendant deux ou trois jours de suite, & alors le débordement seroit interrompu. En outre, une grande partie de l'Egypte, & même la partie la plus fertile, le Delta, est soumis à des vents variables qui parcourent sans cesse tous les points du compas.

Dussé-je abuser de la patience de mes lecteurs, j'ajouteraï encore une observation. Si les vents d'été occasionnoient les débordemens du Nil en faisant refouler ses eaux, cela ne dureroit que pendant que ces vents soufflent. Mais j'ai remarqué, lorsque j'ai remonté le Nil, que toutes les fois que les vents d'été souffloient le jour, un calme profond leur succédoit durant toute la nuit, ou bien le vent de sud ou le vent d'est régnoit à son tour; de sorte qu'il eût été impossible que le fleuve eût débordé, si ses débordemens n'avoient pas eu une cause plus puissante que les vents d'été.

Zephiros quoque vana vetustas

His adscriptis aquis

Lucan.

Certes, oui, cette opinion est bien vaine! Un philosophe, qui de nos jours voudroit éta-

bler

blier un système aussi contraire à l'expérience, ne manqueroit pas de passer pour fou; & cependant, Thalès fut singulièrement estimé, & pour ses connaissances & pour sa sagesse.

La seconde opinion citée par Diodore, est celle d'Anaxagoras, qui attribue les débordemens du Nil à la fonte des neiges sur les montagnes d'Ethiopie. Diodore réfute cette opinion d'une manière convaincante, en disant avec vérité, qu'en Ethiopie il n'y a point de neiges. Mais en supposant même que les montagnes d'Ethiopie, au nord de la ligne, c'est-à-dire, toutes les terres d'Abyssinie, füssent couvertes de neiges, les débordemens auroient lieu dans d'autres mois qu'en ceux où on les voit; ils commencerent en Janvier, parce que le soleil passe alors presque verticalement sur l'Abyssinie; & leur plus grande force auroit en Avril, où cet astre en est encore plus près. Mais au contraire, le Nil ne commence à croître qu'au mois de Juin, quand le soleil s'éloigne du zénith de l'Abyssinie, qu'il a passé même la Nubie, & qu'il est verticalement sur Syéné, c'est-à-dire, aussi loin qu'il puisse aller dans le nord.

Mon intention n'est point d'affirmer qu'il n'est

jamais tombé de neige en Abyssinie; car je fais que les climats ont singulièrement changé. Du temps de César, tous les fleuves de la Gaule étoient gelés chaque année pendant des mois entiers; de sorte que des nations armées parsoient sur la glace avec leurs femmes, leurs enfans, leur bétail, sans la moindre crainte; & à présent, il est rare qu'on puisse en faire autant, une fois tous les siècles. On trouvoit autrefois en Prusse des ours blancs (1); & aujourd'hui, ces animaux sont dans les régions les plus froides du nord. Mais une chose qui a encore plus de rapport à mon sujet, c'est que dans l'inscription trouvée en Abyssinie par Côme Indoplaustes, on voit que Ptolémée Evergète, parlant (2) de ses conquêtes en Ethiopie, dit qu'il a passé le fleuve Siris & qu'il est entré dans le royaume de Samen, pays insupportable, à cause du froid & de la neige épaisse qu'on y trouve.

Cependant, cette assertion de Ptolémée me semble presque incroyable. Ce prince partit d'Egypte. Tandis que son armée allait par terre, sa flotte côtoyoit la mer Rouge & lui portoit des

(1) Pausanias Arcad. chap. 17.

(2) On le fait parler dans cette inscription à la troisième personne.

provisions. Nous savons de plus que cette flotte mit à la voile dans le commencement de Juin, où le Nil étoit débordé, & conséquemment, d'une grande utilité à son armée pour la première partie de son expédition, c'est-à-dire, pendant qu'elle étoit en Egypte & en Nubie. Supposons maintenant que Ptolémée ait traversé le désert avec toute la rapidité possible, il doit être arrivé à Axum durant l'été; & comme il étoit nécessaire que sa flotte s'en retourât avec la mousson d'Octobre, le soleil étoit au zénith de l'Abyssinie, & il devoit y pleuvoir continuellement, pendant que le Roi d'Egypte y demeura: ainsi, il n'est pas probable qu'il ait vu dans le Samen la neige épaisse dont il parle. De plus, le Tacazzé qu'il dit avoir passé, ne pouvoit pas être guéable dans cette saison, & jamais aucune armée abyssinienne ne tente de le passer, quand il est débordé, quoique ces mêmes armées passent en tout temps le Nil, sans aucune difficulté.

Je me rappelle que quand je gravis le Lamalmon, la plus haute montagne de cette chaîne qui s'étend dans toute la longueur du Samen, nous étions dans le fort de l'hiver. Le thermomètre montoit à 32° ; le vent étoit au nord-ouest, le temps étoit clair & froid; mais malgré

tout cela, il n'y avoit qu'une petite gelée blanche. L'herbe en étoit à peine colorée; on ne s'en appercevoit bien que parce qu'on la sentoit craquer sous les pieds; & un quart-d'heure après le lever du soleil elle se changeoit en rosée & se dissipoit. Je n'ai jamais vu le moindre signe de glace, même sur l'eau qui étoit à l'ombre, soit sur le Lamalmon, soit sur les autres montagnes d'Abyssinie: mais j'ai vu tomber de la grêle pendant trois heures de suite, avant midi, sur les montagnes d'Amid. Amid.

Démocrite avoit une autre opinion sur la cause des débordemens du Nil. Il pensoit que ces débordemens étoient dus aux vapeurs neigeuses que le soleil pompoit sur les montagnes glacées du nord, & qui, étant poussées par les vents du midi, & fondues par la chaleur du climat d'Ethiopie, y tomboient en déluge de pluie. Agatharcidès de Gnde soutient la même chose dans son *Periplus de la mer Rouge*. Diodore de Sicile a essayé de résuter cette opinion: mais nous ne chercherons point à appuyer sa réfutation, parce que l'observation nous a prouvé, d'une manière certaine, que Démocrite & Agatharcidès avoient deviné la vérité.

Il me reste à parler à présent de l'ouvrage d'un

philosophe moderne sur le même sujet. C'est un discours sur les causes des débordemens du Nil, composé par M. de la Chambre, & imprimé à Paris en 1665. L'Auteur, dans une longue dédicace, assure modestement le roi Louis XIV, qu'il est persuadé que sa majesté voudra bien considérer comme une des choses qui font le plus d'honneur à son règne, la découverte des causes des débordemens du Nil; découverte que lui, M. de la Chambre, venoit de faire, tandis que depuis deux mille ans, tous les philosophes l'avoient tentée en vain. Il faut convenir qu'en effet & la cause, & la découverte eussent été très - remarquables, si elles avoient eu le moindre degré de vraisemblance. M. de la Chambre dit que le nitre, dont la terre d'Egypte est imprégnée, fermentant comme une pâte, fait également fermenter le Nil, & que c'est là ce qui accroît le volume d'eau au point qu'elle inonde toutes les plaines d'Egypte.

Loin de moi l'envie de dénigrer les efforts qu'ont faits les anciens, pour connoître les causes de ce phénomène. Je fais que faute d'avoir fait assez de progrès dans la philosophie expérimentale & dans l'art de l'observation, ils manquaient en général des moyens propres à ces

sortes de recherches. Mais il n'y a point d'excuse pour un moderne qui croit & qui écrit que la terre étant imprégnée d'un sel quelconque, en si petite quantité qu'on ne le distingue ni à la vue, ni à l'odorat, ni même au goût, peut quand un fleuve est presque à sec faire périodiquement gonfler ses eaux, de manière qu'il couvre toutes les plaines d'Egypte, qu'il verse chaque jour des millions de tonneaux d'eau dans la mer, & qu'en même temps il contribue à la fertilité de la terre & à la santé des habitans. Cela me rappelle une assertion du consul Maillet, laquelle n'est guères moins absurde. M. Maillet dit que le Nil, qui est en Egypte l'unique source de la santé, du plaisir & de l'abondance, a, durant tout le temps de ses débordemens, un dixième de limon mêlé à ses eaux. Voilà, en vérité, un fleuve auprès duquel l'hypocrite me semble n'être rien !

Quelles qu'ayent pu être les conjectures des rêveurs de l'antiquité, les voyageurs & les philosophes modernes qui ont décrit sans préjugés & sans aucun esprit systématique, ce que leurs yeux avoient vu, ont trouvé que l'foundation de l'Egypte s'opéroit par un moyen tout naturel & parfaitement d'accord avec les règles

ordinaires de la providence, & les soins qu'elle a établis pour maintenir l'ordre dans le reste de l'univers. Ils ont trouvé que les pluies du Tropique, produites par l'action d'un soleil excessivement ardent, & tombant chaque année en abondance dans la même saison, sont uniformément & sans aucun miracle la cause des débordemens du Nil.

Le soleil demeurant presque stable pendant quelques jours dans le tropique du Capricorne, raréfie tellement l'air dans cette zone, que les vents, chargés de particules aqueuses, y accourent à la fois de la mer Atlantique & de l'Océan indien, c'est-à-dire de l'occident & de l'orient. En outre le vent du midi, imprégné des vapeurs qui se sont condensées sur cette haute chaîne de montagnes placées non loin du sud de la ligne, & formant une espèce de dos d'âne sur la péninsule d'Afrique, court vers le nord comme les autres vents, & fournit de quoi y rétablir l'équilibre.

Quand le soleil a rassemblé une si immense quantité de vapeurs, il les met en mouvement & les entraîne dans sa marche rapide vers le nord. Il est arrivé, deux années de suite, que

le 7 de Janvier cet astre sembla avoir étendu son pouvoir jusques sur l'athmosphère de Gondar, quand, pour la première fois, il apparut dans un ciel blanc & ombragé de légers nuages. Cet astre étoit alors à 34°. du zénith, & il y avoit plusieurs mois qu'on n'avoit pas vu le plus petit nuage, la moindre tache obscure dans le firmament. En s'avançant vers la ligne avec une vélocité toujours croissante, & décrivant une plus grande spirale, le soleil porte à Gondar les premières ondées de pluie. le premier de Mars, c'est-à-dire, lorsqu'il n'est qu'à 5°. du zénith. Mais elles sont bientôt absorbées par une terre altérée, ces pluies, qui tombant en grosses gouttes détachées, & seulement pendant quelques minutes, semblent avoir d'abord épuisé les efforts de l'astre qui les a produites. Cependant bientôt après, la saison pluvieuse se fait sentir sérieusement dans chaque partie de l'Abyssinie, à mesure que le soleil arrive à son zénith, & les pluies augmentent encore & tombent constamment, quand il l'a passé & qu'il s'avance vers le nord. Avant cette époque, on voit flotter dans le Bahar-el-Abiad (1) des feuilles & des branches d'arbres, qui annoncent que les pluies sont déjà

(1) Le fleuve Blanc.

abondantes dans la latitude où le soleil se lève. Les Gallas, qui ont traversé ce fleuve, ou qui habitent sur ses bords, m'ont parlé des lieux où il est situé d'une manière à me faire juger que ce doit être à environ 5°. de la ligne.

En Avril, toutes les rivières de l'Amhara, du Begender & du Lasta commencent à changer de couleur, ensuite à croître, & conséquemment à porter un tribut plus considérable au Nil. Ce fleuve se précipitant alors avec plus de rapidité du haut de l'angle d'inclinaison qu'il décrit, s'ouvre violemment un passage à travers les eaux stagnantes du lac, sans se mêler avec elles. Dans les premiers jours de Mai, cent rivières différentes viennent des provinces du Gojam, du Damot, du Maitsha, du Dembea, se jeter dans le lac Tzana, que six mois d'évaporation continue avoient extrêmement diminué, mais qui, se remplissant de nouveau, fournit une grande quantité d'eau au Nil, avant que ce fleuve arrive à la cataracte d'Alata.

Dès le commencement de Juin, le soleil a dépassé l'Abyssinie; mais toutes les rivières sont pleines; car c'est pendant le peu de jours que cet astre est comme stable dans le tropique du Cancer, que les pluies tombent avec plus d'abondance dans ces contrées.

Les eaux de ces pluies sont rassemblées dans les quatre plus grands fleuves d'Abyssinie, le Mareb, le Bowiha, le Tacazzé & le Nil. Cependant ces fleuves mêmes, accrus par tant de rivières qui leur portent le tribut de leurs eaux, seroient absorbés par les sables des brûlans déserts qu'ils traversent avant d'arriver en Egypte, sans le fleuve blanc, qui prenant sa source dans un pays où la pluie tombe presque continuellement, se joint au Nil dont il est au moins l'égal.

Les premiers jours de Mai, le soleil en s'avançant vers le tropique du nord, passe verticalement sur le petit village de Gerri, limite des pluies du tropique. Toute l'influence de cet astre qui se trouve au zénith de ce village, & qui durant quelques jours a été comme stable à peu de degrés de lui, tandis qu'il étoit sur Syéné, dans le tropique du Cancer, ne peut porter ces pluies un pouce plus avant dans le nord, ni même y produire la moindre rosée, comme il semble qu'on devroit raisonnablement l'attendre de la quantité d'eau charriée par le Nil qui passe à côté de Gerri, & qui ensuite traverse le grand désert. Le fait que je remarque ici est certain & sûrement très-curieux. Peut-

être aussi que la cause en est inconnue ; mais on peut, je crois, la deviner.

Je pense que les montagnes sont nécessaires pour faire tomber les pluies & la rosée, parce qu'elles arrêtent la grande quantité de vapeurs qui sont poussées vers le midi par les vents d'été. Or, tout le pays entre Gerri & Syéné est plane & désert, & il n'y a rien qui puisse interrompre les courans d'air. C'est la même cause qui fait que les pluies du tropique s'arrêtent plus loin dans le sud & en tirant vers l'ouest. Au lieu de la latitude de 16°. qui leur sert de limite à Gerri, elles finissent à celle de 14°. dans la partie du royaume de Sennaar qui est au sud & à l'ouest de la capitale, parce qu'on ne voit point de montagnes de ce côté-là, avant d'arriver à celles du Kuara & du Fazuclo.

Cependant, quoique le soleil, dans sa plus grande force ne puisse pas porter les pluies d'été au nord de Gerri, ces pluies deviennent plus considérables dans toute l'Abyssinie, tout le temps qu'il se tient dans le tropique du Cancer, c'est-à-dire à sa plus grande distance de la ligne ; & les moissons d'Egypte, & l'Egypte entière seroient bientôt emportées dans la Méditerranée.

née, si cet astre ne changeoit pas d'action en se hâtant de retourner vers le sud.

En s'éloignant de Syéné, le soleil passe sur le désert & arrive à Gerri. Là, son influence est contraire à celle qu'il avoit en allant vers le nord; car dans sa déclinaison au nord, depuis la ligne à Gerri, il a fait tomber un déluge de pluie dans tous les endroits où il a été vertical; & maintenant, il fait cesser les pluies, à mesure qu'il passe au zénith de ces mêmes endroits. Tel est l'effet de sa marche vers le sud jusques à l'instant où il arrive à la ligne. Mais une fois rendu là, dès l'équinoxe de Septembre, il n'a plus d'influence du côté de l'Abyssinie, & il la déploie toute entière dans l'hémisphère méridional. Ces effets sont si certains & si réguliers, que le 25 de Septembre, c'est-à-dire, trois jours après l'équinoxe, le Nil est toujours à sa plus grande hauteur au Caire, & il commence ensuite à diminuer chaque jour sensiblement.

L'on voit donc que la cause des débordemens du Nil est produite par les effets du soleil sur l'hémisphère septentrional. Mais cette observation peut étre confirmée en observant la route de cet astre vers le sud; & je suis persuadé que

Si j'ose l'y suivre, les lecteurs philosophes ne m'en sauront pas mauvais gré.

A l'instant où le soleil a passé la ligne, il fait commencer la saison des pluies dans tous les lieux, au zénith desquels il passe. Mais comme la situation & les besoins de ces contrées sont différens de ceux de l'hémisphère septentrional, la manière dont les arrossemens ont lieu, diffère aussi. Une haute chaîne de montagnes se prolonge depuis le 6°. sud, dans le milieu du continent d'Afrique, jusques vers le cap de Bonne-Espérance, & partage la partie méridionale de la péninsule d'Afrique, à-peu-près de la même manière que le Nil en partage la partie septentrionale. Un vent violent du midi arrêtant le progrès des vapeurs condensées, les brise contre les froids sommets de ces montagnes, & forme différentes rivières qui coulent à l'est ou à l'ouest, suivant la pente du terrain qui se trouve devant elles. Si cette pente est à l'ouest, les rivières vont grossir la mer Atlantique. Si elle est à l'est, elles portent leurs eaux dans l'Océan Indien. Mais toutes ces rivières seroient inutiles à l'homme, si les vents d'été régnoient là, comme on le croiroit, d'après ce qu'on voit en Egypte. S'il n'y avoit même qu'un seul vent,

les rivières grossies par les pluies ne seroient point navigables : mais les sages dispositions de la Providence ont remédié à cet inconvénient.

Les nuages attirés par l'action puissante du soleil, sont condensés ; puis en se brisant contre le sommet des montagnes, laissent échapper des torrens de pluie & grossissent les rivières, pendant qu'un vent de la mer souffle de l'orient, comme une mousson, dans une direction contraire au courant de ces rivières durant tout le temps qu'elles débordent. C'est ce vent seul qui met les chaloupes en état de remonter à Sofala & dans l'intérieur des terres, jusqu'au pied des montagnes où l'on trouve l'or. Le même effet est produit par la même cause dans la partie occidentale, c'est-à-dire, du côté de la mer Atlantique. La haute chaîne de montagnes étant placée, comme je l'ai déjà dit, entre l'est & l'ouest, est la source des richesses de ces différentes contrées, puisqu'elles produisent les rivières, par le moyen desquelles on arrive aux trésors qu'on trouve dans la partie orientale des royaumes de Benin, de Congo & d'Angola, & qui sans elles, seroient inaccessibles.

Trois choses très-remarquables, accompagnent toujours les débordemens du Nil. Voici la première. La matinée est alors très-belle en Abyssinie, & le soleil brille dans tout son éclat. Vers neuf heures, il paroît à l'orient un petit nuage d'environ quatre pieds de diamètre, lequel s'avance en tournoyant avec la même rapidité que s'il étoit fixé sur un axe; mais en arrivant près du zénith, son mouvement se ralentit; il change de forme, il s'étend excessivement, & il semble pomper les vapeurs de tous les points de l'horizon. Les nuages qui s'élèvent alors, ayant presqu'atteint la même hauteur que le premier, se heurtent avec violence les uns contre les autres. Ce spectacle me rappeloit toujours le prophète Elie (1) prédisant la pluie du mont Carmel. L'air pressé par la pesanteur des nuages les plus pesans, fait à son tour impression sur les autres; & à l'instant qu'il s'échappe dans l'espace qui lui est ouvert, on entend les plus terribles coups de tonnerre, qui bientôt après sont suivis de la pluie. Au bout de quelques heures le ciel s'éclaircit, le vent souffle du nord, & il fait un froid désagréable, toutes les fois que le thermomètre est au-dessous de 63°.

(1) III. Rois, chap. 18, vers. 43.

La seconde observation que j'ai faite, c'est la variation du thermomètre. Quand le soleil est dans le tropique du Capricorne, c'est-à-dire, 36° . du zénith de Gondar, le thermomètre est rarement au-dessous de 72° . (1); mais il tombe à 60° . & à 59° . dès que le soleil est vertical. Aussi, heureusement, la pluie diminue les effets que pourroit produire un soleil si ardent.

Enfin la troisième chose digne d'être remarquée, est la limite invariable des pluies du tropique, du côté du nord. Le soleil a entraîné les vapeurs depuis la ligne, & semble devoir les maîtriser plus que jamais : cependant son influence est bornée là, & il ne reprend son empire qu'en revenant au zénith de Gondar. Alors il fait cesser les pluies jusques à la ligne pour en aller faire tomber des déluges dans le sud.

Je ne puis m'empêcher d'observer ici la disposition particulière de la péninsule d'Afrique. En supposant qu'on ait tiré une ligne méridienne depuis l'Océan Indien, à travers

(1) Il faut observer que c'est le thermomètre de Farenheit.

le cap de Bonne-Espérance, jusqu'où la Méditerranée borne l'Egypte, & que cette ligne ait une portion de latitude qui comprenne toute l'Abyssinie, la Nubie & l'Egypte, cette section du continent a, du sud au nord, 64 degrés partagés également par l'équateur; de sorte que de la ligne à l'extrémité méridionale de l'Afrique, il y a 32° ., & de la ligne au bord de la Méditerranée, il y a 32° . également. Maintenant si nous ôtons 2 degrés de chaque côté, nous posons les limites des vents variables, & nous avons 30° . sud & 30° . degrés nord, dans l'étendue desquels sont enfermés les vents alisés & les mouffons. Otez encore 16° . des 32° ., c'est-à-dire, la moitié de la distance du cap de Bonne-Espérance à la ligne; ôtez encore 16° . des 32° . qui sont entre la ligne & la Méditerranée, vous auriez les bornes des pluies du tropique; car ces pluies tombent à 16° . de chaque côté de l'équateur. Prenez ensuite la moitié de 16° , qui est 8° ., & ajoutez ces 8° . aux 16° . où tombent les pluies du tropique, & vous aurez 24° ., c'est-à-dire, la distance où sont les tropiques.

Il me semble que tout cet arrangement est bien remarquable.

CHAPITRE XVI.

L'Egypte n'est point le produit du Nil. — Réfutation d'une opinion des anciens. — Opinion moderne contraire aux preuves & à l'expérience.

C'EST à présent que je vais discuter une question souvent agitée. On a demandé si l'Egypte devoit son existence au Nil, ou si elle fut jadis un bras de mer qui, par succession de temps, se trouvant exhaussé par le limon que le Nil y a déposé dans ses débordemens, est enfin devenu une terre ferme au dessus du niveau des eaux ? Je crois que c'est là l'opinion générale qu'on trouve dans les livres des anciens, & que les voyageurs modernes ont adoptée. Elle mérite donc d'être examinée ; elle mérite qu'on décide si elle est fondée sur des observations certaines, ou s'il faut la ranger dans la classe de ces anciennes traditions enfantées au hasard, & qu'on renouvelle par caprice.

L'Egypte est une vallée bornée à droite & à gauche par une chaîne de montagnes escar-

pées. Il n'est donc personne qui ne doive voir que le Nil étant un torrent qui tombe des hautes montagnes de l'Ethiopie, si la vallée d'Egypte étoit concave, la violente rapidité des eaux emporteroit plutôt à la mer leur limon, & le sol même, que de laisser rien accumuler sur leur passage.

La terre d'Egypte est doucement inclinée, à partir du milieu de la vallée jusqu'au pied des montagnes qui la bordent de chaque côté; en sorte que le centre est la partie la plus haute de la vallée, & que c'est dans ce centre que coule le Nil (1). On a fouillé de grands canaux à angle droit, des bords du Nil au pied des montagnes, pour que l'eau y entre & déborde graduellement jusqu'à ce qu'elle ait submergé la terre.

A mesure que le fleuve haussé, les canaux se remplissent, parce que l'eau prend toujours son niveau jusqu'au pied des montagnes, & quand l'inondation est à son plus haut point les eaux demeurent stagnantes dans les canaux qui forment, comme je l'ai déjà dit, un angle

(1) Voyez-en le plan dans le docteur Shaw, chap. sect. 3, p. 385.

droit avec le fleuve. Quelquefois, il est vrai, le Nil monte si haut, parce que les pluies ont été excessives en Ethiopie, que le courant du milieu du fleuve communique son impulsion aux eaux stagnantes du pied des montagnes, & emporte à la mer tout ce qu'il y a de planté dans les champs. C'est donc une erreur de dire que plus le Nil haussé, plus il fait de bien à l'Egypte.

Plusieurs auteurs ont prétendu qu'il étoit nécessaire de mesurer chaque année l'Egypte, par rapport à la quantité de limon qui y étoit apportée par les débordemens du Nil, & qui couvroit les bornes des champs, au point qu'aucun propriétaire ne pouvoit ensuite reconnoître ses vraies limites; & on a ajouté que c'étoit là ce qui avoit fait inventer la géométrie (1). Je ne dois point rechercher ici quand & comment la géométrie a commencé à être connue; mais je crois que l'origine de cette science, telle que je viens de la citer, est assez probable. Les terres d'Egypte étoient anciennement mesurées tous les ans, comme elles le sont encore de nos jours; & cestes

(1) Herod. lib. 2, pag. 127, sect. 9.

les mêmes raisons qui font qu'on les mesure à présent, sont celles qui les firent mesurer autrefois. Mais ce n'est point le limon du Nil qui oblige à mesurer l'Egypte; & il est bien aisé de le concevoir: car quand l'Egypte s'exhausseroit d'un pied tous les cent ans, ce ne seroit qu'un centième de pied par an; & la centième partie d'un pied de hauteur ne pourroit pas cacher les bornes d'un champ, quelles qu'elles fussent. Les bornes que nous voyons aujourd'hui en Egypte, sont des blocs de granit dont le bout est souvent façonné en tête gigantesque: or si, comme Hérodote le dit, le Nil dépose un pied de limon tous les cent ans, il faut bien des milliers d'années pour les couvrir.

Il est vraiment absurde de supposer que le Nil peut entraîner chaque année une égale quantité de terre des montagnes d'Abyssinie. Mais, quoiqu'il en fût dans les premiers temps où ce fleuve a commencé à déborder, nous sommes surs qu'à présent presque tous les fleuves, les rivières, les ruisseaux même d'Abyssinie, coulent dans un lit de rocher très-dur, d'où toute espèce de terre a été dès long-temps emportée. Ces rivières ne peu-

vent donc tirer du sein de leurs lits de rocher, le même tribut de limon qu'elles fournisoient quand elles couloient sur un fond de terre, & que, suivant Hérodote, l'Egypte fut formée par les débordemens du Nil. On voit donc, au premier coup - d'œil, que l'accroissement annuel & toujours égal des terres est absolument impossible.

A Basboch, où le Nil est prêt d'entrer dans le royaume de Sepnaar, & vient de traverser les terres cultivées de l'Abyssinie, j'ai fait plusieurs observations sur le sédiment que peut déposer ce fleuve; & j'ai trouvé que ce sédiment, mêlé de terre grasse & de sable, étoit presqu'imperceptible. Au confluent du Nil & de l'Astaboras (1), je fis la même expérience. Je pusai de l'eau dans le milieu du fleuve, & après l'avoir fait évaporer, je trouvai un peu plus de sédiment qu'à Basboch; l'eau étoit, à la vérité, plus blanche, & ne déposa presque que du sable. Je répétai encore mon expérience, toujours avec la plus grande attention, à Syené, où le Nil quitte la Nubie pour entrer en Egypte; & je trouvai un sédiment neuf fois plus considérable qu'au Sen-

(1) Le Tacazzé.

mais ce sédiment étoit composé de beaucoup de sable & d'un léger mélange de terre noire. Enfin, je fis la même expérience à Rosette : mais moins souvent, il est vrai, que dans les autres endroits. Il en résulta que dans le fort du débordement, le sédiment fut presque tout sable, & que vers la fin, il y avoit moins de sable que de terre.

Je conclus, d'après ces diverses expériences, que ni le Nil, sortant de l'Abyssinie, ni l'Atbara (1), quoique réuni au Mareb, & venant des mêmes contrées, n'en apportent une grande quantité de terre.

C'est à Syené que l'eau auroit dû être la plus chargée de limon, puisqu'elle contenoit déjà tout ce qu'elle devoit déposer en Egypte. Mais là, la plus grande partie de son sédiment n'étoit que du sable, de ce sable répandu sur la surface du désert, promené sans cesse par des vents brûlans & jamais rafraîchi par la rosée des cieux. Dans cet horrible désert qui est entre Gooz & Syené, nous voyions d'énormes colonnes de ce sable. Leur pied touchoit à terre & leur front se cachoit dans les nuages.

(1) Le même que l'Ataboras ou le Tacazzé.

Elles traversoient dans diverses directions la vaste étendue du désert, poussées par les vents qui souffloient de divers côtés; & le soir, dès qu'il faisoit calme, elles s'écroulajoient, elles s'ensevelissoient dans le Nil, & mêlées à ses eaux en poudre impalpable, elles alloient augmenter le nombre de ces îles qu'on trouve dans son canal.

Il y a une chose qui paroît bien certaine, c'est que toute espèce d'eau, pure ou salée, courante ou stagnante, a sensiblement diminué sur la surface du globe, depuis les premiers temps de la création jusqu'à présent. Or, si la terre d'Egypte s'étoit exhaussée tous les ans, & que la quantité d'eau destinée à l'arroser, fût moindre, ou même ne se fût point accrue, la disette devroit avoir, dans ces derniers temps, fréquemment désolé l'Egypte, parce que le Nil n'auroit pu monter assez haut pour l'inonder. Mais au lieu de cela, on a remarqué que depuis 34 ans (1), il n'y a pas eu une seule disette causée par le peu de hausse du Nil, tandis que les débordemens ont été si considérables, qu'ils ont détruit trois fois la

(1) Plusieurs manuscrits arabes attestent ce fait.

récolte du millet, & conséquemment, occasionné trois fois la famine.

S'il étoit vrai, comme le prétend Hérodote, que la terre d'Egypte s'exhaussât d'un pied tous les cent ans, cet accroissement seroit remarquable dans les plus anciens monumens. Mais la base de tous les obélisques de la haute Egypte reste entièrement à découvert, ainsi que le pavé uni qui les environne, & qui n'a été sûrement fait que pour recevoir l'ombre gnomonique. On voit même que si ce pavé a perdu son niveau dans quelques endroits, cela ne vient que de la chute des masses énormes qui se sont écroulées sur eux.

Il y a dans la plaine, un peu au-dessus de Thèbes, deux statues colossales (1), visiblement destinées à servir de nilomètres, & couvertes d'hiéroglyphes & de modernes inscriptions. Ces statues restent découvertes jusqu'au bas de leur piédestal. Mais si la terre s'étoit élevée, comme on l'a dit, nous marcherions aujourd'hui presqu'au niveau de leur tête. On peut en dire autant de tous les autres

(1) Shaamy & Taamy. J'en ai parlé dans le premier volume de cet ouvrage.

monumens publics. Ils seroient cachés en partie, s'il étoit vrai que l'Egypte s'exhaussât d'un pied tous les cent ans.

Il paroît qu'au moins du temps d'Adrien, si le pécus des Grecs étoit la même chose que le pécuk (1) des Egyptiens de nos jours, le Nil débordoit en Egypte à la même hauteur qu'il déborde à présent.

Les personnes qui soutiennent l'accroissement prétendu des terres d'Egypte, se trouvant pressées par cette observation qu'ils ne peuvent contredire, se défendent par un subterfuge, en supposant, sans aucun fondement, que les Sarrasins se sont servis d'une mesure plus petite pour empêcher qu'on ne s'aperçût que le Nil montoit moins haut. Mais ce raisonnement est d'une absurdité palpable; car si les débordemens du Nil avoient manqué, leur mesure, plus petite pour marquer la hauteur des eaux, n'auroit pas augmenté les moissons; & si on avoit taxé les cultivateurs, quoique le bled n'eût pas été recueilli, cela n'auroit fait sans doute que doubler leur détresse & les rendre plus sensibles. On n'auroit point

(1) C'est une mesure d'une coudée.

entendu alors ce cri de joie, *Wafaa ullah*, c'est-à-dire, Dieu a exaucé nos vœux! *Men Jibbel, alla Jibbel!* Le Nil a débordé d'une montagne à l'autre, & inondé les deux côtés de la vallée. En outre, si l'on peut se servir impunément, dans tous les autres pays du monde, du moyen d'extorsion qu'en attribue aux Sarrasins, l'Egypte doit être exceptée, & je vais en expliquer la raison.

L'Egypte s'étend au nord. La distance qu'il y a entr'elle & l'isle de Chypre, & la position de Canope prouvent que depuis trois mille ans elle n'a presque point changé. Le docteur Shaw, & quelques autres écrivains qui ont défendu l'hypothèse d'après laquelle Hérodote (1) prétend que l'Egypte est une production du Nil, ont abandonné ce moyen, & se sont contentés d'avoir recours au nilomètre, pour prouver que le sol s'étoit exhaussé, & qu'il faut à présent plus d'eau pour inonder l'Egypte, qu'il n'en falloit du temps d'Homère.

Si la première partie de cette assertion peut être prouvée, je conviendrai de la seconde sans aucune difficulté. Mais je crois que les

(1) Herod. Eut. sect. 4 & 5. — Diod. Sic. lib. 3, p. 101. — Arist. Meteorol. lib. 1, cap. 14.

écrivains qui ont jusqu'à présent traité ce sujet, quelque degré de science & d'érudition qu'ils possédaient d'ailleurs, n'en ont pourtant pas eu assez pour l'expliquer d'une manière satisfaisante. Certes il semble que ce fut un secret dont la découverte, comme celle des sources du Nil, étoit réservée à des temps plus modernes.

Il faut d'abord considérer quel étoit l'usage du nilomètre, pourquoi & par qui il fut inventé.

Tout le monde sait que dans tout état social on a besoin de connoître le produit des revenus, ainsi que ce qu'il faut y suppléer pour la subsistance du peuple. Or en Egypte la terre seule, qui est inondée par le Nil, peut produire du bled & fournir conséquemment ce qui est nécessaire à la nourriture des habitans.

La première chose qu'on avoit donc besoin de connoître, c'étoit la quantité de terre qui avoit été inondée dans un certain nombre d'années, & ensuite la quantité de bled que cette terre pouvoit produire d'après l'inondation. Pour être sûr de ce calcul, il falloit mesurer la hauteur des débordemens & les terres

inondées ; & on n'a pas manqué de le faire avec la plus grande précision, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours. Les mesures qu'on prend à présent donnent un *maximum* & un *minimum* qui fournissent un terme moyen ; & ainsi on est en possession de tous les principes nécessaires pour avoir un juste nilomètre. On divise une colonne en coudées correspondantes, & les coudées en pouces ; & on place cette colonne au milieu des eaux perpendiculairement & de la manière la plus stable, afin qu'elle ne puisse être ni dérangée, ni dégradée.

La première mesure étoit sans contredit, celle dont parle l'Ecriture, la coudée, *secundum cubitum virilis manus*. Cette coudée se prevoit depuis le centre de l'os rond du coude jusqu'à la pointe du troisième doigt (1). C'est encore la mesure de toutes les nations incivilisées : mais comme on n'en a jamais déterminé la longueur exacte, les auteurs ont différé dans ce qu'ils ont écrit sur cette longueur, & il en est résulté une grande confusion.

Le docteur Arbuthnot (2) prétend que l'Ecri-

(1) Deuter. ch. 3, vers. 11.

(2) Ecyclop. au mot *coudée*.

ture fait mention de deux coudées différentes ; l'une avoit, dit-il, 1 pied 9 pouces ¹¹¹ parties d'un pouce ; ce qui, suivant notre mesure angloise, est le quart d'une brasse, ou deux empans, ou bien six fois la largeur de la main. L'autre coudée est, suivant le docteur Arbuthnot, égale à 1 pied & 824 millièmes de pied, & forme la 400^e partie d'une stade. Je ne le suivrai pas dans ses recherches : mais je crois qu'aucune des mesures dont il parle n'est la vraie coudée dont on se servoit anciennement dans l'Orient. Elles sont l'une & l'autre trop longues. J'ai bien reconnu que la coudée égyptienne avoit exactement 1 pied 5 pouces & trois cinquièmes de pouce ; ce qui fait 2 pouces de plus que le Père Mersenne (1) ne donne à la coudée hébraïque. Mais cela ne nous importe nullement pour l'objet que nous traitons, puisqu'Hérodote (2) nous apprend que de son temps, & probablement aussi, lors de la première institution du nilomètre, on se servoit en Egypte de la coudée samienne, qui a dix-huit pouces anglois, & un demi-pouce de moins que l'ancienne coudée.

(1) Encyclop. au mot *coudée*.

(2) Herod. lib. 4, sect. 168, pag. 149.

On doit considérer que les divisions du nilomètre représentoient des faits certains, & que le Nil atteignant à telle division, indiquoit qu'on pouvoit semer une telle quantité de bled dont on paieroit tant au roi, & dont le reste seroit pour le propriétaire ou pour le cultivateur.

Le nilomètre réglloit donc les termes du contrat entre le roi & le peuple; contrat d'après lequel il étoit convenu que si la terre d'Egypte produissoit telle quantité de bled, on devoit payer tant de tribut. Mais, au cas qu'il y eût moins de terre inondée, & que conséquemment la récolte fût moindre, le roi ne devoit pas exiger le tribut, parce qu'on savoit alors que la quantité de bled recueillie étoit nécessaire à la subsistance du propriétaire de la terre & du cultivateur. Ces choses étoient donc déterminées par le nilomètre, dont les divisions montrroient à quelle hauteur étoit monté le Nil. Des gens préposés par le roi étoient chargés de l'inspection du nilomètre, & avoient soin de publier à quelle hauteur le Nil étoit monté. La raison pour laquelle le roi, & non le peuple avoit la direction du nilomètre, est facile à comprendre, quoique

jusqu'à présent on ne l'aït pas trop entendue. Le roi n'auroit rien pu gagner à substituer de fausses mesures, au lieu que le peuple auroit pu y gagner beaucoup.

Quoique, dans un certain nombre d'antées, le Nil monte à-peu-près à la même hauteur, il n'en est pas moins vrai qu'il varie quelquefois, & qu'il y a des années où il croît plus ou moins. On observe également, qu'ainsi que dans toutes les autres rivières, le courant du Nil se porte plus, pendant quelques années, d'un côté de la vallée que de l'autre. Il s'ensuivoit de ces différences que quoiqu'en général la quantité d'eau indiquée par le nilomètre fût la même, personne ne connoissoit au juste la proportion qu'avoit eue chaque champ en particulier, & on étoit obligé d'avoir recours à un nouveau mesurage.

En supposant que la propriété d'un homme eût 12000 pieds, du bord de la rivière jusqu'aux montagnes, & une largeur proportionnée, & qu'il y en eût peut-être 4000 pieds d'inondés, pendant que les autres 8000 pieds restoient au-dessus du niveau des eaux, le fermier ne pouvoit réellement connoître ce que

ce terrain, de 12000 pieds de long, lui donneroit cette année, qu'après s'être assuré, en mesurant, qu'il n'y en avoit eu que 4000 pieds couverts par l'eau, & conséquemment propres à être ensemencés. Il payoit donc au propriétaire, pour ces 4000 pieds, la plus haute rente fixée pour les terrains en culture. Mais les 8000 pieds de terrain qui n'avoient point été inondés, n'étoient pourtant pas tout-à-fait inutiles; car la moitié pouvoit être arrosée avec des machines, & par les efforts de l'homme, pendant que ce fleuve étoit à sa plus grande hauteur, où il se tenoit quelque temps; de sorte que la valeur des 4000 pieds de terrain arrosés par l'industrie humaine, égaloit celle des 4000 pieds inondés naturellement, en déduisant toutefois ce qu'il en avoit coûté de soins & d'argent pour y porter l'eau; & en conséquence le fermier ne payoit au propriétaire, pour les derniers 4000 pieds, que la moitié de la rente qu'il payoit pour les premiers.

Quoiqu'on sut donc bien que l'étendue de la ferme étoit de 12000 pieds, il falloit la mesurer pour pouvoir connoître d'abord ce qui avoit été inondé par le Nil, & qu'on pouvoit cultiver sans frais extraordinaires; puis, ce qu'on pou-

voit arroser par industrie, & qui ne devoit valoir qu'une demi-rente; & enfin ce qui ne pouvoit être cultivé restoit, pendant cette année-là, inutile au fermier & au propriétaire.

Je ne parle point ici d'un fait qui n'ait eu lieu que dans l'antiquité, mais de ce qui est absolument nécessaire, & qui se pratique encore de nos jours. Quoique, par ce mesurage, un homme sache ce que sa ferme lui produira cette année, il ne peut rien statuer pour l'année suivante. Peut-être aura-t-il le double de terrain à cultiver, peut-être n'en aura-t-il qu'un quart; & le propriétaire qui est vis-à-vis, sur l'autre rive du Nil, aura un déficit ou un avantage proportionné; & comme il y aura compensation entre eux, le degré du nilomètre sera toujours le même.

Il y a deux choses en faveur du fermier. L'une, c'est que quand le Nil ne monte qu'au point où l'on n'a pas besoin de payer de meerry (1), la récolte lui reste toute entière, quoiqu'elle soit presque aussi considérable que si elle étoit sujette à la taxe. La seconde chose, c'est que quand le terrain de 32000 pieds est

(1) C'est la taxe due au roi.

presque en entier inondé par le Nil, avant que toute l'eau soit mise en mouvement par le courant du milieu du fleuve, il est déclaré sujet au meery, & il a ensemençé la plus grande partie de terrain possible sans frais extraordinaires; mais tout cela est perdu. L'impulsion étant une fois donnée, le courant s'établit partout, & la terre, qui a été foulée & pulvérisée dans les mois de Mars, d'Avril & de Mai, est emportée à la mer; il ne reste plus qu'un sol maigre, dur & froid, qui ne produit que très-peu de chose, & qu'on ne peut guère ameublir avec les faibles instrumens de labourage dont on se sert dans ces contrées; aussi, ni le fermier ni le propriétaire ne payent rien, parce qu'en effet ils ne retirent presque rien.

Cependant il naît de cette incertitude une chose qu'on n'a pas bien comprise. Le fermier ne connaissant pas précisément la quantité de semence dont il peut avoir besoin n'en est jamais pourvu; & ne sachant pas mieux la récolte sur laquelle il peut compter, il ne prend sa ferme que d'année en année. Le propriétaire lui fournit donc la semence (1) & même les instrumens de labourage.

(1) Genèse, chap. 47, vers. 20 & 23.

Viojj. lug. 1821

C'est ici qu'il faut que j'explique ce que j'ai déjà avancé, & qui peut sembler à quelques personnes n'être qu'un paradoxe. Oui, il est absolument impossible que le souverain substitue de fausses mesures dans le nilomètre. Supposons qu'il faille que le Nil monte à huit coudées pour indiquer qu'on ne recueillera que le bled nécessaire à la subsistance des habitans, & que le fermier connoisse également, par le mesurage de la terre propre à être mise en culture, qu'il n'aura précisément que ce qu'il lui faudra pour payer sa ferme & pour nourrir sa famille. Il est sûr de cela avant d'ensemencer la terre, puisqu'il la mesure à l'instant où les eaux se retirent; & il est en outre obligé de le savoir pour régler la quantité de semence qu'il demandera au propriétaire, dont il emprunte, comme je l'ai déjà dit, & la semence & les outils pour travailler la terre. Si le fermier juge donc qu'il ne peut recueillir que le bled nécessaire pour se nourrir & payer sa ferme, sans avoir de quoi payer la taxe imposée par le souverain, à l'instant où il entend proclamer faussement que le nilomètre indique qu'on peut payer cette taxe, il ne sème ni ne laboure son champ (1),

(1) Ce fut apparemment la raison pour laquelle Joseph, qui avoit acheté non-seulement les terres, mais

mais il déserte sa ferme & s'enfuit en Palestine, chez les Arabes ou dans les cités, & il entraîne la famine à sa suite. L'année suivante, il survient une peste qui emporte tous les infirmes dont le tempérament est affaibli par la mauvaise nourriture. Voilà quel devroit être invariablement l'effet d'une fausse mesure, que le docteur Shaw (1) a soutenu qu'on avoit introduite en Egypte, & que quelques autres écrivains ont cru comme lui être possible. Cette assertion, sans aucun fondement, est une des nombreuses erreurs dans lesquelles est tombé le docteur Shaw.

Le docteur Shaw ne connoissoit rien que le Delta. Il n'est jamais allé dans la haute Egypte; il n'a même voyageé que peu de temps dans le Delta, encore étoit-ce pendant le débordement du Nil; & j'imagine qu'il n'a jamais eu la moindre conversation avec un Fellah (2).

le peuple d'Egypte, le transporta des fermes, qui ne convenoient pas à ce peuple, dans celles où il pouvoit prospérer. Aujourd'hui que ce peuple est libre, il change également de fermes.

(1) Voyage de Shaw, chap. 2, sect. 3, p. 383.

(2) Les Fellahs sont les paysans, ou les cultivateurs égyptiens.

Ce n'est que dans la terre de Zoan (1) qu'il a vu toutes les choses merveilleuses qu'il raconte, & si ses observations ne sont pas allées plus loin, c'est que ce ne sont point des faits, mais des choses qu'il a imaginées, non pourtant qu'il eut aucune mauvaise intention, mais il ne s'est jamais trouvé à même de prendre de meilleures informations, & il n'en étoit pas moins résolu ne pas abandonner le système qu'il avoit adopté.

Hérodote (2) rapporte que du temps de Miceris, quand le nilomètre marquoit huit couées familiennes, toute l'Egypte, au-dessous de Memphis, étoit inondée : mais que de son temps, il falloit qu'il marquât 16 couées, ou au moins 15, pour que la même terre puisse être mise en état de culture, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il falloit que le Nil s'élevât à 16, ou au moins à 15 couées, pour que les Egyptiens payassent la taxe due au roi. L'incertitude de ces deux termes montre que du temps d'Hérodote, comme à présent, il y a eu une foule de différences dont on ne peut rendre compte. Mais j'oserai demander pourquoi nous en croirions plutôt Hérodote pour ce qui concerne l'usage du nilomètre, que des voyageurs

(1) Ps. 78. vers. 12.

(2) Herod. Eut. sect. 13.

AUX SOURCES DU NIL. SIR

modernes; puisqu'il est vrai que l'historien Grec nous raconte lui-même (1) que toutes les fois qu'il voulut prendre quelques informations sur le Nil, les prêtres d'Egypte refusèrent de lui répondre.

Du temps de Mœris, on avoit creusé de grands lacs, dit Hérodote (2), pour recevoir l'excédent des eaux des débordemens du Nil. Cet historien ne nous explique pas en quel endroit étoient ces lacs; mais il est vraisemblable qu'on les avoit placés dans le désert pour l'usage des Arabes. Cependant, comme nous ne savons pas dans quel temps ces lacs étoient ouverts pour recevoir les eaux du fleuve, nous ne pouvons pas connoître si c'étoit parce que ces eaux se dégorgeoient dans les lacs, ou si c'étoit parce que le débordement n'étoit pas assez considérable, que le Nil ne s'élevoit pas sur le nilomètre. L'histoire ne nous a laissé aucun détail sur cela; & on sera encore moins porté à y croire, quand j'aurai démontré que le nilomètre n'a pu être d'aucun usage pour résoudre la question, soit du temps d'Hérodote, soit depuis, à moins qu'on n'eût la connaissance

(1) Herod. lib. 2, sect. 19.

(2) Herod. lib. 2, sect. 4, pag. 103 & 149.

d'une infinité d'autres rapports qu'on n'avoit point encore calculés, & qu'Hérodote ignoroit absolument.

Mais convenons un moment qu'au siècle de Mœris, le Nil ne s'élevoit qu'à 8 coudées seulement, & que du temps d'Hérodote, il s'élevoit à 16; & voyons si depuis il a suivi cette gradation. Strabon voyagea en Egypte, environ quatre cents ans après Hérodote. Il remonta le Nil d'Alexandrie à Syène & jusqu'à la première cataracte; & comme cet historien est connu par sa véracité & l'étendue de ses lumières, nous pouvons ajouter foi à ce qu'il nous dit, comme à des choses certaines, d'autant qu'il vivoit en Egypte en si bonne compagnie, qu'il n'est pas probable que les prêtres du pays eussent osé lui refuser quelque chose. Strabon nous dit (1) donc que de son temps, 8 coudées étoient le *minimum*, ou le *Wafaa ullah* (2) des débordemens du Nil. Ainsi, cela nous montre qu'il n'y a pas eu un pouce de différence dans le point auquel le Nil s'élevoit sur les terres

(1) Strabo, lib. 13, pag. 945.

(2) Dieu a exaucé nos vœux! C'est, comme on a vu plus haut, le cri de joie qui retentit en Egypte, quand le débordement annonce la fécondité.

d'Egypte, depuis Mœris jusqu'à Strabon, c'est-à-dire, dans l'espace de 1400 ans.

On peut dire, il est vrai, qu'un autre passage de Strabon (1) prouve que du temps de Pétrone, les bords du Nil & les canaux d'arrosage étoient si nets, si bien entretenus, que les Egyptiens pouvoient aisément payer le méry, quoique le Nil ne montât qu'à 8 coudées : mais que c'étoit plutôt dû à l'industrie qu'au seul avantage des débordemens. Je conçois tout comme un autre, que Strabon a voulu nous faire entendre cela. Mais calculons, d'après Hérodote, qui dit qu'il falloit de son temps 16 ou au moins 15 coudées de hauteur au Nil, pour que les cultivateurs fussent dans le cas de payer la taxe, tandis que Strabon nous apprend que Pétrone fit si bien arranger les rives & les canaux du Nil, que quand le débordement montoit à 12 coudées, il procureroit une extrême abondance, & que 10 coudées étoient le *minimum*.

Il résulte donc clairement de ce passage, qu'il ne pouvoit y avoir eu aucun exhaussement de terre indiqué par le nilomètre; puisque 10 coudées suffissoient, du temps de Strabon, pour inonder la vallée d'Egypte, & qu'au siècle

(1) Strabo, lib. 17, pag. 915.

d'Hérodote, il en falloit 16 ou au moins 15 coudées. J'observerai, en outre, que si nous supposons que sous Mæris, on avoit les mêmes soins, la même industrie que du temps de Pétrone, & tout nous porte à croire assurément qu'on n'en avoit pas moins ; il nous sera encore mieux démontré que durant quatorze cents ans, le kilomètre n'annonça point que le sol de l'Egypte se fut élevé.

De Strabon, descendons à Adrien, qui vint environ cent ans après. Nous savons par Pline (1) & par l'inscription d'une médaille en cuivre d'Adrien, que quand il étoit en Egypte, il falloit que le Nil montât à 16 coudées de hauteur pour que les Egyptiens fussent tenus de payer la taxe qui leur étoit imposée ; ce qui est précisément le même degré qu'Hérodote dit avoir été nécessaire de son temps.

Vers le commencement du quatrième siècle, sous le règne de Julien (2), 15 coudées étoient le terme désigné pour le paiement de l'impôt, & c'est également un des termes fixés du temps d'Hérodote. L'historien Grec dit 15 ou 16 cou-

(1) Plin. lib. 36, cap. 7. — Philost. de icon Nili.

(2) Julian. Epist. Egdicio praefecto Egypti.

dées ; de sorte que si le nilomètre prouve quelque chose, c'est qu'il est vraisemblable que les débordemens du Nil n'ont point été plus considérables dans les quatorze cents ans qui se sont écoulés depuis Mœris jusqu'à Pétrone ; & certainement, si ce fleuve n'a pas diminué, il n'a pas non plus augmenté durant sept siècles qu'il y a eu entre Hérodote & l'empereur Julien.

Procop. dit, je crois, dans son premier Livre, que le Nil déborde trop, quand il montoit à 18 coudées, & qu'alors il occasionnoit la famine. Mais vers le milieu de son sixième siècle (1), il dit que 18 coudées étoient le *minimum*, où les Egyptiens étoient obligés de payer l'impôt, de sorte que depuis Julien à Justinien, c'est-à-dire, en cent ans, on auroit été obligé de porter le *minimum* à 3 coudées de plus (2). C'est bien plus qu'un pied par siècle, comme le prétend Hérodote : mais ceci prouve trop pour pouvoir être vrai. Mais ceci prouve toutefois, ce qui est bien certain, c'est que ni l'histoire, ni aucune observation ne nous

(1) Procop. lib. 3, de Reb. Goth.

(2) 4 pieds & demi anglois, ou 4 pieds 1 pouce 6 lignes de France.

prouvent que tant que l'Egypte a été soumise à la Grèce, son sol ait éprouvé le plus petit accroissement, ni la moindre altération.

CHAPITRE XVII.

Continuation du même sujet. — Ce que c'est que le nilomètre, & de quelle manière il est divisé.

La révolution qui bouleversa l'Orient au septième siècle, horne, à ce que je viens de dire, les lumières que les historiens Grecs avoient pu fournir. L'Egypte fut envahie par une multitude ignorante, & barbare, & Omar, le second des califes après Mahomet, y établit pour gouverneur Amru Ibn-el-Aas. Omar étoit un despote fanatique, qui détruisit le nilomètre grec, comme il avait brûlé la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Ensuite, ce conquérant barbare, toujours dirigé par le même esprit & avec la même *supériorité de raison*, alla fonder le siège de son empire à Médine, ville située au milieu de la péninsule d'Arabie, totalement dépourvue d'eau, & environnée de tous côtés de sables stériles & brûlans. Cependant Omar n'en vouloit pas moins nourrir ses Sarraffins affamés du produit des moif-

ions de l'Egypte conquise; & il donna l'ordre à Amru de faire creuser un canal qui communiquât du Nil à la mer Rouge, afin qu'on pût charrier par ce canal le blé sur les bords du golfe d'Arabie, & ensuite à Yambo, port voisin & dépendant de Médine.

Les perfides Grecs qui vendirent l'Egypte aux Arabes, instruisirent sans doute Omar de la fécondité de son sol & de l'abondance qui y régnait, & dont on pouvoit d'ailleurs s'apercevoir aisément par le bas prix du blé dans les marchés.

Omar pensa que, pour donner plus de prépondérance au conquérant sur le peuple vaincu, il devoit établir un tribut plus considérable sur les Egyptiens, que celui qu'ils avoient jusqu'alors payé à leurs souverains. L'Egypte qui avoit eu autrefois jusqu'à vingt mille cités, n'en conservoit pas la dixième partie. Il y restoit donc plus de terrain à mettre en culture avec la même quantité d'eau; on devoit recueillir plus de grain; il y avoit moins de monde pour le consommer; ainsi, rien ne parut moins oppressif au vainqueur que de s'approprier le surplus du produit des récol-

tes. Ne suivant jamais que les vues étroites & bornées de son propre jugement, il changea la mesure du nilomètre; & ce changement affecta tellement les Egyptiens, que, sans réfléchir à la diminution de leur population, ils se disposèrent à fuir leur patrie, d'où il s'en feroit naturellement suivi que l'Egypte seroit demeurée en friche & que la famine auroit désolé l'Arabie.

Les Egyptiens connoissoient parfaitement leur ancienne mesure; & il est probable qu'Omar exigea un tribut beaucoup plus considérable, d'après ses nouveaux nilomètres. La foi se trouva alors rompue entre le gouvernement & le peuple; les Egyptiens alarmés se mirent à surveiller eux-mêmes les progrès du Nil sur le nilomètre; car c'étoit le seul moyen qui leur restoit de connoître les approches de la pauvreté & de la famine. Omar, instruit de cette conduite des Egyptiens, fit soudain briser le nouveau nilomètre pour reprendre l'ancien: mais comme on lui avoit dit aussi que les Egyptiens n'étoient plongés dans une terreur continue que parce qu'ils comptaient les divisions du Mikéas (1), il en interdit l'ac-

(1) Nilomètre.

tés aux chrétiens ; & cette défense a continué jusqu'à présent. Toutefois, en empêchant que les Egyptiens pussent s'assurer par leurs yeux du degré auquel montoit le Nil, le calife le fit proclamer chaque jour, mais d'une manière si embrouillée, si inintelligible, que les Egyptiens cessèrent bientôt d'y rien comprendre, & n'y ont rien compris depuis. Celui qui fait la proclamation commençant par un point donné, qui n'est point la base du nilomètre, annonce que la hauteur est de tant, en distayant la première division; de sorte que, comme personne ne fait le vrai point dont il est parti, on ne peut jamais bien comprendre à quel degré l'eau monte sur la colonne.

Pour qu'on puisse entendre ceci, il faut d'abord que je dise que sur la pointe de l'isle de Rhodes, entre Géesa & le Caire, mais un peu plus près de Géesa, il y a dans le Nil une tour ronde, & dans cette tour un appartement, où l'on a creusé un puits revêtu de marbre, dans lequel le Nil peut librement entrer, parce qu'il a une large ouverture dans le fond, & que ce fond est de niveau avec le fond du fleuve. Dans le milieu du puits s'élève une mince colonne, qui, autant que

je m'en souviens, est octogone & de marbre bleu & blanc. S'il étoit permis de descendre jusqu'au pied de la colonne, on feroit précisément au fond du Nil. Certe colonne est divisée en vingt peeks ou coudées, qu'on appelle *drat-el-belledy*, & qui ont vingt-deux pouces chacune (1).

Les deux peeks d'en-bas ne font point divisés, parce qu'ils restent ensevelis dans la vase que l'eau y a déposée ; les deux autres peeks, qui viennent immédiatement après ceux-ci, sont divisés sur la droite en 24 parties chacun. Ensuite, les quatre peeks au-dessus sont divisés sur la gauche également en 24 parties chacun ; puis les quatre peeks plus haut sur la droite, quatre peeks sur la gauche, & quatre autres peeks sur la droite ont la même division de 24 parties. Tout cela complète le nombre de 18 peeks au-dessus des deux qui ne font pas marqués. Ces peeks ont, comme je l'ai déjà dit, 22 pouces chacun ; & la colonne a, dans sa totalité, 36 pieds 8 douzièmes de pied, mesure d'Angleterre (2).

(1) Voyez le plan & l'élevation gnomonique du milkeas.

(2) 33 pieds 7 pouces 4 lignes de France.

Quand,

Quand, la nuit de la Saint Jean, le nucta tombe, c'est-à-dire quand l'eau des pluies du tropique est tellement mêlée avec le Nil, qu'il s'en exhale au Caire une grande quantité qui couvre la terre de rosée, chose qu'on ne voit jamais avant cette époque, on commence à proclamer qu'il y a cinq peeks d'eau marqués sur le Mikéas, & deux au fond qui ne sont pas marqués; mais dont on ne tient pas compte dans la proclamation. La première proclamation qu'on fait ensuite suppose que le Nil a monté de 12 vingt-quatrièmes de peek; c'est-à-dire qu'il ne manque que 12 vingt-quatrièmes pour qu'il y ait six peeks. Quand il s'élève de 3 vingt-quatrièmes de plus, on annonce que c'est neuf au-dessous de six, ou *tissa am sitte*; & on crie toujours ainsi en dis-
trayant les vingt-quatrièmes du nombre de peeks au-dessus, sans expliquer ce que c'est que ces six, ni pourquoi on a commencé à cinq; ce que j'imagine pourtant être la profondeur que le Nil doit avoir dans son état ordinaire.

Quand le fleuve s'est élevé sur le Mikéas à 8 peeks & 23 vingt-quatrièmes, on entend retenir ces mots *wahad am erba' rish*, c'est-à-dire 1

au-dessous de 14, cinq peeks d'eau étant marqués suivant les divisions, il y en a 13 & 23 vingt-quatrièmes, ou 1 au-dessous de 9 d'augmentation; & cet 1 étant obtenu, on crie de toutes parts *wafaa ullah!* ce qui annonce que les cultivateurs seront obligés de payer le meery ou la taxe.

Supposons encore que le Nil ait couvert 17 peeks, ou coudées, & 23 vingt-quatrièmes, on criera *wahad am temen tush*, c'est-à-dire 1 au-dessous de 18; & le nombre étant enfin complet, toute la colonne étant couverte un certain jour d'Août, on n'entend plus que ce mot *asharfen*, c'est-à-dire 20; ou bien ceux-ci, *men jibbel, alla jibbel*, c'est-à-dire d'une montagne à l'autre; ce qui signifie que l'eau a couvert les 18 peeks divisés sur la colonne, & les deux qui ne sont pas divisés & qui restent cachés par la vase. Toute la terre d'Egypte est alors en état d'êtreensemencée; on ouvre le grand canal de Mansoura, & divers autres canaux, qui portent les eaux dans le désert, & les empêchent de croupir dans les champs qu'on doit mettre en culture. Le Nil porte encore, sans doute, un immense volume d'eau du haut de l'Ethiopie: mais ces canaux & la

mer la reçoivent à-la-fois, & c'est bien nécessaire; car autrement les terres ne pourroient être ni labourées, ni ensemencées.

Maintenant si des 16 peeks, qui font crier le *wafaa ullah!* nous en déduisons cinq qui étoient déjà dans le puits, & marqués sur la colonne quand on a fait la première proclamation, il n'y a réellement que 12 peeks d'augmentation formant le *minimum*, d'après lesquels on établit la taxe; ou bien, s'il y en a 20, en déduisant toujours 5, il y en reste 15 qui sont le *maximum*, *men fibbel, alla jibbel*, c'est-à-dire le degré d'inondation qui rend toute la terre d'Egypte propre à être ensemencée, mais au-delà duquel il n'y a plus qu'à redouter d'affreux désastres.

S'il étoit donc vrai que les 16 coudées marquées sur la médaille d'Adrien, suffisent le *minimum* fixé pour le paiement de la taxe due au souverain, nous devrions en inférer que du temps de cet empereur il falloit autant d'eau qu'àuparavant pour le *wafaa ullah*, & que conséquemment la terre d'Egypte ne s'est point exhaussée depuis treize cents ans.

Pour achievever de résumer tout ce qui a rapport aux débordemens périodiques du Nil, j'énoncerai ici mon opinion. Comme elle est, je crois, fondée sur l'histoire de l'antiquité, qu'elle est d'accord avec celle des siècles intermédiaires, & qu'elle est invinciblement soutenue par des observations modernes, je crois qu'aucun argument ne peut l'attaquer avec succès. Je ferai aussi bref qu'il me sera possible, parce que comme j'ai déjà fait dans le cours de cet ouvrage quelques réflexions sur le sujet que je traite à présent, je crains qu'au premier coup-d'œil on ne prenne ce que je pourrai dire pour une répétition.

Tout le monde convient que dès les premiers âges, le Nil portoit assez d'eau en Egypte pour l'inonder toute entière. L'Egypte étoit alors, ainsi qu'à présent, une vallée étroite. Elle fut de bonne heure habitée par un peuple immense, illustrée par les arts, enrichie par le commerce le plus florissant; & si par hasard elle avoit besoin d'augmenter sa population, elle le pouvoit facilement chez les grandes & nombreuses nations qui l'avoisinoient au midi, parce qu'elle avoit chez elle le bled & tout ce qui est nécessaire aux besoins &

aux plaisirs de la vie, excepté l'huile! Mais ce pays fut éloigné de toute communication avec les étrangers, jusqu'après la fondation d'Alexandrie.

Quand les premiers rois d'Egypte eurent bâti Memphis, ils s'aperçurent que la vallée, resserrée en haut par les montagnes, s'élargissoit en descendant vers le Delta; qu'ils avoient beaucoup d'eau à leur disposition pour mettre la terre en état d'être cultivée, & qu'une grande partie de cette eau se perdoit, sans qu'on en retirât aucun avantage, comme il s'en perd encore beaucoup à présent. Ils observèrent en outre que la surabondance des eaux du Nil leur nuisoit, & que les plaines sablonneuses de la Libye ne manquoient que d'une intelligente distribution de ces eaux pour pouvoir être enfemencées comme celles d'Egypte, pour les égaler en fertilité & les surpasser par la variété de leurs productions. D'après cela, les rois d'Egypte s'occupèrent bientôt à faire creuser de vastes canaux & de grands lacs (1).

(1) Nous savons que ces lacs étoient creusés, & qu'on s'en servoit du temps de Moïse. Voyez l'Exode, ch. 7, vers. 19, & ch. 8, vers. 5.

en conservant assez de niveau pour pouvoir arroser toute l'année les déserts de la Libye, & y suppléer aux pluies qu'on n'y voit jamais tomber. La géométrie, l'architecture & tous les arts mécaniques de ce temps-là concourent à l'exécution de ce grand projet. Les canaux communiquoient d'un lac à l'autre pour emprisonner les eaux & leur rendre la liberté quand on en avoit besoin.

Nous sommes certains que ces choses-là furent constamment pratiquées durant tout le temps de la dynastie des princes Egyptiens. Mais quand les Ptolémées (1) furent montés sur le trône d'Alexandrie, l'immense population de l'Egypte avoit déjà beaucoup diminué. L'on n'avoit pas besoin de canaux pour arroser des campagnes qui n'étoient presque plus habitées; mais on conserva pourtant ce qui étoit nécessaire pour les villes & pour les jardins. Toutefois les grands canaux, les chausées, les écluses, quoiqu'abandonnés, se maintiennent long-temps par leur propre solidité; & l'Egypte réduite à la culture de son étroite vallée, & jouissant de toute l'eau du Nil, fut encore le grenier de cette partie du monde.

(1) On sait qu'ils étoient Grecs.

À l'extinction de la race des Ptolémées, la guerre, le désordre & un gouvernement affreux au-dedans furent suivis de désastres encore plus grands au-dehors. Le nombre des habitans de l'Egypte étoit diminué de beaucoup, & la vallée avoit toujours l'eau nécessaire pour pouvoit être mise tous les ans en culture.

Les Romains étoient maîtres de l'Egypte, & sous le règne du second des empereurs, Pétrone (1), homme connu par son goût & son éloquence, en fut nommé gouverneur. Pétrone vit avec regret qu'on avoit laissé tomber en ruine les magnifiques ouvrages des anciens rois d'Egypte. Il en sentit aisément toute l'utilité. Il vit que c'étoit là ce qui avoit jadis rendu l'Egypte si peuplée & si florissante; & comme digne représentant de la nation pour laquelle il commandoit, & comme protecteur sensible & généreux du peuple qu'il étoit chargé de gouverner, il espéra de faire renaitre ces beaux jours de grandeur & de gloire qui avoient illustré l'Egypte. Pétrone se moquoit en homme d'esprit & qui veoit bien les choses, de la pusillanimité des Egyptiens de son temps qui trembloient sans cesse que le Nil

(1) Petronius Arbitor.

ne montât pas assez haut pour fertiliser la terre qui devoit leur fournir du pain, tandis qu'ils avoient sous la main de quoi se procurer six fois plus de blé qu'il ne leur en falloit pour les nourrir. Pour leur prouver cette vérité, Pétrone nettoya les anciens canaux, releva les chaussées, répara les écluses, & emprisonnant les eaux dès le commencement du débordement, il inonda toute l'Egypte avec 8 coudées d'eau sur le nilomètre; & il produisit avec ces 8 coudées autant d'effet qu'on en avoit obtenu auparavant & qu'on en a obtenu depuis avec 16 coudées. Cependant il n'ouvrît les écluses pour envoyer les eaux dans le désert où il n'y avoit plus d'habitans, que quand la terre d'Egypte eut été si bien arrosée, qu'il étoit temps que l'inondation cessât, afin que le fermier pût labourer & ensemencer son champ.

Qu'on prenne la peine de relire ce que j'ai déjà cité d'après Strabon. C'est précisément ce que je viens de répéter ici en moins de mots. Qu'on considère combien l'entreprise de Pétrone étoit belle. En relevant les grands ouvrages de Mœris, en mettant à profit, comme cet ancien roi, tout le débordement du Nil, il

trouva que la même quantité d'eau couvrait la même quantité de terrain qu'au siècle de Mœris, & que conséquemment, l'Egypte ne s'étoit pas exhaussée d'un pouce dans l'espace de quatorze cents ans.

A présent, discutons la seconde moitié de la question. Quelle différence de mesure fut introduite par les Sarrasins, & comment le Nil peut-il inonder la terre d'Egypte, si le limon y a réellement occasionné un pied d'exhaussement tous les cent ans ? On compte aujourd'hui plus de onze cents ans depuis la première année de l'hégire (1), & près de neuf cents ans depuis l'érection du Mikéas (2) dont on se sert actuellement. Cette période est à-peu, près égale au laps de temps qui s'est écoulé entre Mœris & Hérodote, & à celui qu'il y a eu d'Hérodote à Julien. Or, s'il y avoit eu en Egypte quelqu'accroissement de terre depuis Mœris jusqu'à nos jours, le nilomètre commenceroit à nous l'indiquer.

L'on sera peut-être fort étonné de ce que

(1) La première année de l'hégire est l'an 622 de l'ère chrétienne.

(2) Le nilomètre.

je vais avancer ; mais ni les écrivains qui ont d'abord affirmé d'une manière si positive les choses que je combats, ni ceux qui les ont défendues depuis, n'ont fait usage des moyens absolument nécessaires pour résoudre la question. On ne peut être sûr d'une quantité quelconque qu'après l'avoir mesurée, Eh bien ! aucun d'eux n'a mesuré le Mikéas, la colonne du nilomètre. Ils diffèrent de plus de vingt pieds sur la totalité de sa hauteur ; & ils diffèrent également sur la division de chacune de ses parties. Comme cette assertion peut paraître un peu forte, je vais en mettre la preuve sous les yeux de mes lecteurs, afin qu'ils soient bien certains que je ne cherche ni à critiquer mal-à-propos, ni à être injuste envers personne.

Revenons au Mikéas. Le docteur Shaw (1) cite M. Thomas Humes qui a été long-temps facteur au Caire, & qui dit que le Mikéas a 58 pieds anglois de hauteur. Mais on ne fait pas pourquoi on auroit pu ériger une si énorme colonne; car avant de pouvoir approcher de sa hauteur, le Nil engloutiroit le

(1) Voyages de Shaw en anglois, ch. 2, lœt. 31 pag. 382.

Caire. D'après ce que nous avons vu, M. Humes donne au nilomètre au moins 22 pieds de plus qu'il n'a.

Vient ensuite le docteur Perry (1), qui s'est beaucoup étendu sur ce sujet. Il dit que le Mikéas est divisé en 24 peeks ou coudées, & que chaque peek a près de 24 pouces. Le docteur Pococke (2) qui voyageoit en Egypte dans le même temps que le docteur Perry, est d'accord sur les 24 peeks ; mais il prétend que les peeks sont inégaux. Il imagine que les 16 d'en-bas ont chacun 21 pouces, les quatre qui viennent ensuite 24 pouces, & les quatre du haut de la colonne 22 pouces. Ainsi l'un de ces voyageurs fait le Mikéas de 43 pieds, & l'autre de 48 ; c'est-à-dire, que l'un lui donne 6 pieds & l'autre 11 de plus qu'il n'a réellement. Le docteur Pococke a d'ailleurs commis une seconde erreur en disant que les peeks du Mikéas étoient de trois dimensions différentes. Ils sont au contraire d'une dimension uniforme, & cette dimension n'est aucune des trois dont parle Pococke.

(1) Descript. de l'Orient en Anglois, vol. 1, pag. 256.

(2) Vue du Levant, pag. 282, 284, 289, en anglois.

Quant à M. Humes qui a résidé long-temps au Caire, je ne voudrois pas qu'on crût que je pusse douter de sa véracité. Il y a de certains temps où il peut être facile aux chrétiens de s'approcher du Mikéas & de le mesurer. Cependant il faut, pour faire ce mesurage, se munir d'un long bâton marqué exprès; il faut avoir en outre un escabeau, & le chrétien qui charrieroit tout cela à sa suite, courroit sûrement des risques, surtout si on s'apercevoit qu'il veut s'en servir pour le Mikéas.

Un homme peut voir & entendre au Caire tout ce qu'il veut par le moyen de l'or auquel jamais un turc ne résiste. Mais souvent un traître est payé pour vous servir de guide, & il paye lui-même un autre traître pour vous accuser; de sorte que vous, qui êtes étranger, vous voyez tout le mal retomber sur vous, & quelquefois même sur vos compatriotes & vos amis. On vous demande: "Que
,, faisiez - vous au Mikéas, puisque vous
,, saviez qu'il vous est défendu de vous en
,, approcher? " — Vous gardez le silence, & ce silence est la conviction de votre crime. Votre arrêt est soudain prononcé & exécuté, quel qu'il puisse être.

Je crois que, bien qu'il ait été permis à beaucoup de chrétiens de voir le Mikéas, peu d'entr'eux ont eu les moyens de le mesurer exactement, & beaucoup moins encore en ont eu le courage. Mais le docteur Shaw dit qu'il a eu la hauteur de la colonne d'après une lettre de M. Humes ; & j'imagine qu'il a fort bien pu prendre 38 pour 58, méprise aisée en lisant une écriture qui n'est point familière. Si cela étoit, s'il y avoit effectivement dans la lettre 38 pieds anglois au lieu de 58, cette hauteur approcheroit beaucoup de la vérité ; il n'y auroit qu'une erreur d'un peu plus d'un pied, erreur qu'il faudroit attribuer à la manière de mesurer, à une main peut-être tremblante & précipitée.

J'espère que, d'après ce que je viens de rapporter, on sera suffisamment convaincu que la hauteur & la division de la colonne du Mikéas étoient absolument méconnues des écrivains, qui ont voulu cependant se servir de cette colonne pour prouver l'exhaussement successif du sol de l'Egypte.

Je demanderai à présent s'ils connoissoient mieux la mesure qui fut introduite après la

conquête des Sarrasins, dans le nilomètre de Geeza, & qui y est demeurée depuis l'an 245 de l'hégire? Le docteur Shaw commence à traiter ce sujet par une énumération de différents peeks; & il s'étaye d'un auteur atabe, & dit qu'il y en a sept en usage. 1°. L'homarœus, qui diffère de 1 $\frac{2}{3}$ ^{me} de vingt-quatrième de la coudée commune; 2°. l'hasaméan, qui est le plus grand peek, & qui a les 24 sections; 3°. le belalœan, un peu moins grand que l'hasaméan; 4°. la coudée noire, moins grande que le belalœan de 2 vingt-quatrièmes 2 tiers; 5°. le jossipœan, de 2 tiers de vingt-quatrième moins que la coudée noire; 6°. le chord ou l'asaba, de 1 deux tiers moins que la coudée noire; & 7°. enfin le maharatius, d'un vingt-quatrième moins que l'asaba. (1)

Maintenant j'en appelle à tous les lecteurs impartiaux, & je les prie de me dire à quoi me sert cette énumération de peeks, & leur comparaison avec le peek commun, quand on ne m'explique point ce que c'est que ce peek commun. Que m'importe qu'on me dise que les autres sont d'une & demi ou de deux fractions plus ou moins longues? Le docteur

(1) Voyage de Shaw en anglois, pag. 380, 381.

Shaw pense que le peek dont on s'est servi pour graduer le nilomètre, est le peek de Stamboul : mais par compensation, il prend un peek de son invention, auquel il donne 25 pouces ; & cela sans s'appuyer sur aucune autorité, sans s'en rapporter qu'à son imagination.

Je ne veux pas fatiguer plus long-temps mes lecteurs de toutes ces mesures. Entre le peek hasaméan & le grand peek de Kalkafendas, qui est de 18 pouces (1), & le peek noir dont le docteur Bernard (2) nous a donné un modèle d'après un manuscrit arabe, il y a 10 pouces de différence. Le premier étant de 18 pouces, est égal à la coudée samienne. L'autre a 28 pouces & demi; ainsi on peut juger combien cette différence, & l'incertitude de la hauteur & des divisions du Mikéas, nous mettent dans l'impossibilité de décider que la terre de l'Egypte s'exhausse d'un pied tous les cent ans.

Comme la plupart des écrivains n'ont calculé

(1) Pouces anglois, qui ont une ligne de moins que les pouces françois.

(2) Description de l'Egypte, pag. 60.

la mesure du Mikéas que d'après le peek de Constantinople ou le peek de Stamboul, ils se sont trompés. Je ferai bientôt voir quelle est la vraie mesure du peek Stamboulin, & d'où viennent les erreurs qu'on a commises à cet égard.

M. Maillet, consul de France au Caire, dit que le peek de Stamboul est égal à 2 pieds de France, ou à près de 26 pouces anglois. A cette erreur il en ajoute une autre, en avançant que c'est d'après ce peek que le Mikéas est gradué; & pour comble de confusion, il dit encore qu'il faut que le Nil s'élève de 48 pieds de France pour pouvoir inonder toutes les terres. Il est inutile de demander ce qu'on entend par toutes les terres; car si le Nil étoit jamais monté à cette hauteur, il auroit sûrement, longtemps avant d'y arriver, noyé le consul Maillet dans le cabinet même où il faisoit ces calculs.

Sans nous arrêter donc davantage au milieu de cette foule d'erreurs & d'obscurités, que je n'ai rapportées que pour prouver seulement qu'un voyageur peut différer du docteur Shaw, sans s'écartez de la bonne route, & que quelque savant que soit ce docteur, il n'a point été à même d'acquérir les connaissances nécessaires pour

pour traiter un sujet sur lequel il insiste trop, je ne veux m'en rapporter qu'au jugement de mes lecteurs, je vais essayer de leur présenter, le plus brièvement possible, l'état de la question, & ce sera à eux à la décider.

Tandis que j'étois au Caire, je fis la connoissance d'un voyageur plein d'esprit. Il se nommoit M. Antès. Il étoit allemand & de la secte des moraves; & pour avoir occasion de faire propager plus aisément ses principes religieux, & pour suivre son goût pour les méchaniques plutôt que pour faire des profits, dont tous les gens de sa secte se soucient fort peu, il exerceoit la profession d'horloger. Cet ingénieux & estimable jeune homme venoit souvent avec moi, & m'étoit très-utile dans les recherches dont je m'occupois, ainsi que dans la manière d'exécuter, avec le plus de simplicité possible, quelques instrumens dont j'avois besoin pour les expériences que je me proposois de faire dans mes voyages. Il m'aida à me procurer une baguette de cuivre d'un demi-pouce quarré, c'est-à-dire, d'une grosseur qui ne lui permettoit pas de se déjeter, à moins qu'il ne fût une excessive chaleur. Nous traçâmes sur trois faces de cette baguette, avec un excellent diviseur,

là mesure de trois différens peeks, les trois seuls qu'on connût alors au Caire, & dont le modèle me fut fourni par le cadi. Le premier de ces peeks étoit le stamboulin ou le peek de Constantinople, qui a exactement 23 pouces anglois & trois cinquièmes de pouces. Le second, le hendaizi, de 24 pouces sept dixièmes; & le troisième, le peek-el-belledy, de vingt-deux pouces.

Comme nous savions qu'il n'y avoit eu aucun changement dans le Mikéas depuis l'an 245 de l'hégire, il étoit naturel de croire que le peek de Constantinople, mesure étrangère, ne devoit pas être encore connu en Egypte à cette époque, ni même jusqu'en 1516, que le sultan Selim fit la conquête de ce royaume, & qu'ainsi ce peek n'étoit point celui d'après lequel le Mikéas étoit gradué. Il y a plus, ce peek n'existoit pas, je pense, l'an 245 de l'hégire, ou s'il existoit, ses dimensions devoient être bien différentes de celles que lui ont supposé les écrivains que nous avons déjà cités, & dont aucun n'a deviné juste. Nous ne pouvions pas croire non plus que le Mikéas fût gradué d'après le peek hendaizi; car le peek hendaizi, dont on se servoit originairement dans l'isle

de Méroé, connu des habitans de la haute Egypte, n'en étoit pas moins une mesure étrangère & ignorée des Arabes, leurs conquérans & leurs maîtres. Le peek-el-belledy, mesure communément employée dans ces contrées, & bien connue de tous les Egyptiens, étoit donc celui dont il falloit se servir dans une opération qui intéressoit si essentiellement la nation entière : aussi est-ce la mesure qu'on voit tracée sur le Mikéas. Cette colonne est, ainsi que je l'ai déjà dit, divisée en 20 peeks ou draas égaux, qu'on appelle draas-el-belledy. Chacun de ces peeks a 22 pouces anglois, & sont divisés en vingt-quatre fractions. Les deux d'en-bas sont les seuls qui ne soient point sous-divisés.

Un auteur ingénieux, qui a laissé plusieurs détails intéressans sur l'histoire des Arabes, dit dans un manuscrit intitulé *Han-el-Mohaderat*, que les habitans du Seïde comptoient vingt-quatre peeks sur leur nilomètre, quand il y en avoit dix-huit marqués sur le Mikéas de Rhodes. Ce passage prouve deux choses. La première, c'est qu'on connoissoit à Seïde le secret de compter par la partie marquée de la colonne, & celle qui n'étoit pas marquée; car le peek du

Mikéas étant de vingt-deux pouces anglois, il se trouvoit conséquemment de quatre pouces plus grand que la coudée samienne, de sorte que si à vingt peeks de Seïde vous ajoutez vingt fois quatre pouces, la différence des deux peeks, divisés par 18, vous donnera quatre, qui, ajoutés aux vingt de leur colonne, feront le nombre de vingt-quatre.

La seconde chose que prouve le *Han-el-Mohaderat*, c'est que ce que j'ai dit de la hauteur de la colonne du Mikéas & de la longueur du peek est exactement vrai. Il prouve évidemment que la colonne est de 20 peeks-el-belledy, & chaque peek de 22 pouces, comme je m'en étois assuré en mesurant le Mikéas avec la baguette de cuivre que j'avois fait faire au Caire.

Un voyageur se flatte d'être parvenu à un grand degré de précision, lorsqu'en voyant 18 peeks au haut de la colonne depuis le bas, il calcule que ce nombre fait 37 pieds; il divise ce nombre par 18, & il trouve que le quotient est de 24 pouces anglois. Mais il auroit dû diviser par 20 & il auroit eu 22 pouces & une légère fraction; ce qui est la longueur exacte du draa-el-belledy, ou du peek marqué sur le Mikéas.

Le voyageur dont je parle croit cependant que sa division erronée est le peek du Mikéas, & le comparant avec ce qu'ont écrit d'autres auteurs moins instruits que lui, il l'appelle le peek de Stamboul, & ensuite le peek noir, quoiqu'il ne soit réellement que son peek à lui seul, le peek enfanté par son imagination ou par son inadvertance. Mais comme il n'est pas aisé de découvrir l'erreur, elle passe de main en main jusqu'à ce qu'elle soit malheureusement adoptée par quelque homme célèbre; & il semble alors que quiconque ose la combattre, d'après ce qu'il a vu de ses propres yeux, & mesuré de ses propres mains, se rend coupable d'une sorte d'attentat littéraire.

M. Pococke remarque deux choses très-curieuses dont il n'a pu découvrir la raison: "Quand le Nil, dit-il, commence à grossir, il devient quelquefois rouge, & quelquefois verd; & alors ses eaux sont malfaisantes. Il imagine, d'après cela, que la source du Nil se gonflant & s'épanchant tout-à-coup avec abondance, entraîne ce limon impur, verd ou rouge, qui pouvoit s'être formé dans les lacs, produits par les débordemens précédens, ou par les débordemens des petites rivières qui

se jettent dans son canal ; car, quoiqu'il y ait si peu d'eau dans le Nil, quand il est dans son état ordinaire, qu'à peine en apperçoit-on le courant en quelques endroits, on ne peut pourtant pas croire que ce fleuve demeure dans une assez grande stagnation pour verdir. A mesure que le débordement augmente, l'eau devient rouge, puis elle s'épaissit davantage ; & c'est alors qu'elle est très-salubre. (1) „

La vraie raison de ce changement de couleur vient des immenses marais répandus dans tout le pays des environs du royaume de Naréa & de Caffa, où il y a fort peu de pente, & où les eaux s'accumulent & sont stagnantes avant d'être grossies, & débordent dans le Bahar-el-Abiad (2), qui prend sa source dans ces contrées ; le débordement de ces vastes marais emporte d'abord beaucoup d'eau décolorée en Egypte. Puis le débordement du grand lac Tzana, que le Nil traverse, & qui ayant été six mois de suite stagnant, sans recevoir aucune pluie, & exposé à toutes les ardeurs d'un soleil brûlant, joint ses eaux putrides à l'eau du

(1) Pocoke, vol. I, pag. 199, 200.

(2) Le fleuve Blanc.

fleuve Blanc. Il y a en outre en Abyssinie peu de rivières qui ne soient à sec, ou au moins dans un état de stagnation, après le mois de Novembre; & alors elles forment dans le pays des Shangallas de grands marais où se délassent l'éléphant & le rhinoceros; & où paît & se vautre l'hippopotame. Dès les premières pluies, ces marais versent aussi leurs eaux bourbeuses & corrompues dans le Nil. Mais enfin les rivières, les lacs, les marais sont rafraîchis, épurés par les torrens qui tombent continuellement des cieux; les eaux traversent le royaume de Sennaar, où le sol est rouge; & le mélange de ce sol & des sables du désert, que les vents jettent dans le fleuve, sont précipiter toutes ces substances visqueuses & putrides qui flottoient dans le Nil. Pococke observe donc judicieusement que ce n'est point quand le Nil est clair & verd, que ses eaux sont salubres, mais bien quand mêlé avec de l'eau fraîche, il devient rouge, trouble, & teint la Méditerranée.

La seconde remarque du docteur Pococke⁽¹⁾ est également vraie. On a observé, dit-il, que lorsque les pluies ayoient cessé, que le Nil étoit

(1) Pococke, vol. I, pag. 201.

baisse & tout le pays inondé, le fleuve augmentoit quelquefois de nouveau. Il cite un exemple de ce fait qui eut lieu en 1737, & qui alarma toute l'Egypte; car on croit dans ces contrées qu'un tel événement est toujours le préfige de grandes calamités. On raconte que la même chose arriva du temps de Cléopatre, où le gouvernement des Egyptiens fut renversé, la race de leurs rois éteinte avec cette princesse, & l'Egypte devint province romaine.

L'on ne s'attend pas, sans doute, que dans ce siècle éclairé j'emploierai le raisonnement pour prouver qu'un débordement extraordinaire du Nil pût avoir quelque rapport avec l'extinction de la famille des Ptolémées. Je laissai aux prophètes, aux fanatiques à faire usage de ces effets du hasard pour fortifier le vulgaire dans ses préjugés.

La cessation des pluies qui a lieu en Abyssinie vers le 8 de Septembre, occasionne ordinairement beaucoup de maladies dans les pays bas (1); mais d'autres pluies commencent à tomber vers la fin d'Octobre, c'est à dire, dans les derniers jours du mois que les Ethio-

(1) Dans le Kolla.

piens appellent *Tekempt*; elles continuent modérément pendant trois semaines, & cessent le 8 de Novembre, ou le 12 du mois éthiopien d'Hédar. Dès-lors toute épidémie disparaît, & ce 8 de Novembre, jour de la fête de Saint Michel, le roi se met à la tête de son armée & entre en campagne. Cependant, l'effet de ces seconde pluies se fait rarement sentir en Egypte, où tous les canaux sont ouverts. Tandis que c'est d'elles seules que dépendent les dernières moissons des Abyssiniens, & que c'est pour elles que les Agows des sources du Nil invoquent le génie du fleuve. Quand j'allai visiter ces sources, je reçus plusieurs ondées en allant & en revenant, & surtout pendant l'excursion que je fis dans le pays voisin.

Quand ces secondes pluies sont excessives, ce qui n'arrive pourtant que très-rarement, les eaux des torrens & des marais débordés tombant sur une terre durcie & fendue en beaucoup d'endroits, par deux mois d'un soleil brûlant, n'y pénètrent presque pas & courent avec violence dans le Nil. Voilà quelle est la cause des crues extraordinaires que ce fleuve a quelquefois en Décembre, & qui n'ont pas plus d'influence sur les bonnes ou les mauvaises récoltes

de l'Egypte que sur celles de la Palestine & de la Syrie.

La quantité de pluie qui tombe en Ethiopie, varie beaucoup d'une année à l'autre, ainsi que les mois dans lesquels elle tombe. Celle qui tomba en 1770, à Gondar, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe de Septembre, & que je recueillis avec une espèce d'entonnoir d'un pied anglois de diamètre, s'éleva à 35,555 pouces cubes; & en 1771, j'en recus, avec le même tube dans le même espace de temps, 41,355 pouces (1).

En 1770, le mois d'Août fut le mois le plus pluvieux. En 1771, ce fut le mois de Juillet. Ces deux années, les Egyptiens payèrent le méery ou la taxe, & le *Wafaa ullah* eut lieu au mois d'Août. Quand la pluie est très-abondante en Juillet, il y a ordinairement une interruption au commencement d'Août: mais la pluie reprend avec plus de force vers la fin de ce mois & dans la première semaine de Septembre.

Quelquefois Juillet & Août font les mois où

(1) Voyez la table des pluies dans l'appendix.

il tombe plus de pluie ; & pendant le mois de Juin, on en a été exempt. Enfin, on voit des années où la pluie tombe également en Mai, en Juin, en Juillet, en Août & dans la première semaine de Septembre. Je crois, & c'est ce qui semble arriver le plus souvent, que chaque mois, depuis Juin, la pluie double. Le *Wafaa ullah* (1) a ordinairement lieu le 9 d'Août. Dès-lors le tribut étant dû, on ne fait plus attention au Mikéas, le canal est ouvert, & l'eau va dans le Delta.

Les 14 peeks indiqués par le Mikéas, ne disent pas combien il faut d'eau pour inonder toute la vallée d'Egypte. En supposant que le Nil reste neuf jours pour se rendre d'Ethiopie en Egypte, l'eau qui arrive au Caire le 9 Août, est donc celle des pluies qui sont tombées en Abyssinie le premier du même mois ; & depuis le 9 Août jusqu'au 17 de Septembre, le Nil croît d'un tiers de plus ; ce qu'on ne peut pas voir sur le Mikéas, parce que l'eau est envoyée dans les lacs du Delta, comme je crois qu'on l'a toujours fait. Ainsi, la quantité de pluie qui tombe en

(1) Quand le mikéas indique 14 peeks ou coudées.

Ethiopic, n'a jamais été bien connue, ni ne peut l'être d'après le Mikéas. On ne peut pas savoir non plus la quantité d'eau qui vient en Egypte, ni quelle quantité de terrain cette eau peut inonder. Il faudroit pour connoître ces choses bien exactement, que les chaussées fussent bien tenues jusqu'au 25 Septembre, où le Nil peut atteindre sa plus grande hauteur. Mais si on prenoit un tel parti, il est vraisemblable qu'avant cette époque, le fleuve franchiroit ses digues & emporteroit le Caire & tout le Delta dans la Méditerranée; ou si cela n'arrivoit pas, il resteroit trop long-temps dans les champs pour qu'on pût les ensemencer cette année-là.

Je ne peux pas comprendre quelle idée certains voyageurs se sont formée du commencement des débordemens du Nil; car ils semblent reconnoître que les bords du fleuve ne sont jamais inondés; ce qui est effectivement très-vrai, puisqu'on y voit des villes & des villages où l'on jouit d'autant de sécurité que dans les plus hautes parties de l'Egypte; & que quand le fleuve s'est élevé à sa plus grande hauteur, on est obligé d'arroser ces endroits avec des machines.

J'ai expliqué plus haut comment les canaux portent l'eau sur la terre & l'approchent toujours des bords à mesure que le fleuve hausse. Ces canaux sont tirés à angles droits & par l'inclinaison du sol ; ils l'épanchent dans une direction différente au cours du Nil ; c'est-à-dire, que l'eau est d'adord stagnante au pied des montagnes, & qu'à mesure qu'elle monte, elle revient en arrière & se rapproche de ses bords. Mais quand le débordement est si considérable, que l'eau qui revient en arrière se réunit au fleuve, soudain elle en reçoit l'impulsion, le courant s'établit partout, & l'Egypte entière n'est plus qu'un torrent.

Le docteur Shaw (1) observe, il est vrai, qu'il paroît y avoir de la pente des bords du Nil au pied des montagnes : mais il considère cette pente comme une erreur d'optique. Je voudrois qu'il nous eût expliqué sur quels principes d'optique cette erreur est fondée ; & si elle existe réellement, comment se peut-il que les bords du fleuve restent tous les ans à sec, tandis que le pied des montagnes est submergé ? Ou en d'autres termes,

(1) Voyage de Shaw en anglais, sect. 4, p. 101.

quelle est la raison de ce fait dont tout le monde convient, & d'après lequel le pied des montagnes est inondé, dès que le Nil commence à déborder, pendant que les champs qu'on cultive près des bords du fleuve, ne peuvent recevoir de l'eau que par le moyen des machines qu'on emploie pour l'y éléver, lorsque le débordement est à son plus haut point? Ces choses ne peuvent être contestées par aucun des voyageurs qui sont allés dans la haute Egypte. Mais si on les avoit admises comme des vérités, au lieu d'appeler l'inclinaison qu'il y a des bords du fleuve au pied des montagnes, une erreur d'optique, on auroit fait immédiatement le raisonnement suivant.

La terre d'Egypte est au pied des montagnes, plus basse, plutôt inondée, plus long-temps couverte d'eau, souvent même la seule qui en reçoit. Or, d'où vient qu'elle n'est point de niveau avec les bords du Nil, s'il est vrai que ce fleuve élève tous les ans l'Egypte en y déposant certaine quantité de limon qu'il apporte d'Abyssinie? Il faut convenir qu'il ne seroit pas aisé de répondre à cette question.

Depuis trente ans, le Nil n'a manqué qu'une seule fois de déborder au point d'occasionner en Egypte une disette, mais non pas la famine. Au lieu que dans le même laps de temps, les débordemens ont été trois fois si considérables, qu'entraînant tout à la mer, ils ont produit, non la disette, mais une famine horrible, & forcé les habitans de quitter le pays. Cependant j'imagine que ces désastres ne sont arrivés que par défaut de précaution, & peut-être par la méchanceté des Arabes. Il y a en Egypte depuis Siout au Caire, beaucoup de restes des vastes lacs, des canaux, des digues, de tous ces grands travaux enfin destinés par les anciens Egyptiens à maîtriser le fleuve, à servir de réservoirs pour suppléer aux années où les débordemens ne monteroient pas assez haut, ou à prévenir les dangers d'une surabondance d'eau en la répandant dans les sables altérés de la Libye, pour l'avantage des Arabes, plutôt que de la laisser perdre dans la Méditerranée. Les écluses qui étoient à la tête de ces immenses canaux, n'ont point été entretenues ; les canaux restent donc ouverts, & dans une année où il y a peu d'eau, ils en diminuent encore la quantité en l'évacuant, comme dans les temps où on a

crû devoir les remplir ; si le débordement est trop considérable, ils occasionnent une inondation destructive.

J'ose me flatter d'avoir suffisamment prouvé que jamais l'Egypte ne fut ni un bras de mer, ni formée par le limon du Nil ; mais qu'elle a été créée telle qu'elle est dans le même temps que les autres parties de la terre, & pour le même dessin. Je me croirai fondé à parler ainsi, jusqu'à ce que nous ayons reçu des mains de la Providence, un ouvrage tellement imparfait, que la destruction puisse en être calculée d'après les moyens mêmes par lesquels il a été formé, & qui sont les causes apparentes de sa beauté & de sa supériorité. L'Egypte, ainsi que les autres pays, périra sans doute par l'ordre de celui qui l'a faite : mais comment & dans quel temps ? C'est ce qui reste caché & inaccessible à l'inutile curiosité, & aux vaines spéculations des hommes.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Recherches sur la possibilité de changer le cours du Nil. — Cause du nœud.

ON a proposé comme un problème très-important à résoudre, s'il étoit possible de porter le cours du Nil dans la mer Rouge pour affamer l'Egypte ? Je crois qu'il seroit plus à propos de demander si les eaux du Nil, qui viennent en Egypte, pourroient être diminuées au point de ne plus suffire pour inonder & fertiliser ses terres ? Alors on répond, qu'il semble que cela est très-possible, puisque le Nil, & toutes les rivières qui le joignent dans son cours, sortent d'un pays qui est à plus de deux milles au-dessus du niveau de la mer, & que toutes les pluies qui grossissent ces rivières tombent dans le même pays. On ne peut certainement pas nier qu'il n'y ait assez de pente pour jeter la plupart de ces rivières dans le golfe d'Arabie, dans l'Océan Indien, ou dans la mer Atlantique. Peut-être même seroit-il encore plus aisé de détourner le cours du Bahar-el-Abiad (1), & de le met-

(1) Le fleuve Blanc.

tre de niveau avec le Niger, ou de le faire passer dans le désert droit à la Méditerranée.

Nous avons déjà vu que Lalibala (1) avait entrepris, avec une grande apparence de succès, de diminuer les eaux du Nil. Ce prince, dont tout concourut à augmenter la puissance, & qui d'ailleurs étoit un homme plein de courage & de capacité, auroit sans doute réussi complètement dans son projet, s'il y avoit persévéré; car il est certain qu'il n'y a point de loi dans la nature qui le combatte; & tous les obstacles diminueront en raison du caractère & de la puissance de celui qui entreprendra de les vaincre. Alexandre le grand auroit réussi; mais son père Philippe ne l'auroit pas pu. Peut-être que Louis XIV eût accompli un tel dessein aussi aisément qu'il réunit les deux mers: mais c'est, sans contredit, le seul monarque européen qu'on peut juger avoir été capable d'entreprendre & d'exécuter d'aussi grands travaux.

L'on raconte que le célèbre Alphonse Albuquerque, vice-roi des Indes, écrivit souvent

(1) Voyez les annales d'Abyssinie au règne de Lalibala.

au roi de Portugal Don Emanuel de lui envoyer quelques habitans de Madère, gens accoutumés à niveler la terre pour préparer les plantations des cannes de sucre. Albuquerque vouloit se servir d'eux pour exécuter l'entreprise qu'il avoit formée de jeter le Nil dans la mer Rouge pour affamer l'Egypte. Le fils d'Albuquerque rapporte (1) ce fait invraisemblable; & il ajoute qu'il ne doute pas que son père n'eût réussi, parce qu'on favoit, à n'en pas douter, que quand les Arabes de la haute Egypte étoient en guerre contre le Soudan, ils interrompoient le cours du canal qui est entre Kenna en Egypte, & Cosseir sur la mer Rouge.

Tellez & Le Grand, en rapportant les opinions d'Albuquerque & de son fils, donnent beaucoup d'éloges au fils aux dépens du père: mais sans doute ils ont tort.

D'abord nous ayons vu dans l'histoire d'Abyssinie, que tout ce que Don Emanuel put faire fut d'envoyer quatre cents hommes au secours du roi d'Abyssinie, dont les états étoient alors presqu'entièrement envahis par les Turcs &

(1) Alph. d'Albuquerque, commentar. lib. 4, cap. 7.

par les Maures. Ce n'est donc pas de l'Inde qu'on pouvoit attendre l'exécution d'une entreprise aussi grande & aussi difficile que celle de détourner le cours du Nil. Ensuite le jeune Albuquerque se trompe évidemment sur le fait qu'il avance. Il n'y a jamais eu de canal entre Cofseir & Kenna. Les marchandises qui viennent par la mer Rouge ont toujours été transportées par des caravanes. L'on doit se rappeler des détails que j'ai donnés, au commencement de cet ouvrage, sur mon voyage de Kenna à Cofseir. La communication entre ces deux villes fut probablement souvent interrompue par les Arabes du temps d'Albuquerque, comme elle l'est encore à présent. Mais ce sont des chameaux dont les Arabes arrêtent la marche, & non un canal, puisqu'il n'a jamais existé de canal en cet endroit.

Voici le sommaire de toute cette histoire. Une longue & violente persécution suivit la conquête de l'Egypte par les Sarrasins, peuple accoutumé à vivre sous des tentes, ennemi des édifices en pierre, & sans cesse acharné à la destruction des chrétiens & de leurs églises. Les Sarrasins poursuivoient surtout les maçons, qu'ils regardoient comme les propa-

gateurs de l'idolâtrie ; & ces infortunés ouvriers s'ensuivirent en grand nombre auprès de Lalibala, qui étoit de la même religion qu'eux. Le monarque abyssinien les employa à construire d'immenses ouvrages, pour détourner le cours du Nil, & le porter dans la mer Rouge ou dans l'Océan Indien. J'ai déjà donné la description (1) de ces ouvrages, qui existent encore tout entiers.

L'idée d'exécuter le projet de Lalibala subsista tant que la famille des rois d'Abyssinie vécut au midi de l'Empire en Shoa, dans le voisinage, & quelquefois sur les lieux mêmes où l'entreprise avoit été commencée. Mais quand la Cour alla résider dans le nord, & que les princes de la race de Salomon furent transférés de la prison de Geshen (2) dans celle de Wechné (3), voisine de Gondar, les immenses travaux des anciens rois & les lieux où ils font, furent insensiblement oubliés, & quelquefois même défigurés. Cependant, au commencement de ce siècle, Tecla-Haimanout I,

(1) Vol. I, lib. 2, cap. 8.

(2) Montagne de l'Amhara.

(3) Montagne de Beleffen.

en se plaignant dans une lettre (1), adressée au pacha du Caire, du meurtre de l'ambassadeur François du Roule, disoit que si la régence Turque continuoit à se conduire d'une manière si odieuse, il se serviroit du Nil comme d'un instrument de ses vengeances; parce qu'il en tenoit les clefs dans sa main, & qu'il pouvoit à son gré donner à l'Egypte l'abondance ou la famine.

Quant au projet de jeter le Nil dans la mer Rouge par la Nubie ou la Haute-Egypte, cela ne mérite point de réponse. Quel seroit le motif d'une telle entreprise? Les Egyptiens pourroient-ils permettre qu'on exécutât dans leur propre pays un travail qui n'auroit d'autre but que de leur occasionner la famine? Et si le pays étoit envahi par un ennemi, l'intérêt du conquérant seroit-il jamais de ruiner ses nouveaux sujets, & de les réduire à la nécessité de périr de faim?

L'on a beaucoup écrit au sujet d'une rosée miraculeuse qui tombe en Egypte précisément la nuit de la Saint Jean, & qu'on appelle *Gotta* ou *Nuča*. On croit que cette rosée est

(1) Voyez cette lettre dans les annales d'Abyssinie.

un don particulier du Saint à qui est dédiée la fête; Elle arrête la peste, elle fait lever la pâle dans le pétrin, elle est enfin le présage certain d'une inondation abondante.

J'espère qu'on ne s'attend point à me voir discuter ici la part que Saint Jean peut avoir dans cette affaire. Mes soins se bornent à la recherche des causes naturelles.

Memphis, Alexandrie, toutes les anciennes cités de la Basse-Egypte sont bâties sur des citernes, dans lesquelles le Nil entroit autrefois, dès qu'il commençoit à déborder; & quand l'eau avoit déposé son limon, elle y devenoit très-bonne à boire. Ces citernes sont aujourd'hui pleines de mal-proprietés: mais quoique fort mal entretenues, elles reçoivent encore le Nil par leurs conduits brisés.

En Février & Mars, le soleil est presqu'au zénith d'un côté de l'Egypte; & dans son cours, il a une puissante influence sur toute l'étendue du pays. Le Nil étant alors très-bas, l'eau des citernes se corrompt, & le fleuve lui-même a perdu ses parties les plus volatiles & les plus délicates, par l'action continue de l'astre vertical qui le désséche; de sorte

qu'au lieu d'être plus facile à s'évaporer, il devient prêt à se putréfier. Mais le jour de la Saint Jean (1), recevant un mélange abondant d'eau des pluies nouvellement tombées en Ethiopie, il devient plus frais, plus léger, plus facile à s'exhaler, & le soleil qui en est près, exerçant son influence naturelle sur l'eau, en pompe une grande quantité; mais comme cette eau est encore chargée des parties visqueuses & corrompues qui croupissoient dans le fleuve, elle ne s'élève pas bien haut durant les premiers jours; & conséquemment, elle retombe la nuit en rosée abondante. Voilà, je crois, la vraie cause du nucta. Voilà du moins ce que je me suis persuadé, d'après les observations que j'ai faites au Caire.

Mon quart-de-cercle étoit placé sur le toit en terrasse de la maison d'un de mes amis, chez qui je faisois des observations. J'étois descendu pour souper, mais étant remonté bientôt après, je trouvai tout le cuivre de l'instrument couvert de petites gouttes de rosée qui étoient aussi vertes que de la couperose. Ce verd-de-gris avoit déjà tellement corrodé

(1) En Abyssinie, le 24 Juin.

le cuivre, dans une heure de temps, que l'empreinte en demeura pendant plus de six mois, & qu'on en distinguoit les petits trous avec un microscope.

Ce n'est jamais que pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril que la peste se fait sentir en Egypte. Je ne pense pas qu'elle y soit endémique; je crois plutôt qu'elle y est apportée de Constantinople; & comme dans les mois que je viens de citer, l'air privé depuis long-temps de rosée, a acquis une assez grande putridité pour recevoir cette maladie; elle y fait de grands ravages qui continuent jusques à la Saint Jean, où ils sont tout-à-coup arrêtés par le nucta, c'est-à-dire par la rosée que produit le mélange d'eau fraîche qui vient grossir le Nil.

Le premier & le plus remarquable des signes qui annoncent un changement dans l'air, est cette cessation soudaine de la peste qui a lieu le jour de la Saint Jean. Toutes les personnes qui s'étoient tenues, pendant les mois précédens, renfermées chez elles & loin de toute société, recommencent à sortir, à acheter, à vendre, à communiquer avec leurs voi-

sins, sans la moindre crainte; & si j'en crois ce qu'on m'a assuré, il n'y a jamais eu d'exemple que quelqu'un eût été attaqué de la peste après cette époque. On doit remarquer que je dis *attaqué* & non pas *mort*: car il y a, je le fais, des exemples, quoiqu'en petit nombre, de gens qui en sont morts.

La peste n'est point une maladie qui se termine toujours promptement. Un homme en est quelquefois très long-temps tourmenté. Elle se montre par divers symptômes; & le malade peut résister d'abord, malgré l'infection de l'air putride qu'il respire, mais il languit toujours; il reste accablé des premières fureurs de la maladie, & il en est enfin victime. Je veux donc dire qu'en Egypte personne ne tombe malade de la peste, après la rosée de Juin; & que ce fléau ne se fait jamais sentir dans ce pays-là que pendant les mois du printemps, où l'air est totalement privé de parties aqueuses & rafraîchissantes.

Je crois que l'exemple que je vais citer, & qui est trop certain pour qu'on puisse le nier, ne laissera aucun doute sur la cause de la rosée de Juin & sur le pouvoir qu'elle a de faire cesser la peste.

Les Turcs & les Arabes croient, comme on fait, à la prédestination. Ils s'imaginent que l'heure de la mort d'un homme est irrévocablement fixée & que rien ne peut l'avancer, ni la reculer d'un seul instant. D'après ce principe, dès le lendemain de la Saint Jean, ils exposent dans les marchés les vêtemens d'une foule de gens qui sont morts de la peste. Ces vêtemens sont imprégnés de l'humidité du soir & du matin. On les remue, on les achète, on les porte enfin sans craindre le moindre danger; & quoique la plupart du temps ces habilemens soient faits de fourrures ou d'étoffes de coton, de soie, de laine; de choses enfin qui peuvent avoir contracté le plus d'infection, il n'arrive jamais d'accident à ceux qui s'en vêtissent avec une si heureuse confiance.

J'abrégerai ici ce qui me reste à dire sur le Nil, & je rapporterai pour cela une tradition que nous devons à Hérodote, ce père de l'histoire, cet écrivain à qui beaucoup d'auteurs modernes, moins instruits que lui, ont imputé leurs propres erreurs. Hérodote (1) dit qu'il avoit appris de la bouche du gardien du trésor

(1) Herod. lib. 2, p. 98, sect. 28.

de Minerve, que la moitié des eaux du Nil couloit droit au nord pour se rendre en Egypte, & l'autre moitié prénoit un cours différent & alloit au midi en Ethiopie.

Ce gardien étoit probablement éthiopien; & il semble d'après l'observation qu'il communiqua à l'historien grec, qu'il en favoit plus sur cette matière que tous les anciens ensemble. En effet, nous avons vu qu'entre le 13^e. & le 14^e. degré de latitude nord, le Nil accrû par toutes les rivières qui sont ses tributaires, & qui prennent leur source dans les limites des pluies du tropique, tomboit dans les plaines du royaume de Sennaar, c'est-à-dire, un mille au-dessous de la région de l'Abyssinie, & qu'ensuite le fleuve couloit avec moins de pente vers l'Egypte.

Nous avons vu de plus que dans le royaume de Gingero, par le 9^e. degré, le Zebée couloit au sud, ou au sud-est, dans le fond de l'Ethiopie. Les habitans de ces contrées m'ont assuré que plusieurs autres rivières suivoient le même cours, se vidoient dans un grand lac, comme celles qui sont au nord de la ligne se vident dans le Tzana, & qu'ensuite toutes

ces eaux se distribuoient à l'est & à l'ouest. C'est de ce vaste réservoir que partent les grands fleuves qui arrosoent l'intérieur de l'Ethiopie, vis-à-vis de la côte de Melinde & de Mombaza, & vont ensuite se jeter dans l'Océan Indien. C'est également de-là que sortent ces eaux immenses qui courent se précipiter dans la mer Atlantique, après avoir traversé à l'ouest le Benin & le Congo, & celles qui forment au sud les rivières de Gambie & de Sierra-Léona.

En un mot, les pluies qui tombent périodiquement entre le tropique du Capricorne & la ligne, étant égales à celles qui tombent entre la ligne & le tropique du Cancer, il est clair que si la terre d'Ethiopie avoit la même inclinaison des deux côtés de la ligne, la moitié des eaux s'épancheroit vers le sud, & la moitié vers le nord. Mais comme depuis le 5^e. degré nord, le sol a toute sa pente vers le sud, il s'ensuit que les rivières qui coulent au sud sont non-seulement égales à celles qui courent au nord, mais qu'elles ont de plus la pluie qui tombe entr'elles & le 5^e. degré nord; & il n'y a point de doute que ce ne soit là une des raisons pour lesquelles le con-

tinent méridional à tant de fleuves & de rivières qui se jettent dans l'Océan Indien & dans l'Atlantique, & qui sont tous plus considérables que le Nil.

D'après l'observation ingénieuse & vraie que nous a transmise Hérodote, le géographe nubien a forgé une fiction qui n'appartient qu'à lui. Il a prétendu que le Nil se divisait en deux branches, dont une allait vers le nord en Égypte, & l'autre à l'ouest dans le pays des Nègres, & se perdoit dans l'Océan Atlantique. Cette opinion a été avidement adoptée par M. Ludolf (1), qui cite à l'appui l'autorité de Léon l'africain, & du moine Grégoire, quoique ni l'un ni l'autre ne méritent sans doute pas plus de crédit que le géographe nubien lui-même.

M. Ludolf nous dit encore, après avoir cité un passage de Pline, qu'il avoit consulté le fameux Bochard, pour savoir si le Nil & le Niger (2) étoient un seul & même fleuve;

(1) Vide Ludolf in præmio histor. Æthiop. 1, 8. Id. lib. 1, cap. 8, p. 178. Leo Africanus in descript. Africæ, lib. 1, cap. 7.

(2) Le Niger traverse la Nigritie, & va se jeter dans la mer Atlantique.

& le fameux Bochard lui répondit d'un ton doctoral, qu'il étoit incontestable que le Niger devoit être un bras du Nil. — Mais, avec tout le respect que je dois à ce savant, j'oseraï dire que cette assertion n'a pas le moindre fondement.

Plin est, je crois, le premier qui ait eu cette idée : mais il l'annonce avec circonspection, & il donne les raisons qu'il croit avoir de penser ainsi. — *Nigri / fluvio eadem natura
qua Nilo, calamum & papyrus, & easdem gignit
animantes, iisdemque temporibus augescit* (1). — C'est-à-dire, qu'il a la même couleur que le Nil, le même goût, qu'il produit la même espèce de roseaux, & spécialement le papyrus; qu'on y trouve les mêmes animaux, tels que le crocodile & l'hippopotame; & qu'enfin il déborde à la même époque. Tout cela ne dit rien qui ne puisse s'appliquer avec la même vérité, aux autres rivières qui coulent entre le tropique du Cancer & la ligne: mais les deux autres auteurs, le géographe nubien & le moine Grégoire, avancent chacun une chose absolument fausse.

(1) Plin. lib. 5, cap. 8.

Le Nubien dit que si le Nil portoit en Egypte toute la pluie qui tombe en Abyssinie, les Egyptiens ne seroient pas en sûreté dans leurs maisons. Mais je réponds à cela par un fait. La carte du Nil est toute entière sous les yeux du lecteur; & il peut juger, en l'examinant, que toute la pluie qui tombe en Abyssinie se rend & s'est toujours rendue en Egypte, que, malgré cela, les Egyptiens sont fort tranquilles dans leurs maisons, & qu'il est même très-rare que toute la vallée d'Egypte soit inondée. Il paraît non moins certain, d'après la même carte, que sans le secours d'un fleuve aussi considérable que le Nil, constamment plein, prenant sa source dans des pays où il pleut sans cesse, & se joignant au Nil, sans l'Abiad (1) enfin qui s'y joint à Halfaïa, toutes les eaux de l'Abyssinie ne suffissoient pas pour fournir au Nil le moyen de traverser les déserts brûlans de la Nubie & du Bâraba; & il ne feroit alors daucune utilité à l'Egypte.

Un autre fait non moins faux que le premier, & qu'il est nécessaire de relever, se trouve dans

(1) Le fleuve Blanc.

le moine Grégoire, qui dit que la seconde branche du Nil commence au-dessous du royaume de Dongola, dans la Nubie; qu'elle traverse Elvah, & suit le désert pour aller se jeter dans la Méditerranée, entre le Cyrénaique & Alexandrie. Mais nous savons, d'après le témoignage de toute l'antiquité, qu'il n'y a jamais eu de désert plus dépourvu de rivières que celui de la Thébaïde. C'est ce défaut d'eau, plutôt que l'éloignement, qui fit du voyage au temple de Jupiter Ammon, une entreprise digne d'Alexandre. Surement le vainqueur de Darius ne trouva point de rivière dans son chemin; car s'il y en avoit eu, on ne doit pas douter que ses bords n'eussent été aussi peuplés que ceux du Nil, & la Thébaïde n'auroit pas été un désert. En outre, les caravanes qui, dès les âges les plus reculés, passent du Sennaar en Egypte, auroient vu cette rivière & bu de ses eaux; & les voyageurs européens (1), qui au commencement de ce siècle ont suivi le même chemin, l'auroient également vue. Ces deux voyageurs allèrent l'un & l'autre à Elvah; & quand ils passèrent par le grand désert de Selima, pour se rendre dans le Sennaar, si la prétendue branche du

(1) Poncet & du Roule.

Nil avoit existé, ils l'auroient d'abord côtoyée, & ensuite traversée près d'où l'on a dit qu'elle prend naissance. Mais nous sommes bien sûrs que ni l'un ni l'autre ne virent d'eau courante, depuis le moment qu'ils quittèrent le Nil à Siout en Egypte, jusqu'à celui où ils le retrouverent à Moscho. Ils ne purent avoir que de l'eau de citerne, ou de l'eau qu'ils portèrent avec eux dans des outres de peau de bouc.

Le district d'Elvah comprend l'Oasis-Magna & l'Oasis-Parva des anciens. Des sources abondantes jaillissant au milieu des sables & ne tarissant, ni ne diminuant jamais, ont invité les hommes à s'établir en grand nombre autour d'elles. Les eaux des sources, conduites avec industrie dans les champs voisins, y ont répandu la fécondité. On y voit des jardins, des forêts de palmiers, une verdure continue, & ce lieu est dans ces déserts un Paradis terrestre, semblable à ces îles riantes & fertiles qui s'élèvent au milieu d'un immense Océan.

La côte de la Méditerranée, depuis le Cyrenaïque ou Ptolémaïde (1), jusques à Alexan-

(1) C'est-à-dire Bengazi ou Derna.

die, est bien connue de toutes les nations qui fréquentent ces mers. Mais quel pilote, quel voyageur a jamais vu une rivière sur cette côte déserte, où l'on ose pourtant dire qu'une branche du Nil se jette dans la Méditerranée ? Certes, l'auteur de cette fable trahit son ignorance dès le commencement, en disant que le Nil se partage après avoir passé le royaume de Dongola pour entrer en Nubie. Pour que le fleuve entre dans le royaume de Dongola, il doit être déjà hors de la Nubie ; car Dongola est la capitale du Barabra, pays tout entier au nord de la Nubie. Je ne contois point de plus mauvais guides en géographie que Léon l'Africain & le géographe Nubien. Je les regarde l'un & l'autre comme des menteurs ; & leurs commentateurs ont beaucoup augmenté les erreurs & la confusion qui règnent dans leurs ouvrages.

Autant que j'ai pu le savoir par les informations que j'ai prises sans cesse, mais avec précaution, des habitans de ces contrées, la source du Niger se trouve par les 12°. de latitude nord, & à-peu-près par le 30°. de longitude du méridien de Greenwich. Ce fleuve est grossi par les eaux de plusieurs rivières qui tombent des hautes montagnes de Dyre & Tegla, & il

prend son cours droit à l'ouest, au travers de l'Afrique. Je crois aussi que le Niger, bien qu'il reçoive une immense quantité d'eau des montagnes, est cependant considérablement diminué par l'évaporation dans la longue course, le long des limites des pluies du Tropique, où il prend tout entier le nom de Sénégal, où peut-être il se partage sous les noms de Sénégal & de Gambie, & va se perdre dans la mer Atlantique. Je crois aussi que comme l'a remarqué Plinie, le Niger a le même goût & les mêmes productions que le Nil, parce qu'il coule dans un climat pareil, & qu'il doit, sinon son existence, au moins son accroissement à la même cause, aux pluies du tropique qui tombent dans l'hémisphère nord.

Maintenant, j'espère que j'ai dit tout ce qui méritoit de l'être sur les sources du Nil; j'ai expliqué son cours, ses noms différens, les divers pays qu'il traverse, la vraie cause de ses débordemens, & toutes les choses curieuses qui y ont rapport. Et comme chez les anciens, *caput Nili querere*, échucher les sources du Nil, étoit un proverbe qui signifioit qu'on entreprenoit une chose impossible, on pourra désormais s'en servir avec plus de raison pour désigner qu'une pareille entreprise feroit une chose inutile, puisque les sources du Nil sont déjà trouvées.

CHAPITRE XIX.

*M. Bruce est bien accueilli par les Agows. —
Portrait de ce peuple.*

APRÈS avoir entretenu si long-temps mes lecteurs de choses qui ne lui paroîtront, j'espère, ni indifférentes, ni ennuyeuses, il faut retourner à Woldo que nous avons laissé occupé à préparer notre réception avec le chef du village de Geesh. A notre entrée dans le village, nous trouvâmes qu'il avoit déjà pris des mesures qui nous convainquirent à la fois & de sa capacité & de son attachement. Tous les pauvres Agows, assemblés autour de lui, avoient trop d'inquiétudes, trop d'appréhensions à notre sujet pour ne pas faire beaucoup de questions sur le temps que nous séjournerions parmi eux.

Le cheval qu'on conduisoit devant nous, leur avoit déjà appris que nous appartenions à Fasil; & d'après cela, ils craignoient d'être obligés de nous fournir des subsistances, ou en d'autres termes, ils craignoient que nous vécussions chez eux à discrédition, aussi long-temps que cela nous feroit plaisir. Mais Woldo qui

étoit extrêmement adroit, dissipa leurs craintes presqu'außitôt qu'elles furent formées. Il apprit aux Agows que le roi m'avoit donné le village de Geesh; que l'avarice & la tyrannie de Fasil cessoit des ce jour-là, & qu'un nouveau maître, tel que le négadé ras Georgis, étoit venu pour passer gaiement quelque temps parmi eux, avec la résolution de leur payer tous les services qu'ils lui rendroient, & de ne rien acheter qu'argent comptant. Il ajouta qu'en outre il ne seroit plus exigé d'eux aucun service militaire, ni par le roi, ni par le gouverneur du Damot, ni par leur maître actuel, qui n'avoit point d'ennemis. Ces nouvelles circulèrent avec rapidité, & nous fûmes accueillis avec beaucoup de joie.

Woldo avoit demandé une maison pour moi au shum, qui eut l'honnêteté de me céder la sienne. Elle étoit bien assez grande pour moi: mais nous fûmes obligés d'en prendre quatre ou cinq autres. A peine avions-nous achevé de nous loger, qu'il arriva un domestique de Fasil, lequel vint prévenir le shum que son maître me cédoit la propriété & la souveraineté du village de Geesh, en conséquence du don que le roi m'avoit fait. Cet homme m'amena en même temps une superbe vache laitière blanche, avec

deux moutons & deux chèvres. Ces quatre derniers animaux me venoient de la part de Welleta-Yafous. Fasil nous envoya aussi six jarres d'hydromel, cinquante pains excellens; & Welleta-Yafous avoit ajouté encore à ce présent deux cornes de moyenne grandeur, remplies d'eau-de-vie très-forte.

Nous avions tous le cœur content, & nous passâmes une agréable soirée. Strates, surtout, essaya, avec plusieurs rasades d'hydromel de Buré, de dompter le diable qu'il avoit avalé dans l'eau enforcelée des sources du Nil. Woldo, après avoir parfaitement bien rempli son rôle, & disposé favorablement pour nous l'esprit des gens du village, eut quelque appréhension pour lui-même. Il craignit d'avoir perdu son crédit auprès de moi; & en conséquence il chargea le domestique d'Ayto-Aylo de me prier de ne point parler de la ceinture à l'émissaire de Fasil. Je l'assurai que si je voyois qu'il continuât à se bien conduire, il étoit probable que je lui donnerois une seconde ceinture à notre retour, au lieu de me plaindre du moyen dont il s'étoit servi pour avoir la première. Cette assurance bannit ses craintes; & dès ce moment

il mérita chaque jour, de plus en plus, ma gratitude & mes éloges.

Avant de me coucher, j'expédiai le domestique de Fasil, qui avoit ordre de Welleta-Yasous de s'en retourner immédiatement. Comme il vit que nous n'épargnions pas l'hydromel qu'il nous avoit apporté, il nous promit de nous en envoyer d'autre dès qu'il feroit chez lui; & il ne manqua pas de nous tenir parole.

Woldo étoit alors vraiment heureux. Il n'étoit point sous l'œil d'un maître. Personne n'éprioit ses actions. Il avoit prévenu le shum que nous aurions besoin de quelqu'un pour aller acheter nos provisions, & pour prendre soin de notre logement. Nous montrâmes aussi au shum les petits articles que nous avions à troquer, & nous lui dîmes que nous paierions en or les choses considérables que nous acheterions, comme les bœufs & les moutons. Ce chef fut extrêmement surpris de nos richesses, & de la générosité de nos propositions, & il dit à Woldo, que puisque nous étions logés chez lui, il insistoit pour que nous prissions ses filles pour nos gouvernantes. La chose nous parut

trop raisonnable pour ne pas être acceptée. En conséquence le shum fit venir soudain trois de ses filles, & elles furent mises en possession de leur emploi. L'aînée l'accepta de fort bonne grâce. Elle avoit environ seize ans. Elle étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, mais pleine de gentillesse & de vivacité; &, couleur à part, la finesse & la régularité de ses traits en auroient fait une beauté dans tous les pays de l'Europe. Nous n'entendions pas un seul mot de son langage, & elle comprenoit pourtant facilement tous les signes que nous lui faisions. Cette nymphe du Nil étoit appelée, par sobriquet, *Irepone*, nom qui est celui d'un animal qui fait la guerre aux souris. S'il est de l'espèce du furet, ou de celle du serpent, c'est ce que je n'ai jamais pu bien comprendre. Tantôt on me disoit d'une façon, tantôt on me disoit de l'autre : mais, quoi qu'il en soit, la chose ne me semble pas fort importante.

Les premier & second jours qu'Irepone fut avec nous, & qu'elle eut employé quelques-unes de nos marchandises en achats de provisions, elle se crus obligée de nous rendre compte chaque soir, & elle remit le reste à Woldo, en lui protestant qu'elle n'avoit rien volé ni

gardé pour elle. Mais je crus que si nous continuions à traiter de cette manière avec notre bienfaitrice, ce seroit un manque de générosité de notre part. J'appelai Woldo, & je lui dis de me faire voir à-peu-près la quantité de marchandises qu'Irepone avoit déjà eue, & qui confistoient en grains de collier, antimoine, ciseaux, couteaux & grosses aiguilles; puis je pris un paquet entier des mêmes articles, & je dis à cette fille que je voulois qu'elle prît ce paquet pour le distribuer à ses amies, sans qu'elle m'en rendît aucun compte. J'ajoutai que lorsqu'elle auroit achevé ces articles, & ceux qu'elle employeroit à payer les choses dont nous aurions besoin, je les lui remplacerois; & qu'à mon départ je lui en laisserois encore davantage pour la dédommager des embarras que nous lui causions.

Je pensois bien que la possession de tant de richesses, & une si grande marque de confiance, seroient tourner la tête d'une pauvre petite fille sauvage; & à moins d'être aveugle, il étoit impossible de ne pas s'apercevoir que j'avois fait de grands progrès sur son cœur. Aux bagatelles dont je viens de parler, j'ajoutai une once d'or, c'est-à-dire, la valeur d'en-

viron cinquante shillings sterling, que je crus devoir suffire à nos dépenses pour tout le temps que nous serions à Geesh. Quand j'eus ainsi réglé l'économie de notre maison, il ne me resta plus qu'à remplir l'objet de mon voyage.

Les maisons de Geesh sont construites de paille & d'argile. Je n'y trouvai pas un seul endroit où je pusse fixer ma pendule; & je fus obligé de me servir d'une excellente montre d'Elicott. Le jour commençoit. Au bout de quelques minutes tous les habitans parurent à leur porte. Bientôt après ils accoururent en foule autour de nous, & nous déjeûnâmes très-gaiement en public. La vache blanche de Fasil avoit été tuée, & chacun fut invité d'en manger sa part. Le shum prêtre du Nil, invité comme les autres, refusa de manger, & même de s'asseoir; mais ses fils ne furent pas si scrupuleux.

C'est à la principale source du fleuve & sur l'autel de gazon que j'ai décrit, que tous les ans, à la première apparition de la canicule, ou, comme quelques autres personnes me dirent, onze jours après, le prêtre assemble

les chefs des tribus, & ayant sacrifié une genisse noire, il lui coupe la tête, la plonge dans la source ; & pour que personne ne puisse plus la voir, il s'empresse de l'envelopper dans la peau de l'animal, qu'on a eu soin de bien arroser en-dedans & en-dehors avec de l'eau du Nil. On ouvre alors le corps de la genisse qu'on nettoie avec beaucoup de soin. Puis on la place sur l'autel, où on l'inonde d'eau, tandis que les aînés des familles & ceux qui sont les plus distingués, vont puiser de l'eau aux deux autres sources, & la portent dans le creux de leurs deux mains jointes.

Tout le monde se rassemble sur une petite colline qui est vis-à-vis, & à l'occident de l'église de St. Michel (1); & là on partage le corps de la genisse en autant de portions qu'il y a de tribus ; mais ces portions sont inégalles, & on les distribue suivant les anciens priviléges des tribus, & non suivant leur importance actuelle. Geesh a la portion la plus considérable, quoique son territoire soit le plus petit de tous. Sacala vient ensuite ; & la tribu

(1) Jadis on se rassemblloit dans l'endroit même où est bâtie l'église.

de Leégam qui est la plus nombreuse, la plus riche, la plus puissante, obtient la moindre portion. Je demandai en vain sur quoi étoient fondées les règles de cette distribution. On me répondroit toujours que cela se pratiquoit ainsi dans les anciens temps.

Après avoir mangé cette genisse toute crue, après avoir bu de l'eau pure du Nil, les Agows rassemblent les os & les brûlent dans l'endroit même où ils ont fait leur festin. Cette cérémonie se faisoit autrefois là où est aujourd'hui l'église de St. Michel; mais le ras Sela-Christos ayant vaincu les Agows, & voulant, à l'instigation des jésuites, convertir ce peuple au christianisme, détruisit l'autel qui lui servoit à réduire en cendres les os de la genisse, & bâtit une église à la place. Toutefois je ne crois pas que les portes de cette église aient été ouvertes depuis Sela-Christos, ni je n'ai pu m'apperecevoir qu'il y eût dans le pays quelqu'un qui désirât qu'on les ouvrit.

Quand Sela-Christos eut détruit l'autel des Agows pour bâtrir son église, ils allèrent sur le sommet de la montagne de Geesh, loin de ce qu'ils regardoient comme une profanation,

manger leur genisse & en brûler les os. On y voit encore des vestiges de cette cérémonie. Mais probablement, la fatigue que leur occasionnoit le besoin de gravir cette montagne, & l'indifférence que leurs derniers gouverneurs ont montrée pour le christianisme, leur ont fait choisir une petite colline qui est à côté du marais, à l'ouest de l'église de St. Michel, en tirant un peu vers le sud. C'est là que tous les ans ils accomplissent leur solemnité : mais il est vraisemblable qu'ils retourneront à leur premier autel, quand l'église aura achevé de tomber en ruine, ce qu'ils accélèrent tous les jours furtivement.

Dès que les Agows ont fini leur banquet sanglant, ils prennent la tête de la genisse, qui est si bien enveloppée dans la peau de l'animal, que personne ne peut la voir ; ils la portent au fond de la caverne, dont la profondeur s'étend, dit-on, jusqu'au pied des sources ; & là sans torches, mais avec un grand nombre de chandelles ordinaires, ils accomplissent des cérémonies dont je n'ai jamais pu apprendre les détails. Ce sont des pratiques comme celles des Francs-Maçons, que tout le monde sait, & que personne n'ose révéler.

À une certaine heure de la nuit, ils quittent la caverne; mais je n'ai pu savoir ni quelle étoit cette heure, ni dans quel ordre ils sortoient. Aucun Agow ne voulut me dire non plus ce que devenoit la tête de la genisse. Ainsi, je ne fais point si on la mange, si on l'enterre, ou si on la brûle.

Les Abyssiniens racontent une histoire qu'ils ont sans doute forgée eux-mêmes. Ils disent que le diable apparaît dans la caverne de Geesh, & que c'est avec lui que les Agows mangent la tête de la génisse, en lui jurant obéissance, à condition qu'il leur enverra de la pluie, & un temps favorable pour leurs abeilles & pour leur bétail. Quoi qu'on en dise, il est certain que les Agows invoquent l'Esprit qu'ils croient résider dans le fleuve, & qu'ils l'appellent le Dieu éternel, la Lumière du monde, l'Œil de la terre, le Dieu de paix, leur Sauveur, le Père de l'univers.

Le shum, notre hôte, ne se faisoit point scrupule de prier devant nous pour demander de la pluie, de l'herbe en abondance, & la conservation des serpens, ou du moins d'une certaine espèce de ces animaux. Il disoit en

même temps beaucoup de mal du tontiente ; & il pononçoit toujours ses prières d'un ton très-religieux & comme une espèce de chant. Je fais qu'alors il nommoit le Nil , Dieu très-puissant & Sauveur du monde. Mais je ne pouvois juger de ses autres paroles que d'après l'interprétation de Woldo. Les noms , les épithètes pompeuses données au fleuve , étoient les seules choses que je pusse comprendre , & conséquemment , les seules que je veuille garantir.

J'avois eu soin de m'insinuer dans les bonnes grâces du prêtre du Nil. Je lui demandai s'il avoit jamais vu quelquefois l'esprit ? Et il me répondit sans hésiter , qu'oui ; qu'il l'avoit vu fréquemment. Il avoit vu l'esprit , dit-il , le troisième jour du mois (1) , au coucher du soleil , sous un arbre qu'il m'indiqua du bout du doigt ; il ajouta qu'il lui avoit annoncé la mort d'un de ses fils ; & l'arrivée d'un parti de l'armée de Fasil ; qu'effrayé de cette prédiction , il avoit consulté son serpent : mais que son serpent avoit mangé de bon appétit ; ce qui lui avoit prouvé que nous ne lui ferions aucun mal.

(1) 3 Novembre 1770.

Je lui demandai alors s'il avoit assez de crédit sur l'esprit pour l'engager à paroître devant moi ? Mais il dit qu'il n'oseroit pas se hasarder à lui faire une pareille proposition. — " Pen-
 " fez-vous, lui dis-je, qu'il m'apparoîtra, si
 " je vais m'asseoir ce soir sous cet arbre ? Je
 " ne le pense pas, me répondit le prêtre. Il
 " ajouta ensuite : — L'esprit est d'une figure
 " très - agréable ; il a la mine d'un vieillard
 " encore verd. Il est vrai que j'ai rarement
 " osé le fixer. Mais j'ai pourtant vu qu'il avoit
 " une barbe blanche. Ses vêtemens sont faits
 " à la façon de ce pays-ci : mais ils ne sont
 " point de peau comme les nôtres. Ils sem-
 " blent être de soie. — Comment êtes-vous
 " sûr, repris-je, que ce n'est point un Homme ?
 " — Alors il sourit en secouant la tête, &
 " en disant : non, non, ce n'est point un
 " homme, mais un esprit — Eh ! quel esprit
 " croyez-vous que ce soit ? — L'esprit du
 " fleuve, répliqua-t-il, un dieu, le père du
 " genre humain ! „ Je ne pus jamais l'engager
 à s'expliquer davantage.

Je le priai alors de me dire pourquoi il anathématisoit le tonnerre. Il me dit que c'étoit parce que le tonnerre faisoit beaucoup de mal

aux abeilles , & que le principal revenu du pays consistoit en miel & en cire. — Eh ! pourquoi , lui dis-je , priez-vous pour les serpens ? — Parce que les serpens , me répondit-il , ont la science du bien & du mal. Les Agows ont un grand nombre de ces animaux dans leur voisinage , & les plus riches d'entre eux en ont dont ils prennent soin dans leurs maisons , & à qui ils donnent à manger s'ils veulent entreprendre un voyage , ou quelqu'affaire de conséquence. Ils prennent l'animal dans son trou , & mettent devant lui du beurre & du lait qu'il aime excessivement ; mais s'il n'en mange pas , ils regardent cela comme une preuve qu'il doit leut arriver quelque malheur.

Nanna-Georgis , chef des Agows de Banja , homme très-consideré du roi d'Abyssinie & du ras Michaël , & devenu mon ami particulier , parce que je le logeais dans ma maison à Gondar , pour le mieux soigner dans une maladie qu'il eut après la campagne de 1769 ; Nanna Georgis me confessa alors qu'il craignoit de mourir , parce que quand il étoit parti de chez lui pour venir à la cour , son serpent avoit refusé de manger. Il étoit véri-

tablement très-malade de la fièvre qu'il avoit attrapée dans le pays-bas (1); mais il en guérit, & il repartit pour sa province où, par l'ordre du ras Michaël, il arma les Agows contre Waragna-Fasil, & fut tué avec sept autres chefs, à la bataille de Banja. Ainsi le présage du serpent fut vérifié dans une seconde occasion, quoiqu'il eût été en défaut la première.

Les Agows prétendent que quand les Gallas, ou d'autres ennemis doivent faire une incursion dans le pays, tous les serpents disparaissent, sans qu'on puisse en trouver un seul. Fasil, l'ingénieux & rusé gouverneur de ces contrées, étoit, dit-on, très-adonné à cette sorte de divination, & il ne montoit à cheval, ni ne sortoit de chez lui, dès qu'un de ses serpents refusoit de manger.

Le shum de Geesh se nommoit Kefla-Abay, ou le serviteur du fleuve. C'étoit un homme d'environ soixante-dix ans, il n'étoit pas maigre, mais il avoit toutes les infirmités qu'on doit naturellement avoir à cet âge. Il avoit eu

(1) Dans le Kolla.

quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-cinq enfans. La charge de prêtre du Nil dont il étoit revêtu étoit, disoit-il, dans sa famille dès le commencement du monde; & certes, si tous ses aïeux avoient eu autant d'enfans que lui, il n'y a pas d'apparence que la succession eût passé en des mains étrangères. Ce prêtre avoit une barbe blanche, longue, mais peu touffue, ornement très-rare en Abyssinie, où la plupart des hommes n'ont pas un seul poil au menton. Il portoit pour vêtement une peau attachée au milieu du corps par une large ceinture. Je pourrois peut-être dire que c'étoit une peau de bœuf; mais on l'avoit grattée, amincie, ramollie au point qu'elle ressemblloit à une peau de chamois, si ce n'est par la couleur qui étoit un peu plus brune. Par-dessus cette peau il avoit un manteau auquel tenoit un capuchon dont il se couvroit la tête. Ses jambes étoient nues; mais il avoit des sandales pareilles à celles que nous voyons aux statues des anciens; & il les quittoit toujours lorsqu'il s'approchoit du marais où le Nil prend sa source. Nous étions également obligés de nous déchausser pour entrer dans ce marais.

L'on nous permettoit de boire de l'eau des

sources du Nil, mais non de l'employer à aucun autre usage. Aucun habitant de Geesh ne s'y baigne, ni n'ose y laver ses vêtemens. Ils vont pour cela chercher un ruisseau qui tombe de la montagne de Geesh dans la plaine d'Assoa, court droit au midi, & se joint au Nil dans le contour que ce fleuve fait au nord pour traverser le pays des Gafats & des Gongas.

Les Agows, dans le pays desquels naît le Nil, sont l'une des nations les plus nombreuses d'Abyssinie. Quand ils rassemblent leurs forces, ce qui est très-rare, ils peuvent mettre sur pied jusqu'à quatre mille hommes de cavalerie, & une armée nombreuse de fantassins. Ils ont été autrefois bien plus puissans : mais toutes les batailles qu'ils ont perdues, & les invasions perpétuelles des Gallas, ont diminué leurs forces. Cependant leur pays paroît encore très-peuplé. Nous apprenons, par leur histoire, qu'une de leurs tribus, appelée la tribu de Zeegam, soutint seule une guerre contre les rois d'Abyssinie, depuis le règne de Socinios jusqu'à celui d'Yasous le grand, & qu'elle ne fut vaincue que par stratagème. Nous savons qu'une autre tribu, celle des Denguis, combattit également

contre Facilidas, Hannès I, & Yafous II, tous princes belliqueux.

Néanmoins les richesses des Agows surpassent de beaucoup leur puissance. Quoique leur province n'ait pas plus de soixante milles de long, & trente milles de large, Gondar, ainsi que tout le pays voisin de cette capitale dépend d'eux en grande partie. Ce sont eux qui lui fournissent le bétail, le miel, le beurre, le froment, les cuirs, la cire, & un grand nombre d'autres articles qu'elle consomme. On voit sans cesse arriver dans cette capitale des troupes de mille ou quinze cens Agows, conduisant de grands troupeaux de bœufs, ou chargés de marchandises.

Comme on a plutôt besoin de ce peuple pour les provisions qu'il peut fournir, que pour ses forces, les rois d'Abyssinie, les plus sages, ont toujours eu pour maxime de le dispenser de tout secours militaire, en lui faisant payer un surcroît de tribut. Mais la nécessité des temps a changé quelquefois cet usage dicté par la prudence. Les Agows ont été alternativement victimes de leur attachement pour Fasil & pour le ras Michaël, & l'état a ensuite beaucoup souffert de leurs pertes.

Il est naturel de penser que dans un climat aussi chaud que celui de l'Abyssinie, le beurre qu'on transporte à cent milles de distance, doit se fondre & se rancir. Mais on prévient cet inconvénient avec la racine d'une herbe qu'on appelle *moc-moco*. Cette racine est jaune, & ressemble beaucoup à nos carottes. Les Agows l'écrasent pour la mêler avec leur beurre, & une très-petite quantité suffit pour conserver long-temps le beurre dans toute sa fraîcheur. La propriété de cette racine est d'autant plus avantageuse, qu'il est fort domineux que le sel produisit le même effet. D'ailleurs le sel est une monnoie courante en Abyssinie. On le réduit en briques, & on s'en sert en l'échangeant pour de l'or, comme nous nous servons de l'argent. Ainsi le *moc-moco* conserve non-seulement le beurre, mais n'encherit point cet article, qui est la principale nourriture des Abyssiniens de toutes les classes.

Les nouvelles mariées se servent aussi de la racine de *moc-moco* pour peindre leurs pieds depuis la cheville jusqu'en bas, ainsi que leurs ongles & la paume de leurs mains. J'ai porté en Europe une grande quantité de graine de cette plante. Elle ressemble beaucoup à la graine

de coriandre. J'en ai semé dans tous les jardins royaux; j'ignore si elle a réussi ou non.

Indépendamment de ce qu'ils fournissent aux marchés de Gondar, les Agows vendent aussi beaucoup de leurs provisions à leurs noirs & sauvages voisins, les Shangallas aux cheveux haineux. Ils leur vendent aussi d'autres articles qu'ils tirent de la capitale; & ils en reçoivent en échange, des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, du tibbar (1), & une grande quantité de coton, extrêmement fin. Il leur sera aisément de se procurer bien plus de ces marchandises, s'ils vouloient se contenter de commercer avec les Shangallas. Mais ils entrent souvent chez eux à force ouverte pour y enlever des esclaves, & ils les interrompent dans leur occupation de chercher de l'or & de faire la chasse aux éléphants.

Voici comment se fait le peu de commerce qui a lieu entre les Shangallas & les Agows. Deux tribus envoient leurs enfans, l'une à l'autre. Dès lors, la paix est établie entre ces tribus. Souvent les enfans se marient dans le pays où

(1) De l'or très-pur en petits grains ronds.

ils sont en ôtage ; & alors la famille est sensée devoir être protégée & la paix durer au moins pendant une génération. Mais l'exemple en est rare. Les deux nations ont trop de penchant au vol & au pillage, pour s'en abstenir si long-temps. Elles y retombent ; & la méfintelligence & la guerre en sont la suite.

Le pays des Agows, appelé *Agow-Midré*, à cause de son élévation, est dans un climat fain & tempéré. Les jours, il est vrai, y sont chauds, même à Sacala ; & quand nous nous tenions au soleil, nous le trouvions brûlant : mais à l'ombre des arbres, ou dans une maison, la température nous paroissoit douce, parce qu'une brise constante rafraîchissoit l'air & rendoit la chaleur supportable, même à midi. Nous n'étions pourtant qu'à 10 degrés & quelques minutes de la ligne.

Les Agows habitent un climat heureux : mais ils ne passent pas pour vivre long-temps. Il est bien difficile de savoir leur âge avec exactitude ; car ils n'ont jamais une époque certaine à laquelle ils puissent s'en rapporter pour leur naissance.

Quoique leur pays produise abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, les Agows sont accablés de tant de taxes, de tributs, de service; & les défaites qu'ils ont éprouvées depuis quelque temps, ont été si désastreuses & si fréquentes, qu'ils ne sont, pour ainsi dire, que les manufacturiers de ce qu'ils vendent, dont le prix sert à peine à satisfaire les demandes exorbitantes de leurs avides tyrans. Aussi, ils ne jouissent jamais eux-mêmes de leurs propres biens, & ils vivent dans un état de pénurie & de misère, difficile à imaginer. J'ai vu beaucoup de femmes de ce peuple infortuné, le visage crispé, ridé par le hâle, au point qu'elles n'avoient presque plus la figure humaine, errant aux ardeurs d'un soleil brûlant, avec un ou deux enfans attachés sur leurs dos, & ramassant les graines de jonc sauvage pour en faire une espèce de pain.

Les vêtemens des Agows sont tous de peaux, qu'ils préparent & assouplissent par des procédés qui leur sont particuliers. Ils se couvrent de ces vêtemens pour se préserver du froid & des pluies qui tombent long-temps chez eux; car plus on approche de la ligne, plus la saison pluvieuse doit durer, par les raisons que j'ai

déjà expliquées. Les plus jeunes Agows vont presque tout nuds. Les mères portent les enfans sur leur dos. Elles n'ont pour tout vêtement qu'une espèce de chemise qui leur tombe jusqu'aux pieds, & elles l'attachent par une ceinture au milieu du corps. Le bas de cette chemise est fait comme un double jupon. Elles en retroussent un sur leurs épaules, & elles l'attachent sur leur sein avec une brochette de bois, & c'est dans ce jupon qu'elles portent leurs enfans. Ces femmes sont en général maigres & d'une petite taille ; ainsi que les hommes. Elles ignorent ce que c'est que la stérilité. Elles commencent à faire des enfans à onze ans. Elles ne se marient ordinairement qu'à cet âge : mais elles sont nubiles deux ans plutôt. Elles cessent d'être fécondes avant d'avoir trente ans ; cependant, il y a souvent parmi elles des exemples du contraire.

Dengui, Sacala, Dengla & Geesh sont tous désignés sous le nom d'*Ancasha* & paient leur tribut en miel. Quaquera & Azena paient du miel également. Banja paie en miel & en or. Zeegam & Metakel paient en or seulement. Il vient de Dengla une espèce particulière de moutons, qu'on appelle *macoot*, & qu'on dit

originnaire du midi de la ligne. Mais ni les moutons, ni le beurre, ni les esclaves ne font partie du tribut. On se contente d'en offrir en présent au roi & aux grands.

Sans compter ce qu'ils vendent & ce qu'ils paient au gouverneur du Damot, les Agows sont obligés d'offrir en tribut au roi, mille dabras de miel (1), quinze cents bœufs & mille onces d'or. Autrefois, le nombre des jarres de miel s'élevait à quatre mille : mais le roi concédant chaque jour quelque village à des particuliers, le tribut est diminué d'autant. Tout le beurre est vendu ; & depuis la funeste bataille de Banja, le roi n'en reçoit qu'environ mille jarres. L'officier qui préside à ce tribut & qui en tient compte, porte le titre d'*Agow-Miziker* (2). Sa place lui rend mille onces d'or ; & l'on peut juger par-là de l'économie avec laquelle ce revenu est administré. L'emploi d'*agow-miziker* est le premier après celui de gouverneur du Damot : mais ils n'ont aucun rapport ; & s'ils sont quelquefois réunis dans la même

(1) Le *dabra* est un grand vase de terre qui contient environ 60 livres pesant de miel.

(2) Celui qui tient compte pour les Agows.

personne, c'est par une faveur spéciale du monarque.

Quoique j'eusse deux grandes tentes qui pouvoient aisément suffire pour loger tous mes gens, je profitai du conseil qu'on me donna, de prendre des maisons pour mettre la nuit mes chevaux & mes mulets à l'abri des voleurs & des bêtes féroces dont ce pays est rempli. Presque tous les groupes de maisons ont au-dessous d'eux une vaste grotte, une demeure souterraine, creusée dans le roc; & ces énormes cavités doivent avoir coûté un travail immense. Il est impossible, après tant de siècles écoulés depuis que ces cavernes ont été faites, de dire si elles furent anciennement l'habitation des Agows-Troglodytes, ou si elles ne furent faites que pour leur servir de retraite contre les irruptions des Gallas.

Il faut en même temps observer que toutes les tribus des Agows ont leurs montagnes creusées comme celle de Geesh, sans en excepter même les tribus de Zeegam & de Quaquera, dont la première est assez puissante par sa grande population & le nombre de ses chevaux, pour favoriser ne pas devoir craindre des sauvages nuds

& mal armés, tels que les Gallas. Cependant le pays de Zeegam, quoique peu montagneux, a beaucoup de ces cavernes, parce qu'on en a creusé plusieurs rangs, les uns au-dessus des autres.]

Quaquera, voisin du pays des Shangallas, n'en est séparé que par le fleuve. Les habitans de Quaquera sont tous à pied; & leurs cavernes doivent vraisemblablement avoir été destinées à cacher les femmes & le bétail, à la première approche des Shangallas, qu'ils peuvent redouter à chaque minute.

Dans le pays des Tcheratz-Agows, toutes les montagnes sont creusées comme celles des Agows de Damot, quoiqu'ils n'aient point pour voisins des Gallas dont ils aient à craindre l'invasion. Lalibala qui régna vers le douzième siècle, & que les Abyssiniens regardent comme le plus grand de leurs rois & placent au nombre des saints, convertit plusieurs de ces cavernes en églises, comme s'il avoit pensé qu'elles eussent autrefois servi de réceptacle aux superstitions payennes. Il est, en effet, assez probable qu'on y pratiquoit des cérémonies religieuses. Celle de Geesh, par exemple,

fut dès les premiers âges consacrée aux honneurs qu'on rendoit au Nil, puisqu'elle est encore employée au même usage, non-seulement par les habitans du village, mais par l'assemblée générale des tribus, qui après le sacrifice que j'ai décrit, se retire dans cette caverne & accomplit les cérémonies sacrées, auxquelles ne peuvent jamais être admis que les chefs des familles.

Quand je montrai l'étoile de la canicule à Kefla-Abay, il la reconnut parfaitemenr en me disant que c'étoit Seir (1), l'étoile du fleuve, le messager de la convocation des tribus & de leur fête. Mais je ne m'apperçus point qu'il l'invoquât, ni qu'il la nommât avec le même respect qu'il nommoit l'Abay. Il se contentoit de la regarder de la même manière qu'on regarde un cadran; & les planètes, & toutes les autres étoiles lui paroisoient absolument indifférentes.

Le 9 de Novembre, ayant mis en ordre toutes les observations que j'avois pu recueillir sur ces contrées intéressantes, je suivis

(1) Sirius.

encore une fois à pied tout le cours du fleuve, depuis sa source jusques dans la plaine de Goutto. Je n'avois, dans ce trajet, d'autre compagnon de voyage que deux chiens de chasse, & je portois mon fusil à la main. Je trouvai une quantité étonnante de gibier de toute espèce, parmi lequel les animaux les plus nombreux étoient les daims. Cependant, quoiqu'assez heureux chasseur, comme de coutume, je fus obligé de laisser, faute d'aide, tous les daims que je tirai à la même place où ils tombèrent. Ces animaux dormoient dans les avoines sauvages, ne se levant que quand j'étois prêt à marcher sur eux; & avant de songer à s'enfuir, ils me fixoient au moins une demi-minute.

Je ne ferai ici qu'une seule observation sur les productions naturelles de ces contrées, parce qu'elle a rapport à la religion des habitans. On trouve dans les écrits des jésuites que les Agows adorent les roseaux (1). Mais je n'ai apperçu chez ce peuple aucun vestige

(1) Voyez la lettre remarquable que le ras Sela-Christos adressa à l'empereur Socinios, & qui est insérée dans Balthasar Tellez, tom. 2, pag. 496.

de ce culte. Je n'ai même jamais vu de roseaux dans le pays. Il n'y a qu'une grosse espèce de bambou, qu'on appelle *krihaha*. Ces bambous sont très-abondans sur le côté où la montagne de Geesh forme un précipice, & ils servent à dérober l'entrée de la grande caverne : mais quoique les Agows nous yissent souvent couper de ces bambous, ils ne parurent jamais en être fâchés, ni y prendre le moindre intérêt.

Tout ce que j'avois eu à faire à Geesh étant achevé, il fallut enfin songer au départ. Nous avions passé notre temps dans une parfaite intelligence. L'adresse de Woldo & l'attachement de notre amie Irepone avoient entretenu l'abondance & la gaieté dans notre ménage. Nous vivions, je l'avoue, un peu trop somptueusement pour des philosophes, mais nous n'en avions pas moins banni de chez nous & l'oisiveté & la débauche ; & je suis bien certain que jamais le village de Geesh ne reverra un souverain aussi populaire, & régnant sur ses sujets avec autant de douceur. Je soignai les malades sans vouloir aucune rétribution ; & pendant trois jours successivement, je fis tuer une vache chaque jour pour les pauvres & les gens du voisinage. J'habil-

lai des pieds jusqu'à la tête le prêtre du Nil, ainsi que ses deux fils, & je décorai deux de ses filles de grains de verroterie qui représentaient toutes les couleurs de l'arc-en ciel, en ajoutant à ces ornemens le don de toutes les bagatelles qu'elles désirerent ou que je crus pouvoir leur être agréables.

Quant à notre aimable Irépone, je lui réservai le choix de mes présens & une grande quantité de tous les articles les plus précieux que j'avois apportés. Je lui donnai, en outre, de l'or. Mais plus noble, plus généreuse que moi, elle parut faire fort peu de cas des choses qui lui annonçoient trop qu'il falloit se séparer d'un ami. Dans sa douleur, elle arracha ses beaux cheveux, ces cheveux que nous lui avions vu tricher chaque jour d'une manière nouvelle & sans celle plus gracieuse. Elle se jeta par terre. Elle refusa de sortir de la maison, de nous voir monter à cheval & de recevoir nos derniers adieux. Mais dès que nous fûmes partis, elle accourut sur la porte, & ses vœux & ses regards nous suivirent aussi long-temps qu'elle put se faire entendre & nous voir.

Je pris congé de Kefla-Abay, le vénérable prêtre du plus célèbre fleuve du monde. Il me recommanda avec la plus grande ferveur aux soins de son Dieu ; ce qui suivant la remarque assez plaisante de Strates, ne signifioit autre chose, sinon qu'il espéroit que le diable m'emporteroit. Tous les jeunes gens du village, armés de lances & de boucliers, m'accompagnèrent jusqu'à Saint-Michel de Sacala, c'est-à-dire, jusqu'aux limites de leur territoire & aux frontières de ma petite souveraineté.

Fin du neuvième Volume.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le neuvième Volume.

5 AP 66

S U I T E D U L I V R E VI^{me}.

CHAPITRE HUITIÈME.

Seconde tentative pour découvrir les sources du Nil.

— *Le roi reprend l'avantage dans le Tigré.* —

— *Rencontre de l'armée de Fasil à Bamba.* page 5

CHAP. IX. *Entrevue avec Fasil.* — *Séjour dans le camp.* 28

CHAP. X. *Départ de Bamba.* — *Route au midi.*

— *M. Bruce rencontre les Gallas que Fasil venoit de congédier.* — *Il campe sur le Kelti.* 67

CHAP. XI. *Continuation du voyage.* — *Rencontre d'un parti de Gallas.* — *Ils se trouvent amis.*

— *Passage du Nil.* — *Arrivée à Goutto & vue de la première cataracte.* 96

CHAP. XII. *Départ de Goutto.* — *Montagnes de la Lune.* — *Ruse du guide Woldo.* — *Arrivée aux sources du Nil.* 140

CHAP. XIII. *Coup-d'œil sur les anciens qui ont tenté de découvrir les sources du Nil.* — *Preuve qu'ils*

TABLE DES CHAPITRES. 405

ne les ont point découvertes. — Preuve que les Jésuites ne sont pas non plus parvenus jusqu'à ces sources. — Récits fabuleux du P. Kircher. —	
Découverte faite par M. Bruce. . page	183
CHAP. XIV. Description des sources du Nil. —	
De Geesh. — Tableau des diverses cataractes du fleuve. — Du cours du Nil depuis ses sources jusqu'à la Méditerranée.	227
CHAP. XV. Des divers noms qu'on a donnés au Nil. — Ancienne opinion concernant les causes des débordemens de ce fleuve. — Cause véritable de ces débordemens. — Position remarquable de la péninsule d'Afrique.	263
CHAP. XVI. L'Egypte n'est point le produit du Nil. — Réfutation d'une opinion des anciens. — Opinion moderne contraire aux preuves & à l'expérience.	290
CHAP. XVII. Continuation du même sujet. — Ce que c'est que le nilomètre, & de quelle manière il est divisé.	316
CHAP. XVIII. Recherches sur la possibilité de changer le cours du Nil. — Cause du nūța. .	353
CHAP. XIX. M. Bruce est bien accueilli par les Agows. — Portrait de ce peuple. . . .	373

Fin de la Table.

5 AP 66

5 AP 66